

CHAPITRE 1 : LE COMMENCEMENT

Tout commença un matin du mois de mai.

Jean-Jacques, la trentaine, avait passé une semaine abominable, et c'était loin d'être terminé. Au début de celle-ci sa copine avait décidé de larguer les amarres, et continuait sans lui. Cela faisait un an que son cœur tambourinait pour elle, un an qu'ils vivaient ensemble, un an qu'il se tapait tous les travaux de son appart. Il avait senti le coup venir une fois le papier peint de la chambre posé. Elle avait pris du recul dans la pièce et s'était écrié :

« Plus que le parquet et tout sera terminé. »

Ses mots tout droit sortis de sa bouche d'ogresse avaient résonné dans toute la caverne, un frisson avait parcouru le corps de Jean-Jacques.

J'ai peut-être un ou deux défauts qui ne lui ont pas plu, pensa-t-il, comme mon faible pour les objets volumineux, telles les pastèques, les montgolfières ou les sculptures de femmes rondes à la poitrine généreuse. À ses yeux, elles apportent un côté chaleureux, tendre et moelleux, qui le rassure d'une certaine façon. Son ex, avec son 85 B, n'avait rien de rassurant, ni de moelleux. C'est précisément les mots qu'il avait employés pour justifier sa présence sur le site groslo.com, le jour où elle l'avait pris en flagrant délit.

Jean-Jacques comprit rapidement qu'elle était de nature jalouse et possessive. Le fait qu'il travaille dans une société de construction de poupée en silicone risquait de ne pas arranger les choses. Pour ne pas la faire fuir, ce qui avait été le cas pour la majorité de ses ex, il lui avait raconté qu'il bossait dans une imprimerie.

Tout allait pour le mieux, jusqu'au jour où elle avait décidé de s'y rendre pour lui apporter un casse-croute. Il subit un ouragan, la foudre suivie d'un tsunami, quand elle se rendit compte que son boulot consistait à mouler des fesses et des seins deux fois plus gros que les siens. Cela faisait un an qu'elle lui rabâchait de faire un choix entre elle et les pétases en plastique comme elle les appelait.

Cette situation l'amena directement dans le couloir de la mort, le papier peint et le parquet représentant son sursis avant la chaise électrique.

L'accumulation de pas mal de bourdes, provoquées bien sûr par ses défauts, le conduisit à devoir trouver un canapé sous peine de dormir sous un pont. Par chance, son oncle Gilbert possédait un truc qui pouvait faire l'affaire.

Gilbert, 50 piges, chômeur à temps plein, spécialisé dans les plantes à fort potentiel en THC, l'accueillit les bras ouverts et lui présenta son vieux futon, probablement récupéré chez le psy du coin, tout plissé, au cuir bien tanné par les clients qui avaient dû s'y allonger pour raconter leur vie.

CHAPITRE 2 : PREMIER CONTACT

Se réveillant à la bourre, la tête dans les fesses, Jean-Jacques eut un mal fou à décoller sa carcasse dégoulinante de sueur du vieux futon, L'appart avoisinait les 35 °C, aidé en grande partie par les lampes apportant la vie aux petites plantes de Gibert, Il passait ses nuits à s'en occuper tout en écoutant du Bob Marley, Attendant les premiers rayons de soleil pour se coucher

Jean-Jacques s'envoya un double expresso avec une bonne dose de sucre. Un peu plus tard, dans la rue, il marcha au radar sans rien calculer autour de lui, la caféine coulant dans ses veines lui servant de carburant, et aussi à éviter les lampadaires plantés un peu partout sur les trottoirs. Sans cela, il aurait fini encastré dans un de ces peupliers urbains.

Soudain, son pied dérapa de quelques centimètres. Il venait d'entrer en collision avec une matière visqueuse toute molle, il baissa les yeux, et vit sa chaussure encastrée dans un étron. Il avait beau avoir grandi en ville cela ne lui était encore jamais arrivé.

– Fait chier ! C'est le cas de le dire.

Il releva son pied, sa semelle était passée de blanche à marron avec des petits morceaux orange incrustés un peu partout. Frottant sa semelle sur l'angle du trottoir, il entendit un petit couinement suivi d'une petite voix.

– Pourquoi ? Pourquoi tu m'as fait ça, tu m'as tué.

Jean-Jacques leva la tête et inspecta les alentours Personne dans son champ de vision, à part des poubelles, qui auraient pu servir de planque à des sales mioches faisant l'école buissonnière et perfectionnant leur technique de voix off.

Il se tourna en direction des poubelles.

– Ptit con, vous n'avez que ça à faire.

Une centaine de mètres plus loin, une deuxième insulte fusa dans sa direction.

– Ce crime ne restera pas impuni !

Super, ces gamins s'étaient trouvé un jeu et une victime qui n'était qu'autre que moi, pensa-t-il, et bien sûr la blague se poursuivit jusqu'au vieil immeuble décrépi, décoré de briques rouges datant des années 60 et abritant la société pour laquelle il bossait. Avant d'y pénétrer, un des gamins lui cria.

– Bien joué, tu t'es débarrassé du petit Jimmy, on est fiers de toi, tu es des nôtres à présent.

Au deuxième étage du bâtiment, se trouvait une entreprise de construction de poupée siliconée à taille humaine avec ossature en alu, dans laquelle Jean-Jacques pointait tous les matins au poste de magasinier.

Son petit comptoir était installé au fond d'un vaste atelier de forme rectangulaire, avec vue imprenable sur la rue ou du moins une petite ruelle crasseuse. Un mac y avait élu domicile et installé son bureau. Ce dernier employait une dizaine de Roumaines qui tapinaient en 3x8. Accoudé à la fenêtre, Jean-Jacques se posait souvent la question à savoir si elles bénéficiaient de primes de nuit, et d'un CE intéressant.

Etant une petite société, chaque employé devait se montrer polyvalent en cas de problème. Jean-Jacques avait mis en œuvre cette pratique très rapidement, le jour où un des vendeurs, pris d'une colère noire, avait claqué la porte sans préavis, était parti en trombe, renversant malencontreusement le second vendeur sur son passage, l'envoyant immédiatement en arrêt maladie pour un petit moment. En plus de son boulot, Jean-Jacques prenait en charge désormais le leur.

Encore la tête dans le brouillard, il fit une halte à la machine à café. C'est là que Raoul l'intercepta pour lui raconter son week-end salace, passé à bruler sa graisse en transpirant des litres de sueur sur sa nouvelle poupée, la Erika 550.

Jean-Jacques ne pouvait s'empêcher de penser au sort de ses pauvres poupées. Raoul n'était pas très grand du haut de son 1m62, mais une fois montée par ses 106 kilos, elles devaient être aussi pliables qu'une chaise de camping.

Raoul s'était constitué un harem de quatre poupées : une Caucasienne, une black, une Asiatique et une Métisse. Une pour chaque saison. Le fait d'avoir choisi quatre ethnies différentes lui permettait sans doute de côtoyer diverses cultures et de voyager sans quitter son appart.

Jean-Jacques avait découvert tout cela à ses dépens, en allant boire l'apéro chez lui un soir d'été. La chaleur intensifiait les odeurs de silicone, mélangées à celle de la sueur, qui s'était imprégnée dans les murs de son appart perché sous les combles.

Mais cela ne représentait qu'un détail dans la vie trépidante de Raoul.

Jean-Jacques n'eut pas le temps de finir son café que son boss rappliqua à son tour. M. Pilon, Richard Pilon, costard le jour, bas moulants la nuit, une sorte de Batman des temps modernes. Une fois la nuit tombée, il enfilait une paire de talons de 15 cm et une perruque blonde, se passait du gloss sur les lèvres, pour se transformer en pauline un très beau travesti. Certains aiment poser une canne à pêche au bord d'un étang et attendre des heures que ça morde, lui préférait se déguiser en femme, à chacun sa passion.

Il se donnait en spectacle tous les week-ends sur la scène d'un petit cabaret. Tous les employés avaient été invités à plusieurs reprises, et ça lui arrivait même de se produire au bureau pour les pots de départ et les anniversaires.

Donc il attrapa Jean-Jacques par le colbac et le pria de le suivre.

« Mon ptit Jean-Jacques, je n'ai pas le temps, mon avion part dans moins d'une heure.

Il s'arrêta net, le fixa sans dire un mot, puis tourna la tête et regarda droit devant, avant de se pencher vers son gobelet hébergeant un triple expresso. Il hurla :

– Vite les toilettes, ça urge, il faut que je pose ma pêche.

Il accéléra le pas que Jean-Jacques s'efforça de suivre, la cocaïne colombienne qu'il s'enfilait à longueur de journée lui donnant un rythme de sportif de haut niveau.

– Richard, je peux toujours vous appeler ou vous envoyer un mail.

– Pas question ! Je veux tout savoir dans les moindres détails, les paroles prononcées, les mots utilisés.

Il se figea de nouveau devant la porte des toilettes, bloquant Jean-Jacques du regard.

– Quel genre de sous-vêtement portiez-vous pendant la transaction ?

Plus rien ne l'étonnait de la part d'un travesti cocaïnomane.

– C’est si important que ça ? répondit Jean Jacques

– Oh oui ça l’est. Mon caleçon fétiche est celui des cinq Dalton braquant une banque, je l’ai toujours sur moi le jour de grosses ventes, il a un maintien de l’entrejambe unique et arrive à me garder sous pression pendant plus de huit heures.

– Désolé, je n’ai pas de grigri ou porte-bonheur le jour des ventes, car je ne suis pas vendeur, mais magasinier Monsieur. J’aurais d’ailleurs souhaité discuter de ce point avec vous.

– Pas le temps jeune homme. Mes deux meilleurs vendeurs ont quitté le navire, donc nous n’avons pas le choix. Vous devez mettre la main à la pâte, et puis, si vous réussissez la vente avec les Chinois, vous aurez droit à une prime de 5 % sur la vente. Laissez votre boulot de magasinier au stagiaire.

– Nous n’avons pas de stagiaire Monsieur.

– Pas grave, vous en trouverez un. Vous êtes toujours en CDD chez nous ?

– Oui Monsieur.

– C’est parfait, il y a aussi un cdi à la clé, cela vous intéresse-t-il ?

Il ne laissa pas le temps à Jean-Jacques de répondre et prit les devants.

– Oui, c’est parfait alors.

Son ventre se mit à gargouiller comme celui d’un ours se réveillant après 6 mois d’hibernation. Il poussa la porte et s’engouffra dans le premier WC venu.

– Je t’écoute mon ptit Jean-Jacques, fais péter le rapport, fais-moi rêver.

– J’ai fait de mon mieux avec les Polonais.

– Les Polonais mon ptit ?

– Oui, la société Flingus emploie essentiellement des Polonais, envoyés en déplacement aux quatre coins du pays. Loin de chez eux, ils finissent par se sentir seuls, ils dépriment. Certains tombent en dépression, ils ont même eu deux cas de suicide cette année.

– Comment ça des suicides ? Je veux des détails mon ptit, des détails, dit-il tout en forçant comme un malade.

– Le premier s’est pendu à la chaînette du réservoir d’un wc turc. L’autre a versé le contenu d’une bétonnière dans un trou creusé au sol, et s’y est confortablement installé.

Monsieur pilon s’esclaffa de rire.

– Penses-tu qu’il se soit transformé en gargouille ? Non, je déconne. S’en est-il sorti ?

– Eh bien, vu qu’il est mort, non pas trop. Cela a commencé à savoir un impact au niveau de la productivité. Donc, pour leur redonner le moral, leur chef a investi dans huit de nos modèles haut de gamme.

– Trois Barbara 400, avec fesses vibrantes et mains branlantes, trois Simone 750 avec option bouche aspirante, pompe à lubrifiant interne, une Jacqueline 900 bis avec haut-parleur intégré Celle qui parle quatre langues avec différents modes de réglage des graves et des aigus, allant de la voix du bucheron à celui de la chanteuse d’opéra. Et pour finir une Josette 250 avec bouchon de vidange incorporé.

M. Pilon était très fier de ses poupées, il les avait soit disant baptisées du nom de ses multiples conquêtes. Leur numéro attribué provenait des cylindrées de moto : plus la poupée avait d'options, plus le nombre était élevé. Par exemple, une Françoise 125 constituait une entrée de gamme, une Michelle 500 était déjà mieux équipée, une Henriette 900 ou une Jennifer 1300 représentaient le haut de gamme.

– Ploc-ploc.

– Ah, celui-ci est tombé à côtés. Et avec les Chinois, ça se passe comment ?

– Ils préparent un séminaire sur plusieurs jours et souhaitent passer commande.

– Une grosse commande ? lui demanda Richard avec une voix tremblante, probablement à cause de ses efforts sur les waters.

– Oui plutôt, ils souhaitent commander vingt poupées haut de gamme. Ils n'ont pas de limite de prix.

Monsieur Pilon prit une voix roque.

– Tu ne crois pas qu'ils préféreraient s'enfiler un bon canard laqué plutôt ?

Surpris par sa remarque, Jean-Jacques insista.

– Qui ça, les Chinois ? Je ne connais pas leurs fantasmes Monsieur.

– Oh, ils nous ressemblent sexuellement, faut pas croire, souligna M. Pilon en reprenant sa voix normale.

– Ok sauf peut-être pour les canards laqués.

– Comment ça les canards laqués ?

– Vous venez de m'en parler à l'instant Monsieur.

Il reprit de nouveau de sa voix roque.

– Leurs spermatozoïdes, tu crois qu'ils aiment ça, errer dans des tunnels de silicone en attendant la mort, sans pouvoir aller au bout du chemin et donner la vie, ils ont une conscience, une âme, ces petits gars, tu ne crois pas ?

– S'ils ont une âme M. ! Je ne me suis jamais posé la question.

Il reprit sa voix normale.

– Qui ça, les canards ? Bien sûr qu'ils en ont une, mais attends une minute, pourquoi me parles-tu de canard ? Ah, ça y est, j'ai pigé, ce sont des fétichistes de petits êtres à bec et à plumes.

La voix roque se mit à rire. M. Pilon remit son pantalon puis appuya sur le bouton de la chasse à plusieurs reprises.

– Et merde, en panne, tout part en couille dans cette boîte.

Il sortit en se tenant droit face à Jean-Jacques.

– S'ils veulent des canards ! On va leur fabriquer des canards ! C'est un peu spécial je l'avoue, mais qui sommes-nous pour les juger, des dieux ? Non, je ne crois pas.

Avant de quitter la pièce, il se retourna une dernière fois.

– Mon ptit Jean-Jacques, si vous pouviez appeler l'agent de maintenance pour réparer la chasse d'eau, ça me permettra de pouvoir la tirer de nouveau, je vous remercie mon petit. »

Jean-Jacques n'avait rien compris à ce qui venait de se passer. D'une commande de vingt poupées, il passait à vingt canards. Le pire dans tout ça, c'est qu'ils n'avaient, ni agent de maintenance ni de quoi déboucher le WC. Allez, plus que deux jours à tenir avant la fin de la semaine, se dit-il. Après celle-là, il serait officiellement en congés pour sept jours.

Jean-Jacques allait sortir à son tour, quand une personne se mit à rigoler. Il trouva cela étrange, car il pensait être seul.

– Peterson ? David ?

Aucune réponse, il s'approcha des deux autres WC, poussa leur porte une à une et constata qu'il n'y avait personne. De nouveau, le rire à la tonalité roque retentit dans la pièce.

Bizarrement, il avait l'air de venir du troisième WC, celui condamné par Richard, cela ne l'aurait pas étonné qu'il s'agisse d'une simple blague, qu'en ouvrant la porte il y trouve un de ses complices.

Mais rien de tout ça, pas l'ombre d'un chat. Le rire se transforma en ricanement qui semblait venir de l'intérieur de la cuvette. Jean-Jacques s'y pencha pour apercevoir rien d'autre que du papier sale ainsi qu'une crotte glissant peu à peu sur la porcelaine.

Et là il repensa à la soirée de la veille, regrettant amèrement d'avoir fait plaisir à son oncle en testant sa nouvelle beuh.

CHAPITRE 3 : LE MÉTRO

La journée terminée, Jean-Jacques bondit dans le premier métro.

Dans le wagon à l'heure de pointe, il lutta pour se faire une place, épaule contre épaule. Il aurait presque aimé qu'on l'enduisse d'huile, peu importe qu'elle soit d'olive ou de tournesol, du moment qu'elle lui permette de se faufiler et de s'éloigner du vieux sdf assis devant lui.

Lui n'était pas huileux mais gras. Imaginez-vous le fond de la friteuse, vous y rajoutez quelques œufs qui ont viré au vert, 400 g de camembert ayant passé la journée au soleil

mélangez, versez le tout au sommet de son crâne, laissez deux minutes le temps que ça dégouline et recouvre entièrement son visage, vous obtiendrez alors son aspect épidermique.

Contre toute attente, le sdf lui adressa la parole avec une voix usée jusqu'à la moelle :

« Excusez-moi jeune homme, pourriez-vous me rendre un service ?

Jean-Jacques comprit par l'adjectif jeune placé devant homme qu'il s'adressait bien à lui et non au troupeau de retraités occupant l'espace.

Il avait une envie aussi folle de bavarder avec ce vieux clodo que de passer des heures à vanter les mérites d'une paire de fesses en plastique pour des mangeurs de sushi obsédés par la silicone.

– Jeune homme s'il vous plaît, j'aurais un service à vous demander.

Se sentant obligé, Jean-Jacques lui répondit.

– Oui, lequel Monsieur ?

Le sdf resta sans broncher, fixant la porte du métro. Jean-Jacques détourna son regard, puis le sdf le relança :

– Pouvez-vous m'achever svp ?

Les yeux de Jean-Jacques s'écarquillèrent, regardant autour de lui. Il ne perçut aucune réaction sur le visage des gens, ils n'avaient pas l'air de s'en soucier.

– Allez, je suis une vieille merde inutile, un peu de couille jeune homme, écrasez-moi la tronche qu'on en finisse.

Il se demanda ce qui lui foutait le plus les boules, que les gens fassent comme si de rien n'était ou que ce sdf l'ait choisis pour mettre fin à ses jours.

Dans cette conjoncture, l'humour semblait être le bienvenu pour relativiser les choses.

– Vous devriez essayer la clinique vétérinaire, peut-être qu'ils pourront vous euthanasier si vous vous y présentez à quatre pattes.

Sa phrase finie, tous les badauds le dévisagèrent.

– Vous m'avez causé Monsieur, grommela le sdf.

– Non, c'est vous qui m'avez adressé la parole.

– Vous avez un blem vous, je ne vous ai jamais causé.

Jean-Jacques esquissa un sourire gêné et baissa la tête.

– Allez quoi, soyez chic, un bon coup de talon et on en parle plus. Ça éclaboussera un peu tous ces cons, mais ce n'est pas grave.

Cette fois-ci, Jean-Jacques n'y prêta pas attention.

– Je suis déjà tout ratatiné, frottez-moi la gueule au sol, balancez-moi sous les rails que l'on en finisse, vous n'avez pas fait tant de manières pour le petit Jimmy ce matin.

L'accumulation d'une journée de dix heures de travail, après seulement trois heures de sommeil au compteur sur un vieux canapé bousillé par les plans cul de son oncle, de la chaleur humaine d'une vingtaine d'hypocrites pratiquant la sourde oreille, sans oublier l'odeur abominable du vieux sac d'ordure suicidaire qui lui tabassait les narines, eut raison du capital sang-froid de Jean-Jacques.

Il explosa :

– Tu me casses les couilles, je ne vais pas te lasser la gueule à grands coups de pompe, ni même à coups de talon, je ne te pousserai pas du haut d'un pont et encore moins sous un wagon du métro. C'est compris vieux débris ?

Les portes du métro s'ouvrirent, deux agents de sécurité jetèrent Jean-Jacques dehors comme un mal propre.

– Et que l'on ne vous y reprenne plus à importuner les gens ! »

CHAPITRE 4 : TONTON GILBERT

Jean-Jacques pensait à une seule chose : rentrer poser son cerveau en surchauffe, produisant probablement de la mayonnaise telle une voiture roulant sans huile, et surtout garer ses fesses sur le canapé. Mais, bien sûr, sa journée merdique allait se prolonger encore un peu grâce à deux babas cool fumeurs de pétard, un ressemblant à un lapin ayant chopé la myxomatose et l'autre à un saule pleureur avec des *dreadlocks* jusqu'aux fesses. Sans doute des potes ou des clients de son oncle qui avaient eu la bonne idée de squatter le truck lui servant de plumard.

Entrant dans la pièce, Jean-Jacques salua son oncle, qui leva la main à son tour.

– Tranquille mec.

– Ouais journée pourrie, ça baigne.

Il lui fit une petite place pour poser son squelette. Dans sa lancée, Jean-Jacques chopa la zapette pour bloquer sur le premier truc venu : une tv réalité filmant une bande de chimpanzés mettant en scène une pièce de théâtre. Il baissa le son : voir des singes jouer du Shakespeare, c'était limite, alors les entendre parler...

Par contre, un autre animal, et plus précisément le lapin atteint de myxomatose, attira son attention. Il était parti faire un tour aux WC, et, une fois sur le trône, il se mit à bavasser à voix basse, il devait sans doute être au téléphone ou parler tout seul, rien d'étonnant vu la quantité de beuh qu'il fourrait dans ses pétards.

Les poils de Jean-Jacques se dressèrent sur tout son corps quand une personne lui répondit. La voix était claire, elle ne pouvait pas sortir du haut-parleur d'un téléphone. Plus de doute possible, ils étaient deux, donc une troisième personne s'était introduite dans l'appart, Jean-Jacques tendit l'oreille et reconnut la voix du lapin.

– Je te dis qu'il va nous griller, il a l'habitude.

– Ne t'inquiète pas, fais-le tirer encore quelques barres et il n'y verra que du feu. Mets un vrai billet sur le dessus de la liasse et les faux en dessous.

Le bruit de la chasse d'eau sonna le top départ. Jean-Jacques se pointa devant la porte.

– C'est bon, la place est libre ?

– Ouais man, tu peux y aller, répondit le lapin en s'écartant.

Jean-Jacques put constater qu'il n'y avait personne. Il partit aussi sec inspecter la chambre de son oncle, la seule pièce à proximité des WC. Si quelqu'un se planquait, c'était forcément ici. Mais, le seul placard s'y trouvant était vide.

Bredouille, Jean-Jacques revint poser ses fesses sur le canapé. Il resta là, sans broncher, l'air de rien, attendant le moment de la transaction. Une demi-heure plus tard, le lapin défoncé se redressa, suivi du saule pleureur.

– Bon c'est pas que, mais on va bouger mec.

– Y a pas moyen que tu nous fasses un pochon d'herbe man ?

L'oncle fit un signe positif de la tête.

– Pas de souci les gars, il me reste de la tricératops carrée ou de la triangulaire bipède au choix.

– Ouais c'est ça man, fais-nous un mix des deux.

Gilbert prépara le pochon et le leur tendit en échange d'une liasse de billets. Jean-Jacques attendit que les mains se croisent pour intervenir.

– J'ignorais que l'on pouvait payer de l'herbe avec des billets de Monopoly.

Les deux hippies restèrent hébétés. Gilbert prit son regard de vieux cowboy prêt à dégainer.

Les deux débiles, prient la main dans le sac, se sentant dans la ligne de mire du Smith & Wesson, se mirent à rigoler nerveusement, ce qui rajouta de la tension dans l'air. Puis, plus un bruit, excepté les singes en pleine répétition avant la première.

– Il est marrant ton fils, dit le lapin aux yeux rouges avec un air angoissé.
– Mon neveu, c'est mon neveu, répondit Gilbert, désignant Jean-Jacques du doigt.
– Et lui, ce ptit gars ici présent, vendeur à l'échelle mondiale, que dis-je planétaire, de fantasma ambulante qui pourrait faire bander un vieux de 90 ans sans petite pilule bleue, lui, me fait signe que ces bouts de papier sortent tout droit d'un putain de jeu de société.

Le lapin défoncé glissa ses deux mains le long de ses cuisses jusqu'à atteindre ses genoux et les serra très fort, Le saule pleureur, lui, assis sur le banc des accusés, recula légèrement du viseur de son oncle pour se réfugier derrière l'épaule de son pote.

La gestuelle des deux débiles donna une raison de plus à Gilbert d'utiliser son scanner à billet. Il les passa un à un. Pour les deux premiers, une lumière verte s'alluma, suivie d'un bip indiquant leur authenticité. Pour le reste, ce fut une autre histoire : la machine vira au rouge et se mit à émettre une sonnerie stridente.

L'oncle changea de couleur : il devint successivement blanc, vert, puis rouge. Il sortit un énorme godemichet de sous la table, sûrement égaré par une de ses coquines, et le dirigea vers eux.

– Alors les gars, on veut entuber tonton Gilbert ?
– Respectez la beuh est une chose, respectez son créateur en est une autre. Je les ai vues grandir ces petites, je les ai nourries, protégées du froid puis je leur ai donné de l'amour quand elles en avaient besoin. J'ai tout fait pour qu'elles ne manquent de rien, qu'elles puissent grandir et devenir les belles plantes qu'elles sont aujourd'hui, en espérant que deux gentlemans les remarquent et s'arrêtent respirer leur doux parfum.

Puis il tapa le godemichet à plusieurs reprises sur la table.

– Messieurs, je vous invite à reprendre vos faux biftons, je garde les vrais bien sûr pour le dérangement. Vous repasserez prendre les filles une fois que vous aurez cessé de jouer au Monopoly. Vous connaissez la sortie, menaçait-il en brandissant le gode vers la porte d'entrée.

Oncle Gilbert avait toujours eu un côté commerçant, à la fois dur et tendre avec ses clients. Une fois les deux zigotos partis, il s'approcha de Jean-Jacques.

– Comment a-tu deviné pour les biftons ?
– Je ne les sentais pas.
– Qui : les mecs ou les biftons ?
– Un peu les deux je crois, j'ai eu comme un pressentiment, l'impression d'entendre une voix qui m'expliquait tout ça. Je dois être complètement claqué en ce moment. Mon cerveau n'est pas loin de l'explosion.

– La green cyclope, il est là ton véritable problème tu as n’a beaucoup trop fumé ces derniers temps. Les voix, ce n’est pas un problème, surtout que les tiennes ont l’air cool. Ça devient inquiétant quand tu vois des objets se déplacer. Là, tu peux commencer à t’affoler.

CHAPITRE 5 : SECOND CONTACT

Le lendemain matin, le réveil du portable sortit Jean-Jacques de son cauchemar habituel : celui où il présente une poupée siliconée à ses parents, lors d’un repas de famille, leur expliquant qu’elle est sa compagne.

Il se réveilla en nage, encore habillé de la veille. Malgré tout, il évita la salle de bains qui servait d’étendoir à des pieds de beuh pendus aux tringles du rideau de douche. Un coup de déo ferait l’affaire.

Et, bien entendu, une fois dans la rue, les gosses de la veille reprirent le jeu. Arrivé à l’angle d’un carrefour, l’un d’eux se manifesta.

– Et vous, le jeune homme, auriez-vous l’amabilité de me déplacer ?

À part une rangée de voitures, la rue était vide.

– Bien joué les mioches, à demain.

– Non, c’est plus bas que ça se passe Monsieur, à vos pieds.

Curieusement, le son de la voix provenait bien du sol. Par terre, rien d’autre qu’un énorme étron.

– Vous ne voudriez pas me déplacer sur le trottoir, car je sens qu’à la prochaine voiture j’y passe.

Jean-Jacques ricana, c’est fou l’imagination que peuvent avoir ces gosses pour planquer un micro dans une crotte, pensa-t-il.

À son arrivée au bureau, il commença par le rituel café/Raoul/blague salace. Dans l’atelier, une odeur de renfermé motiva Jean-Jacques à ouvrir une fenêtre. Un sifflement de l’extérieur l’interpella.

– Et mec ! Ouais, toi là-haut, une de mes petites te botte ? Faut pas hésiter.

Jean-Jacques, surpris, jeta un coup d’œil dans la ruelle désertique, ainsi qu’aux fenêtres du bâtiment d’en face, majoritairement brisées ou condamnées par de la peinture.

– Alors brother, tu te décides mon gars ?

Il pensa tout de suite au sale gosse, peut-être l'avait-il suivi jusque ici. Il balança le fond de son café et referma derrière lui.

Journée chargée : il avait moult rendez-vous chez divers représentants de silicone pour passer commande. Esquivant le métro et son ambiance collé-serré, il enfourcha le vieux vélo de Raoul, puis traversa une partie de la ville, usant de toute son habileté pour ne pas finir sous les roues d'un bus ou d'un camion-benne.

Il prit ensuite une petite ruelle en parallèle des grands boulevards pour éviter la foule, tout avait l'air calme en apparence, quand tout à coup :

– Attention Monsieur !

Ces paroles lui firent écraser les poignées de frein, passant à deux doigts de voir le béton de très près. Qui avait bien pu lui parler ? La rue était vide, le syndrome Jeanne d'Arc le guettait autant que le séjour en hôpital psychiatrique.

Les rendez-vous s'enchaînaient aux quatre coins de la ville à un rythme effréné, la chaleur du soleil au zénith lui collait aux basques, telle l'ombre du vautour sur sa future proie attendant qu'elle faiblisse pour se l'accaparer.

Mais cela n'était rien comparé aux voix de plus en plus présentes autour de lui. À chaque coin de rue, des gens lui adressaient la parole sans vraiment lui porter attention. La moindre personne soupçonnée le dévisageait aussitôt.

Ce calvaire se poursuivit durant trois longues heures. Mais d'où provenaient ces voix ? Il ne vit qu'une explication possible : son cerveau avait dû dépasser le *burn-out* depuis plusieurs kilomètres. Il s'apprêtait à entrer dans une autre phase et aller savoir laquelle.

En remontant tranquillement le long de sa rue, Jean-Jacques aperçut un homme se tenant accroupi derrière une voiture. Il n'avait pas l'air serein et montrait des signes de nervosité au fur et à mesure de ses pas. Il remarqua une chose étrange, ses lèvres bougeaient, il devait parler à quelqu'un. Pourtant, il était seul, sans personne autour de lui. Remarquant sa présence, il s'évapora en un rien de temps.

CHAPITRE 6 : DÉBUT DE SCHIZOPHRÉNIE ?

Tout se clarifia un samedi matin aux alentours de midi. La tête dans les fesses pour changer, les yeux cernés, la bouche pâteuse du lendemain de cuite, Jean-Jacques descendit chercher ses croissants et le journal.

Il marchait tranquillement dans la rue quand soudain :

– Stop, ne reposez pas ce pied au sol !

Il se figea, le pied à 50 cm du sol, sa jambe pliée formant un parfait angle droit. Il la décala et aperçut une crotte. Il poussa un long soupir de soulagement de ne pas avoir mis le pied dedans. Autour de lui, personne à remercier pour lui avoir évité les emmerdes.

Troublé, il poursuivit sa route quand de nouveau :

– C'est très gentil à vous Monsieur de ne pas être entré en collision avec moi, faites gaffe, vous avez le vieux Polo un peu plus bas dans la rue.

Jean-Jacques se m'y à se maudire de tous les grammes de Socrate angulaire fumés jusqu'à présent. Suis-je tombé dans un monde parallèle ? Pire ! Suis-je mort ? Les questions fusèrent dans sa tête.

Vu la vie de merde que je mène en ce moment, cela ne m'aurait pas surpris de voir débarquer saint Pierre ou le vieux barbu, se dit-il.

Il eut un instant d'égarement, détourné de tout raisonnement cartésien, laissant son esprit virevolter vers d'autres horizons. Et si toutes ces voix provenaient de ces petits êtres marron, se demanda-t-il. Il ne sait pas vraiment ce qui lui a passé par la tête ce jour-là, mais il eut l'impression que la solution était là, juste sous ses yeux, il suffisait de se pencher et de voir ce qui se passerait. Au point où il en était, il n'avait plus rien à perdre.

Et le miracle se produisit.

– Monsieur, puis-je vous aider ?

Plus de doute possible. Pour lui, il était devenu schizophrène, son dédoublement de personnalité s'exprimant à travers une crotte. Lui répondre n'était peut-être pas la meilleure des choses à faire pour préserver ce qui restait de son cerveau.

La petite crotte, le voyant immobile au-dessus d'elle, le relança de nouveau.

– Je vous demande si vous avez besoin d'aide ?

Il bafouilla un semblant de réponse.

– Euh non, non.

– Vous êtes sûr que tout va bien ?

Sans vraiment trop y croire, il essaya d'établir le contact.

– Si tout va bien ? Je parle à une merde, donc je pense que... Donc je pense que tout va pour le mieux.

– Crotte, je préfère crotte au terme insultant que vous avez employé.

Une crotte reprenant son vocabulaire, Jean-Jacques se sentit très con.

– Ah si, vous pouvez m'aider en m'expliquant pourquoi je suis en train de causer a une crotte.

– Ah moi, vous savez, on m'a démoulée ce matin, je ne vous serai pas d'une très grande utilité, mais par contre si...

Pris d'une soudaine crise de panique, Jean-Jacques coupa court à la discussion, remontant les marches de son immeuble quatre à quatre, pour s'y enfermer à double tour. Le gros pétard roulé dans les cinq minutes qui suivirent l'aida à oublier qu'une crotte s'était adressée à lui.

CHAPITRE 7 : SOUS LE PONT

Le lendemain, il avait besoin de changer d'air. Enfermé depuis 24 heures après le traumatisant échange verbal de la veille, il appréhendait une nouvelle sortie. Un magnifique ciel bleu éclairé par un soleil radieux l'encouragea à franchir le pas.

Une fois dehors, il regarda droit devant sans se préoccuper de ce qui se passait au niveau de ses pieds, vagabondant sans trop savoir où aller, avec une seule idée en tête : prendre l'air. Finalement, il grimpa sur un pont, non pas pour sauter, mais juste pour y admirer la vue.

En contrebas, le beau temps attirait tout un tas de monde sur les berges : des enfants jouant au ballon, un petit groupe d'étudiants qui bouquinaient, un jeune couple partageant

une glace en amoureux, et trois jolies blondes lézardant au soleil. Cependant, parmi tout ce petit monde, une seule personne retint son attention.

Un homme d'environ 45 ans, vêtu d'un vieux blouson en cuir, un genou au sol, un mouchoir à la main, lustrant ses santiags dos au passant. Jean-Jacques remarqua un petit détail. Ses lèvres s'animaient. Il les dissimulait en collant son menton contre son torse. Cette scène ressemblait en tout point de vue au mec accroupi dans la rue quelques jours auparavant. Jean-Jacques contourna le pont du haut des berges, se retrouvant dans son champ de vision. Il confirma la présence d'un excrément à ses pieds. L'homme sortit un petit objet de sa poche, qu'il planta rapidement dans l'étron.

Intrigué de voir une autre personne dans un cas peut-être similaire au sien, Jean-Jacques regagna la berge en espérant en savoir plus sur sa petite conversation avec l'étron. Il voulait à tout prix savoir où il avait mis les pieds. Et surtout comment faire pour que tout revienne à la normale. Manque de chance, entre-temps, l'homme s'était volatilisé. Seul devant la crotte, il ne lui restait plus qu'à franchir le pas, ou la montagne plutôt, car c'est comme cela qu'il percevait cet exercice.

Il fallait bien l'admettre, la communication restait le seul moyen d'avancer. Sans elle, les castors ne construiraient pas de barrages, les pigeons voyageurs ne voyageraient pas, les dauphins militaires kamikazes de Pearl Harbor n'auraient pas pu se faire exploser sans échange avec les marins américains. Après avoir suffisamment gambergé, il se décida enfin. Démuni de mouchoir, il employa la première technique qui lui vint à l'esprit, refaire ses lacets.

– Eh toi là ! s'écria le colombin.

Jean-Jacques sursauta, hésita un moment, puis il refit ses lacets à deux ou trois reprises avant de se résigner à lui adresser la parole. Il glissa son menton dans le col de sa veste et passa à l'action. – Salut, je me demandais juste qui était l'homme avec qui vous discutiez ?

– Pourquoi, t'es flics ? répondit le colombin d'un ton agressif.

– Non, non, loin de là, rassura Jean-Jacques.

– Tu sais, on n'aime pas trop les gens qui posent des questions dans le coin, donc j'te conseille d'éviter d'en poser et de te barrer fissa.

– Ok je ne voulais pas déranger.

– Eh bien, si, tu me déranges, tire-toi.

Tête basse, la queue entre les jambes, Jean-Jacques rebroussa chemin sans broncher. Son errance le conduisit sous un pont où on le sollicita.

– Eh psss,pssss, eh toi, eh toi, viens par ici.

Ne voyant personne à hauteur d'homme, il visualisa le sol.

– Ouais juste devant toi, mon pote, reprit un étron tout frais.

– Allez mec, approche-toi, si tu cherches la solution à tous tes problèmes, c'est ici qu'elle se cache.

Une solution ! Jean-Jacques stoppa net, et remit en place la tactique du lacet.

– Tu sais que le fait de te parler est un problème pour moi.

– Alors ne parle pas mais agis mon pote, saisis le morceau de bois à tes pieds et fouille en moi, allez, vas-y.

Il exécuta sans vraiment se poser de questions, agitant le bâton dans ses entrailles, pour en ressortir un petit sachet en plastique rempli de poudre blanche.

– C'est vraiment ce que je crois ? demanda Jean-Jacques.

La crotte prit une voix menaçante.

– Tu touches, tu paies !

Paniqué, il recula en jetant le sachet au sol.

– Comment ça ?

– Jte dis, je ne veux rien savoir, c'est ta came à présent, si tu n'en voulais pas, fallait pas y toucher, envoie le cash.

Généralement, les emmerdes ne viennent jamais seules.

– Vous en bas ! Ne bougez plus, hurlèrent deux policiers qui avaient assisté à la transaction en direct du haut du pont.

La peur au ventre, Jean-Jacques balança le sachet et entreprit un 100 mètres digne d'un Usain Bolt, tout en zigzaguant à travers la foule pour brouiller les pistes et les semer.

Quelques pâtés de maisons plus loin, il s'accorda une petite pause pour souffler. La course poursuite lui avait donné un coup de chaud, une bonne mousse n'aurait pas été de refus.

Il traversa une place où des dizaines de chaises attendaient l'arrivée de son postérieur. Néanmoins, il était hors de question pour lui de se mélanger aux hordes de touristes squattant les terrasses.

Il bifurqua vers une épicerie de quartier équipée d'un grand frigo, et en ressortit avec une bière bien fraîche qu'il partit siroter à l'ombre d'un arbre.

La bière fraîche tint parole en lui rafraichissant le gosier. C'est à ce moment qu'il entendit plusieurs personnes parler dans la petite ruelle se trouvant juste en face. Les voix

donnaient l'impression de provenir de derrière un tas de cartons ne dépassant pas le mètre de haut. En temps normal, il n'y aurait jamais porté attention, mais, depuis sa rencontre avec cette nouvelles espèce, c'était plus fort que lui, sa curiosité le poussait à en savoir encore plus. Longeant le mur sur la pointe des pieds jusqu'aux cartons, il passa sa tête par-dessus. Un homme assis de dos, débattait avec un groupe de crottes. L'une d'elle s'écria :

« C'est qui lui ? Vous le connaissez ?

L'homme se tourna vers Jean-Jacques.

– Bonjour Monsieur, tout va bien ?

Autant ahuri qu'embarrassé par le spectacle, le cerveau de Jean-Jacques buga de nouveau.

– Euuuh , oui, oui merci, désolé de vous déranger, puis-je vous poser une question Monsieur ?

– Oui, bien sûr, allez-y.

Jean-Jacques se rapprocha et lui murmura au creux de l'oreille :

– Vous êtes en train de leur parler, je me trompe ?

– Tout à fait, ce sont des amies à moi.

– Vous trouvez ça normal, je veux dire, rien ne vous choque.

L'homme se dressa sur ses jambes et l'invita à marcher.

– C'est la première fois pour vous, il ne faut pas vous en faire, c'est surprenant au début puis on les intègre et on ne fait plus la différence avec les autres personnes. Pour moi, tout commença il y a une vingtaine d'années. Je vivais à cette époque dans un petit appartement au dernier étage d'un immeuble de passe, rue Letocart, au 10 pour être plus précis.

– Le 10 vous dites ?

– Vous connaissez ?

– Oui je bosse dans le bâtiment d'en face.

– De mon temps, les prostituées en avaient fait leur QG.

– Je vous rassure, rien n'a changé.

– Ok, c'est bon à savoir. Donc j'étais jeune, célibataire et à force de les voir se pavaner sous mon nez, je me mis à en fréquenter une, elle s'appelait Michelle, je tombai fou amoureux seulement quelques semaines plus tard, elle emménagea chez moi, Je l'épousai dans la foulée, sans pour autant lui demander de stopper son boulot. Bien au contraire, je l'encourageai à gravir les échelons et à évoluer.

... Un beau jour, elle tomba enceinte. J'étais aux anges, j'allais être père. La bonne nouvelle fut de courte durée, car elle m'annonça ne pas vouloir le garder, m'expliquant que

ça mettrait un frein à sa carrière professionnellement. Elle me quitta le jour même rejoignant un nouveau mac friqué qui délocalisa ses fesses dans les beaux quartiers.

... Mais sa place de trottoir fut vite reprise par Joceline, qui, par la même occasion, récupéra mon cœur. Trois semaines plus tard, je la mis enceinte, elle et la plupart de ses collègues ! Mais ces filles étaient de véritable working girl, elles n'avaient pas de temps pour une vie de famille. En bas de la rue, un médecin pratiquait les avortements à tarif réduit pour les prostituées, et elles en profitèrent pour se délester de mes enfants.

... Je dus me faire à l'idée que malgré tous mes efforts je ne serai jamais père.

... Ma vie prit un autre tournant un soir d'été. Je marchais tranquillement en regardant le coucher du soleil quand tout d'un coup mon pied glissa dans une petite crotte. En un instant, tout bascula. À ses premiers mots, je tombai immédiatement sous le charme de ce petit être tant méprisé par l'homme. Je l'adoptai sur le champ, faisant de même avec mes propres selles. Après toutes ces années d'attente, j'étais enfin devenu papa.

... J'avais passé tant d'années à les priver de vie en tirant la chasse, croyant naïvement qu'il s'agissait de vulgaires déchets, alors que depuis tout ce temps je condamnais en fait mes propres enfants biologiques. »

Ils arrivèrent devant un petit pavillon dont il était le propriétaire. Il insista pour l'inviter à entrer. Il faut vraiment qu'il me manque une case, ou être au bout du rouleau pour accepter de rentrer, pensa Jean-Jacques.

Avant de franchir la porte, l'homme lui tendit un petit tube de crème parfumée à la menthe.

« Mettez-vous en sous le nez. Moi, je n'en ai plus besoin, je me suis habitué à l'odeur de mes enfants.

L'anxiété de Jean-Jacques s'intensifia. Méfiant par nature, il appréhendait son excursion dans ce qui semblait être la petite boutique des horreurs.

Ma foi, se dit-il, j'en apprendrai peut-être plus ici qu'en trifouillant des bouses au bord du fleuve. On ne sait jamais, la balade peut être instructive. Suivant les conseils, il badigeonna sa moustache de crème mentholée.

À l'arrivée dans le salon, il fut accueilli très chaleureusement par des dizaines de crottes posées dans des assiettes en porcelaine, décorant de longues étagères fixées au mur d'un bout à l'autre de la pièce.

Il y avait quatre étages. Le premier était réservé aux nouveaux nés, c'est-à-dire les crottes fraîches du jour. Juste au-dessus se trouvaient les ados, puis venaient les crottes adultes et, au dernier étage, se tenaient les vieux patriarches bien sec et craquelés.

Il les présenta avec un grand sourire figé, imitant à la perfection les présentateurs tv exposant leur vitrine de cadeau.

Jean-Jacques ne sut quoi dire, sûrement qu'il n'y avait rien à dire à un mec qui chialait dans des assiettes posées sur des étagères et passait le plus clair de son temps à éduquer ses excréments.

Il hésita entre vomir, le traiter de fou ou se tirer en courant. Au moment où il allait entreprendre ses trois actions à la fois, il distingua, à travers le reflet de la vitre, une présence familière dans le fond de la pièce. Il se décala légèrement et reconnut, assis confortablement dans un fauteuil, une Cyndi 350 modèle gold.

Tout de suite, il se sentit plus à l'aise. Cette poupée lui donnait un côté plus humain. Jean-Jacques comprit qu'il s'agissait juste d'un homme seul et malheureux. Le manque d'amour et d'affection l'avait profondément affecté, à un point d'essayer d'en trouver à travers ses propres déjections. Il éprouva de la pitié pour lui et s'évertua à faire un effort.

– C'est un super modèle que vous avez là, une Cyndi 350 gold, série limitée. Vous en êtes satisfait ?

Il le regarda, sourire aux lèvres.

– Vous connaissez ma femme ? Je l'ai rencontrée sur Internet, nous sommes très heureux ensemble.

Plus de doute possible, ce mec est fêlé pensa Jean-Jacques, aussitôt sa pitié envers lui prit la fuite aussi vite qu'une F1 au démarrage.

L'éleveur de crotte posa son index sur sa bouche, réclamant le silence. D'un mouvement de tête, il lui demanda de le suivre dans la salle de bains, où il avait déféqué deux crottes dans le bidet.

– Aujourd'hui, Magalie est née aux alentours de 8 h 30, peu de temps après mon café, puis j'ai donné naissance à David en début d'après-midi. Celui-ci m'a donné du fil à retordre. 300 g, un beau gaillard !

... Tous les deux m'ont redonné du baume au cœur. La semaine n'a pas été facile : on a perdu Simon et Liliane. Eh oui, ils avaient déjà 8 jours, ça passe le temps, vous savez ce que c'est. Et vous alors, vos enfants se portent-ils bien ?

Jean-Jacques n'osa pas lui dire qu'il tirait la chasse avant même qu'il ait le temps de leur adresser un bonjour. La crème mentholée ne mentholée plus grand-chose. Un léger relent avec un arrière-gout de vomi lui fit comprendre que c'était le moment de se faire la malle.

- Bon, c'est pas tout, mais je vais devoir y aller.
- Oui, bien sûr, je ne vous retiens pas.

Le père des colombins raccompagna Jean-Jacques à la porte.

– Cher Monsieur, ce fut un plaisir de faire votre connaissance. À l'occasion, si vous êtes dans le coin, n'hésitez pas à passer boire le café. Et venez avec vos enfants, ils joueront avec les miens. »

Sorti de chez lui, Jean-Jacques prit cinq minutes pour se remettre du spectacle auquel il avait assisté. Dire que certains débourse dix euros dans les fêtes foraines pour un tour de train fantôme.

CHAPITRE 8 : RENCONTRE FARFELUE

Jean-Jacques se retrouva émotionnellement comme ces grands hommes, le capitaine Cousteau, Christophe Colomb, ou Jules Verne, en découvrant ce monde si mystérieux. La seule différence fut le moyen de transport. Jean-Jacques n'eut pas besoin d'un sous-marin ou d'un bateau, juste d'une paire de semelles.

Voyant à présent le monde sous un autre œil, il passa à la loupe le moindre comportement suspect, en espérant y trouver des réponses. Sa démarche occasionna tout un tas de rencontres aussi bizarres les unes que les autres. Jean-Étienne Rognon en fit partie.

Cet homme portait la parfaite panoplie de l'artiste peintre du siècle dernier, notamment un béret noir très élégant, et une cape de couleur sombre assortie au foulard ornant son cou. Il s'inclinait devant chaque excrément qu'il croisait. Jean-Jacques le prit en filature.

À la révérence suivante, il l'écouta parler à l'un d'eux.

« Cher colombin, c'est un honneur de vous rencontrer, je me présente : Jean-Étienne Rognon, peintre. Vous a-t-on déjà fait la remarque au sujet de votre profil ? Il est extraordinaire.

– Va te faire voir saltimbanque, fous-moi le camp, lui répondit l'excrément d'humeur grincheuse.

Par réflexe, l'artiste sortit une carte de visite et la planta dans le colombin.

– Si vous changez d'avis, je vous laisse mes coordonnées.

– Tu sais où tu peux te la mettre ta carte, et n'oublie pas ton arpète avant de partir.

– Arpète ? répéta l'artiste.

– Bonjour, il doit sans doute parler de moi.

M. Rognon, très poli, salua Jean-Jacques.

– Bonjour Monsieur, vous aimez l'art ? Vous êtes bien tombé.

Jean-Jacques lui répondit à voix basse.

– Non pas vraiment, c'est votre démarche qui m'intriguait à vrai dire, vous peignez des portraits de crotte ?

– Je les immortalise plus précisément. Leur corps est une matière fascinante. Pinceau en main, je n'ai plus qu'à me laisser guider, puisant en eux toute l'inspiration nécessaire à la réalisation de mes œuvres : des natures mortes, des symboles historiques, des autoportraits.

... Si les crottes n'acceptent pas de se voir violenter par mes pinceaux, je peux les figer dans le temps en utilisant une autre technique d'art, la sculpture.

... Dans ce domaine, des clients me passent régulièrement commande. Ils sont des fervents admirateurs de cette matière marron, m'apportant leur propre déjection pour les sculpter.

... Allant des représentations de monuments historiques, comme la tour Eiffel, l'Arc de triomphe, la tour de Pise, les statuts de l'île de Paques, aux personnages de la culture pop tels que Homer Simpson, Mickey, Obélix ou encore des maquettes réduites de voiture, bateau, avion.

... Je dois tout mon savoir à ma mère. Elle n'inculqua l'art dès mon plus jeune âge, me retirant des mains la pâte à modeler avec laquelle je jouais, pour m'y verser le contenu de mon pot encore tout chaud. Je n'oublierai jamais les mots qu'elle prononça : "crée un monde meilleur mon fils !"

... Au début, je trouvais cette matière trop visqueuse, pour en faire quoi que ce soit. Son odeur me répugnait, puis je constatai qu'elle vieillissait tel un bon vin, son odeur évoluait

à en devenir agréable, sa texture durcissait de la même manière que le béton lui donnant une apparence forte et robuste.

... À l'âge de 10 ans, je délaissai les petits châteaux en crotte pour construire mon premier mur. Il s'ensuivit le meuble tv du salon et la commode de ma chambre. Je confectionnai mes propres stylos et crayons en roulant de petites crottes, qui me permirent de dessiner les plans de la future cuisine de ma mère.

... Ma technique se peaufina en m'attaquant à des œuvres bien plus imposantes, avec comme exemple le crépi de la maison de mes parents qui avait bien besoin d'un bon rafraîchissement.

Il regarda sa montre tout en haussant les sourcils.

– Jeune homme, ce bavardage fut un plaisir. Il est l'heure pour moi de retourner à mes pinceaux. Je dois faire vite, car les motos crottes sont de plus en plus présentes dans les environs, ne laissant aucune chance à mes futures modèles d'exprimer leur créativité.

Il lui tendit une carte, et le prospectus d'une future exposition.

– Si vous souhaitez découvrir mon art, n'hésitez pas à passer. »

Pas besoin de me faire un dessin ou un tableau, j'ai pigé que je viens de foutre les pieds dans un asile à ciel ouvert, pensa Jean-Jacques. Il était encore loin de se douter qu'il allait décrocher le pompon avec sa prochaine rencontre.

À deux doigts de se noyer dans un semblant de flaque d'eau, un colombin supplia Jean-Jacques de le sortir de ce faux pas. Du bout de son pied, il le fit glisser au sec.

« Vous ne devriez pas faire ça, lui dit un homme vêtu de noir, fumant une cigarette nerveusement.

Il se tenait à la fenêtre d'un appartement en rez-de-chaussée.

– Excusez-moi Monsieur, vous dites ?

– Regardez-les, ils sortent de l'endroit le plus gênant de notre anatomie, ils ne peuvent qu'être malsains.

– C'est tout récent pour moi, j'essaie juste de savoir où j'ai mis les pieds, lui répondit Jean-Jacques.

Il haussa le ton.

– En enfer ! Vous les avez mis en enfer ! Ils sont de petits vauriens, maléfiques, diaboliquement dangereux. Mon Popi peut en témoigner.

– Votre Popi ?

– Mon chien, un petit coton de Tuléar, il est mon meilleur ami. Avec lui, deux promenades par jour étaient nécessaires pour préserver la fraîcheur de mes tapis.

... Un soir d’hiver, mon Popi eut une envie pressante, me forçant à décrocher d’un épisode de Columbo pour une petite balade nocturne. Le froid de cette nuit de janvier me glaça les os, m’obligeant à focaliser ma concentration sur un élément pour détourner mon esprit du froid.

... La queue de Popi se montra très efficace pour cet exercice. Remuant dans tous les sens, elle était la seule partie de son corps visible dans ce brouillard. Avançant au radar, pas à pas, j’ai provoqué malencontreusement une rencontre entre mon pied et une matière molle qui s’avérait être une crotte.

... Tout comme vous, les premières sorties furent traumatisantes, puis avec le temps on s’y habitue, à un point de sympathiser avec les crottes de mon Popi.

... Popi avait pris habitude de faire ses besoins dans un petit coin d’herbe au fond d’un parc. Très vite, ces merdeux créèrent une petite communauté, considérant mon chien comme leur Dieu.

... Acclamant la moindre de ses visites, ce qui ne fut pas le cas avec moi, les colombins de Popi se montrèrent très arrogants, me désignant comme étant un vulgaire esclave juste bon à tenir sa laisse.

... Déprimé, j’incitai Popi à faire ses besoins ailleurs. Il s’opposa catégoriquement à déposer ses excréments sur le béton de nos rues. J’ai dû affronter leur mépris, leurs insultes, jour après jour. Leur attitude ne tarda pas à déteindre sur Popi.

... Marchant en tortillant des fesses, il prit très rapidement le contrôle de la laisse pour me trainer dans ses endroits favoris. Le magasin animalier en faisait partie. Il désignait avec sa patte les articles qu’il souhaitait acquérir. Il agissait avec agressivité si je ne me pliais pas à ses moindres désirs compulsifs, comme lui acheter un fer pour lui lisser les poils, ou le laisser manger sa gamelle à table, assis sur une chaise.

... La situation empira un soir où je zappai une émission animalière pour regarder les informations. Fou de rage, il courut à la cuisine, attrapa un couteau entre ses dents pour me le placer sous la gorge. Ne cherchant pas le conflit, j’ai changé immédiatement de chaîne.

... Ces pratiques de harcèlement se renouvelèrent régulièrement. Je n'osais plus soutenir son regard, mon estomac se nouait dès qu'il entrait dans une pièce où je me trouvais. Il s'octroya ma place sur le canapé, ainsi que dans mon lit. Il était devenu le maître des lieux.

... Un jour, je surpris Popi envoyant des sms avec mon portable. Plus de doute possible, il était possédé. J'en parlai à ma vétérinaire, mes voisins, mes amis. Tous en conclurent qu'une consultation chez un psychiatre me ferait le plus grand bien.

... Malgré leurs précieux conseils, je préfèrai consulter le père Brochard, un vieux prêtre profitant de sa retraite pour animer une émission sur le paranormal dans une radio locale.

... Malheureusement, à cause d'un emploi du temps surchargé, il ne put s'occuper de Popi. Il m'envoya chez un ami à lui, le père Mamboulou, un ancien prêtre reconverti dans la dératisation.

... Tout de suite, le père Mamboulou me conseilla de changer de race de chien. Les cotons de Tuléar pure race (de Madagascar) étaient souvent possédés par des esprits dictatoriaux africains, selon lui. Il changea de discours quand j'évoquai mon agression subite par les colombins, ainsi que leur influence négative sur Popi. Il voulut à tout prix les rencontrer.

... Je le conduisis sur le petit carré d'herbe. Choqué par tous ces excréments hautains et malpolis, il s'adonna à une séance d'exorcisme. Il sortit un bidon d'essence, projetant le liquide telle de l'eau bénite, tout en récitant une prière. Il termina en craquant une allumette qui mit le feu à la moitié du parc.

... Après avoir réglé leur compte aux excréments, le père Mamboulou ausculta Popi et déclara que le mal se trouvait toujours en lui. Il me prescrivit une marque de détergent très efficace pour nettoyer Popi de l'intérieur.

... Ce ne fut pas facile à lui faire ingérer, mais, une fois la bouteille terminée, un miracle se produisit. Popi fut entièrement débarrassé de ses démons, redevenant le petit galopin charmant qu'il avait été tout petit.

... Regardez par vous-même, dit-il à Jean-Jacques en s'écartant de la fenêtre.

En fait, un petit chien trônait au milieu de la pièce, immobile, les yeux blancs vitreux, la bouche entrouverte, laissant dépasser des brindilles de paille, les quatre pattes clouées à un joli socle en bois, poncé, verni, décoré d'une petite plaque portant son nom.

– Il est l'heure du thé ! Puis-je vous offrir une tasse cher Monsieur ? Popi adore les visites, il sera ravi de faire votre connaissance. »

Jean-Jacques resta abasourdi devant le petit chien empaillé. C'est toi qui aurais dû t'envoyer la bouteille à la place de ce pauvre corniaud, pensa-t-il tout en s'éloignant sans le quitter du regard.

Tout au long de la journée, il continua à observer les passants.

Une jeune femme en tailleur passa devant lui. Elle se mit à piquer du nez à la vue d'un colombin. Lui avait-il parlé ? Affirmatif ! L'avait-elle compris ? Affirmatif.

Une mamie effritait un bout de pain au-dessus d'une crotte. L'avait-elle confondue avec un canard ou un pigeon ? Jean-Jacques ne le pensait pas.

Un petit garçon discutait tout seul dans le parc. Sa maman ne tarda pas à lui demander avec qui il papotait. La réponse du petit le mènera tout droit devant le psychologue de l'école qui le déclarera schizophrène.

Jean-Jacques se remémora un souvenir. Il y a de cela bien longtemps, il ne devait pas avoir plus de 6 ans, quand son père se retrouva face à un contrôle fiscal . Il fit appel aux services d'un avocat, le charismatique maître Bukowski, aussi grand par la taille que par le bagou lui apportant toute l'attention de la gent féminine.

Il eut beaucoup moins la classe, le jour où Jean-Jacques le surprit, posant une pêche dans le sous-sol d'un parking. Après ça, l'avocat entama une plaidoirie. Avec ses yeux d'enfant, Jean-Jacques en conclut que c'était comme une coutume avant un match, un entraînement pour se mettre en situation, ne pensant pas une seconde qu'il parlait tout simplement avec sa crotte.

Jean-Jacques constata que ce phénomène touchait des milliers de personnes, mais très peu d'entre elles osaient en parler, de crainte de passer pour fou, préférant assimiler cette tare à une malédiction. Toutes ces rencontres aussi enrichissantes que rocambolesques ne lui apportèrent pourtant pas les réponses espérées.

CHAPITRE 9 : HOLÀ MEXICO

De retour chez lui, Jean-Jacques recroisa la crotte de la veille. Il l'esquiva in extremis.

– Ça devient une habitude chez vous ? lui dit 'elle

Il scruta brièvement les alentours, avant de se décider à s'accroupir le plus discrètement possible. Il hésita encore à se lancer dans une discussion avec une crotte. Tout cela était nouveau pour lui et son cerveau avait du mal à l'assimiler.

– C'est à moi que vous parlez ?

– À qui d'autre, je ne vois que vous sur ce trottoir, vous ne vous rappelez pas de moi ? Hier, vous m'avez évitée de peu, me traitant de merde, pour ensuite prendre la fuite sans me laisser finir ma phrase. Avez-vous trouvé des réponses à vos interrogations ?

– Toujours pas.

– Vous devriez vous rendre au coin de la poubelle bleue, Polo a de la bouteille, vu les rides au coin de ses plis, il pourra sans doute vous éclairer.

Sur le trottoir d'en face, un passant, choqué, semblait avoir assisté à toute la scène. Jean-Jacques baissa vite la tête, enfouit ses mains dans ses poches et poursuivit sa route.

Il s'approcha timidement de la poubelle en question, le cou recroquevillé dans le col de sa veste, tout en fixant l'horizon.

– Excusez-moi, êtes-vous Polo ? demanda-t-il au petit colombin.

– Ah non, moi c'est Peter, jeune homme. Polo se trouve juste derrière le tas d'ordures devant vous.

Jean-Jacques les contourna et se présenta devant lui.

– Êtes-vous Polo ?

– Ouais mon gars, répondit-il avec une voix de fumeur de gitane.

– Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Alors mec ? le relança-t-il.

Jean-Jacques essaya de ne pas bafouiller.

– Je viens de la part d'une petite crotte, qui se trouve un peu plus haut dans la rue.

– Ah ouais, Séverine, elle est chouette cette petite.

– Oui effectivement, elle m'a dit que vous auriez des réponses pour moi.

– Des réponses ? Quel genre de réponses ?

– J'aimerais savoir pourquoi je suis en train de causer avec vous ?

– Et comment veux-tu que je le sache, c'est toi qui es venu me causer.

– Non, c'est pas vraiment ce que je voulais dire, je me suis mal exprimé, j'entends des voix. D'après ce que je viens de comprendre, il s'agit de vos voix, et donc, j'aimerais savoir pourquoi, depuis quelques semaines, toutes les crottes de la ville s'adressent à moi ?

– Peut-être par politesse, allez savoir.

Sa réponse laissa Jean-Jacques dubitatif.

– Mais pourquoi moi ?

– Pourquoi, pourquoi, vous avez que ce mot-là à la bouche, je n’suis pas assez sec pour savoir ce genre de chose, il vous faut vous adresser à un poussiéreux.

– Un poussiéreux ?

– Ben ouais, un séché, un craquelé, un vieux quoi.

– Un séché !

– Oui, voilà, un truc comme ça, tu dois toujours...

Un gros bouledogue sorti de nulle part le coupa net dans son élan, pour n’en faire qu’une bouchée.

Le molosse regarda Jean-Jacques fièrement en mastiquant la crotte. On pouvait entendre les gémissements de Polo à travers ses mâchoires.

– Oh mon Dieu ! Aide-moi ! Il me bouffe.

Puis le bestiau termina de l’avalé tout en léchant les quelques bouts restant sur ses babines.

– Un bouledogue ! Un aspirateur sur pattes. Nos pires ennemis. Ne le laissez pas me manger, je vous en supplie, s’écria la deuxième crotte.

Les narines du chien s’ouvrirent et se fermèrent pareillement au papillon d’admission d’un carburateur que l’on peut voir sur les dragsters. Il était sur la ligne de départ, attendant le feu vert pour de nouveau passer à table.

– Jeune homme, si vous me sortez de ce mauvais pas, je m’engage à vous prêter main forte dans votre quête supplia l’étron.

Le petit poilu passa entre les jambes de Jean-Jacques. Par réflexe, il tendit le bras et attrapa son collier au passage, l’arrêtant dans sa course, le museau à moins de 2 cm de la crotte.

– Vous savez où trouver un vieux tout sec ?

– Honnêtement, pas vraiment, mais j’ai confiance en mes compatriotes qui eux pourront nous aiguiller.

– Bon ok, répondit Jean-Jacques tout en retenant le cabot.

Il récupéra un bout de carton dans la poubelle et s’en servit de pelle pour ramasser l’étron, posant le tout sur une borne à incendie.

– C’est bon, t’es tiré d’affaires, lui dit-il.

– Excusez-moi, je peux savoir ce qui se passe ? s’écria une jeune femme portant une laisse à la main et regardant Jean-Jacques avec incompréhension et dégoût.

Elle venait en effet de voir un homme conclure un marché avec une crotte.

Le visage de Jean-Jacques monta en température de la même façon qu'une plaque à induction, immédiatement et si vivement que l'on aurait pu faire cuire un œuf sur son front.

Elle répliqua aussi sec.

– Lâchez mon chien tout de suite.

– Oui, bien sûr, je le retenais pour l'empêcher de manger cette crotte. Je ne pense pas que ce soit bon pour sa santé.

Elle le fusilla du regard.

– Vous êtes quoi vous, une sorte d'écolo ? Un protecteur de l'espèce fécale, ne touchez plus jamais à mon chien.

Sur ce, elle partit brusquement.

Le colombin lui exprima son soulagement et le remercia.

– Cher Monsieur, je vous suis infiniment reconnaissant. Je pense que cette jeune femme n'a pas saisi l'extrême dangerosité de la situation ainsi que l'acte de bravoure dont vous avez fait preuve.

– Ça peut se comprendre, moi-même je ne pense pas avoir tout saisi !

– Ne vous sous-estimez pas, très cher. Votre sang-froid et votre lucidité face à cette menace me paraissent évidentes.

– Je me présente, cher Monsieur, sir Peter Mac-Hallewez, tout droit descendant d'un King Charles Spaniel pure race, dit-t-il fièrement avec un fort accent britannique.

– À qui ai-je l'honneur ?

Jean-Jacques lui répondit brièvement en balayant la rue du regard.

– Jean-Jacques.

– Enchanté sir Jean-Jacques, sachez que c'est un honneur pour moi que de vous servir de guide.

Jean-Jacques attendit que deux passants quittent la rue. Il attrapa un autre bout de carton pour prendre le colombin en sandwich. Cela fonctionna très bien pour le masquer visuellement, mais, pour ce qui est des odeurs, vu l'expression des gens sur leur visage après son passage, il y avait encore du boulot. Faut dire que sir Peter était une très jolie crotte d'environ 400 g, fraîche de la veille, donc, niveau hygiène, elle laissait un peu à désirer. Ils se lancèrent donc à la recherche d'un vieux craquelé.

Peter se fia à son instinct. Bien qu'il n'ait jamais voyagé, il s'avéra être un redoutable GPS se servant de toutes les conversations de trottoir pour s'orienter dans la ville. Son flair les

mena à l'entrée d'un petit parc pour enfant. Au fond de ce dernier, se trouvait un bac à sable, où deux crottes prenaient le soleil.

– Sir Jean-Jacques, voyez-vous ces deux confrères installés paisiblement dans le sable. Eux pourront nous renseigner.

Jean-Jacques tourna le dos au parc puis dit à voix basse.

– Quoi ! C'est hors de question de pénétrer dans ce parc tout seul avec toi entre les mains. Tu veux que je finisse en garde à vue ?

– Sir Jean-Jacques, nous avons parcouru plus de 5 km et croisé aucun frère sur notre route, faute à ces maudites motos crottes, elle nous décime les uns après les autres. Tu as juste à entrer, je m'occupe du reste.

Une dizaine d'enfants jouaient tels de petits lionceaux dans la savane sous le regard attentionné de leur mère. À leur entrée dans le parc, la présence d'un trentenaire, seul, vêtu d'un imper marron similaire à celui de Columbo, accompagné d'un bout de carton puant a des kilomètres ne passa pas inaperçue.

L'instinct maternelle des mères de famille se mis en route, leurs sourcils se froncèrent, les gentilles mamans se transformèrent en prédatrices féroces, lançant à Jean-Jacques le même regard que lance un petit gros à une barre chocolatée avant de la dévorer.

Il s'installa sur un banc, face au bac à sable, plaçant Peter tout près de lui pour ne pas qu'on le remarque. En dépit du stress grimant à toute vitesse, il essaya de prendre un air cool et détaché, affichant un sourire forcé qui lui donnait plus l'impression d'être constipé qu'autre chose.

Les deux crottes les saluèrent, non pas avec un accent british, mais plutôt mexicain cette fois-ci. Peut-être y avait-il des chats mexicains dans le quartier.

– Holà amigos coma estas.

Comme promis, Peter s'occupa de la communication.

– Bien le bonjour messieurs, mon ami et moi-même sommes actuellement à la recherche d'un vieux décrépit. Connaissez-vous par le plus grand des hasards une parcelle de rue qui pourrait en abriter un ?

Les deux crottes mexicaines se montrèrent méfiantes.

– Pourquoi amigos ? Vous comptez le liquider ?

– Non, ne vous inquiétez pas, nous ne leur voulons aucun mal. Mon ami ici présent cherche des réponses que seul un tout sec de plus de cinq jours serait en mesure de nous fournir.

– Gringos, nous recherchons tous des réponses à nos questions, mais dans le coin rien n'est gratuit, tout se monnaie.

Alors que Peter négociait des informations, Jean-Jacques sentit le regard oppressant des mamans lionnes braqué sur lui. Leurs yeux étaient comparables à des jumelles de gardiennes de prison, surveillant un prisonnier du haut de leur mirador, à l'affût du moindre mouvement.

Peter voulut savoir de quel service il fallait s'affranchir pour obtenir le précieux renseignement.

– Gringos, le soleil tape dur au milieu de ces terres arides. Regardez Sancho, il commence à avoir des rides au coin des yeux. Si vous voulez l'info concernant le vieux Padre tout sec, il va falloir nous arroser.

Estomaqué par leur réponse, Jean-Jacques se tourna vers Peter, ou du moins le carton lui servant de planque.

– Les arrosez ?

– En effet sir, je pense que nos amis ont grande soif.

Timidement, Jean-Jacques sortit une petite bouteille d'eau de sa veste. À la vue de cette dernière, les mexicains éclatèrent de rire.

– Hola amigos, vous nous avez pris pour des plantes. Les pistoleros, ça s'arrose à la tequila.

– Peter, c'est une blague ?

– Je crains fort que non monsieur. Si nous voulons obtenir ces informations, il va falloir coopérer.

Il n'osa même pas imaginer la réaction qu'allaient avoir les snipeuses en planque à l'autre bout du parc, en le voyant prendre l'apéro avec ses deux crottes.

Il prit son courage à deux mains, ainsi que Peter, retraversa le parc en espérant que les mamans n'aient pas enfoui de mines sur son chemin, puis partit acheter une bouteille de tequila à la superette du coin.

Un moment plus tard, Jean-Jacques repointa le bout de son pif. Certaines mères avaient laissé la place à d'autres. Le bouche à oreille ne se fit pas attendre expliquant que l'homme à l'imperméable était de retour. En plus de son mystérieux carton, il détenait à présent un sac plastique qui lui vola immédiatement la vedette.

Que pouvez-t-il bien contenir ? Il était trop petit pour y planquer un bambin, mais assez grand pour y passer une de leur tête !

La petite course stressante, sans parler de l'idée du futur baptême béni à la téquila contribua à le mettre en nage. Des gouttes de sueur se détachèrent de son front, ruisselèrent le long de ses tempes, pour finir en flaque sur son menton. Puis ses aisselles prirent le relais jusqu'à son caleçon, son entrejambe jusqu'aux chevilles.

Il ouvrit la bouteille le plus discrètement possible, et attendit qu'on l'oublie un peu.

– Alors amigos, tu as ce que l'on t'a demandé ?

Peter leur répondit.

– Messieurs, nous avons suivi vos instructions à la lettre. Nous vous rapportons donc cet exquis breuvage qui vous tient tant à cœur.

Jean-Jacques, paralysé par la peur et la honte, resta inerte. Les muchachos mexicains s'impatientèrent.

– Gringos, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Ils viennent ces shooters ? n'oublie pas la rondelle de citron !

Certains commentaires à voix haute commençaient à fuser de la part des mamans.

– Mais qu'est-ce qu'il fait avec un sac plastique au-dessus de ces deux crottes. Il ne va quand même pas les ramasser ?

Jean-Jacques se pencha en avant, s'accoudant sur ses genoux, puis saisit le sac tout en l'approchant des deux sombreros. Ils le stoppèrent net.

– Attends una minuta gringos, que caches-tu dans ce sac ?

– Comme convenu, une bouteille de téquila, répondit Peter.

– Moi et mon amigo préférons la voir pour en être bien sûr.

D'un air désenchanté, Jean-Jacques inclina la tête en direction de Peter.

– Nous sommes des hommes de parole, un marché est un marché, lui répondit-il d'un ton confiant.

– Gringos, ici, dans le désert, il n'y a qu'à mon amigo Sancho en qui j'ai confiance et ça tombe bien, car lui aussi, donc vous savez ce qui vous reste à faire pour honorer votre marché.

Ne voyant pas d'autre issue, Jean-Jacques posa le sac au sol le long de sa jambe, empoigna le goulot de la bouteille tout en retenant son souffle, de même qu'un plongeur se

préparant à une apnée. Quelques secondes d'exposition permirent d'établir la confiance entre eux et les Mexicains. Mais cela laissa également suffisamment de temps aux mamans pour conclure qu'en plus d'avoir une dégaine de pédophile, Jean-Jacques était alcoolique.

- C'est une bouteille, s'écria l'une d'elle.
- Oui et de tequila, confirma une autre.

Les crottes mexicaines ne tenaient plus en place. Jean-Jacques n'avait plus une minute à perdre : des signes indiquaient que les mamans n'allaient pas tarder à rappliquer, armées de leur sac à main et suivies de près par la police.

Il tendit la bouteille et arrosa copieusement les deux sombreros qui exaltèrent de joie tout en poussant des cris de bonheur, tandis que celui des mamans s'apparentait plutôt à celui de William Wallace hurlant à ses troupes de partir au combat.

– Il donne à boire à des crottes ! C'est un sociopathe ! charger ! hurla l'une d'elle avant de donner l'assaut.

C'est là que Jean-Jacques vit l'équivalent à ses yeux d'un troupeau de bisons, épaulé par des mammouths, et rejoint par des rhinocéros, chargé dans sa direction. Dans l'impossibilité d'accéder à la sortie, il se tourna et, en dernier recours, escalada le grillage.

Deux des mamans essayèrent de l'attraper par les pieds, ce qui le déséquilibra, l'obligeant à faire la bise au bitume une fois de l'autre côté. À peine relevée, la meneuse lui renvoya sa bouteille qu'il réceptionna avec le sommet de son crâne.

- Et n'oublie pas ta copine aussi.
- Il reçut alors Peter en pleine poire.

Tout en s'éloignant, il le remit tant bien que mal sur son carton, tout en se rinçant le visage à la tequila. Les deux muchachos ne l'avaient pas oublié, et lui crièrent avant qu'il ne parte :

– Eh gringos, va jeter un œil du côté de la rue Pierre-Richard, tu trouveras peut-être ton bonheur.

CHAPITRE 10 : RUE PIERRE-RICHARD

Alors que le soleil montrait des signes de fatigue, Peter et Jean-Jacques s'engouffrèrent dans les bas-fonds de la ville. Les bâtiments collés les uns aux autres donnaient l'impression

de ne former qu'un bloc, compact, soudé, pareil à la mafia, ne laissant entrer aucun inconnu, et encore moins la luminosité du soleil qui aurait pu mettre au jour toutes les magouilles qui s'y passaient.

Putes, macs, dealers, junkies, se partageaient ses mètres carrés de bitume.

Pour finir de s'orienter, Jean-Jacques s'adressa au premier clodo venu, un vieux crado allongé par terre et sirotant son cubi de vin.

– Excusez-moi Monsieur, je suis à la recherche de la rue Pierre-Richard, la connaissez-vous ?

La tête penchée d'un côté, il n'avait qu'un seul œil ouvert, puis il pencha la tête de l'autre côté et ouvrit le second.

– Vous dites jeune homme, la rue ?

– Pierre-Richard Monsieur.

Sans crier gare, il ouvrit grand la bouche et laissa sortir un énorme jet visqueux de couleur rouge entouré d'une spirale jaunâtre, selon toute apparence du vin accompagné de son filet de bile, qui recouvra l'intégralité des godasses de Jean-Jacques.

– Eh bien jeune homme, vous auriez pu vous foutre ailleurs, ronchonna-t-il en bouffant ses mots.

Jean-Jacques resta sans voix, se mettant à distance, au cas où il y aurait une seconde série de vagues. Le clodo se recoucha sur son carton pour terminer sa nuit.

Jean-Jacques frotta ses chaussures contre le trottoir puis repartit. Il n'osa pas demander au sdf suivant, de peur d'être tombé dans la tranche d'heure de régurgitation. Par chance, il passa devant un pmu où un excrément avait élu domicile. Peter le salua, et lui demanda s'il pouvait leur indiquer la route. La crotte se mit à bafouiller, bégayer, bredouiller un truc incompréhensible.

Entre deux relents, elle essaya tant bien que mal de s'exprimer. Apparemment, les crottes aussi avaient l'air de picoler dans le coin. Par réflexe, Jean-Jacques sortit du champ de tir et la relança.

– Allez, faites un effort, rue Pierre-Richard.

Dans une énième tentative d'explication, le dessus de sa tête (en admettant qu'une crotte possède une tête) en forme de pointe s'ouvrit comme un volcan, laissant jaillir une coulée de pus blanchâtre à l'aspect laiteux.

- Tel père, tel fils, constata Peter.
- Bon, visiblement, elle en dira pas plus, en conclut Jean-Jacques.
- Eh bien, toi, tu dois être sacrement imbibé pour parler à une merde, rétorqua un grand barbu sortant du bar en titubant, les yeux dans le vide.

Plutôt embarrassé d'être pris sur le fait, Jean-Jacques s'efforça d'arrondir les angles.

- Ouais j'ai dû boire quelques verres de trop, j'avais besoin de parler.
- Je sais ce que c'est, on vit dans un monde de merde, autant s'adresser directement à elle.

L'alcool devait doubler le poids de sa tête, car elle partit en avant, visage face au sol, laissant échapper un filet de bave, avant de se redresser de nouveau.

- Alors, elle vous a répondu quoi cette merde ?
 - Faut dire qu'elle n'est pas trop en état.
 - Je vois, c'est pas la seule, dit-il en tanguant de nouveau vers l'avant.
- Puis il reprit une inspiration et balança :
- La rue que tu cherches se trouve à deux pâtés de maison sur la droite, tu peux pas la rater.

Aussitôt dit, un gros pâté liquide poisseux suivi d'une odeur de charogne morte recouvrit l'intégralité de sa barbe. Plus de doute possible, c'était bien l'heure des régurgitations.

Après avoir survécu à un concours de gerbe, ils pénétrèrent enfin dans la rue.

Les condensateurs de clim créaient un léger brouillard au ras du sol, donnant une impression de vieux film d'horreur des eighties. Des tuyaux d'évacuation provenant d'un restau chinois dégueulaient des tonnes de graisse dans une rigole pas vraiment prévue pour, qui, son tour, étalait le surplus dans la rue. En plus d'être sacrement dégueulasse, cette ruelle avait la particularité d'être en forme de triangle. Au fur à mesure qu'ils s'y engouffraient, les murs se rapprochaient les uns des autres, donnant à cet endroit une ambiance carcérale.

Des bennes industrielles placées en quinconce à plusieurs mètres les unes des autres, le sol parsemé de capotes usagées bavant le reste de semence garnie de spermatozoïdes, se desséchant comme de pauvres têtards après l'assèchement d'un fossé, lui certifia qu'ils se trouvaient bien dans une maison close à ciel ouvert.

Les occupantes des lieux ne perdirent pas de temps pour se manifester.

- Eh mon loulou, ça te dit de passer du bon temps, allez, viens chéri, faut se détendre un peu.

Jean-Jacques avait beau avoir le son, pour ce qui était de l'image, ce n'était pas gagné. Pas de prostituée en vue. À sa plus grande surprise, Peter s'adressa à elles. Il suffisait d'incliner la tête vers le sol pour comprendre deux choses : la première que, parmi la communauté des crottes, il existait bien des modèles féminins vendant leur corps (si on peut appeler ça un corps bien sûr), la seconde que cet endroit servait aussi de toilettes publiques au gens du coin.

– Je vous salue bien bas Mesdames les selles, mon ami et moi suivons la piste d'un colombin ayant la croute aussi plissé qu'un shar-peï.

L'une d'entre elles nous orienta. Vu la couleur rougeâtre de cette prosticrotte en partie recouverte de ce qui semblait être de la semoule, elle avait dû faire regretter amèrement à sa génitrice d'avoir rajouté des épices dans son couscous.

– Allez jeter un coup d'œil derrière la benne 6. Il y a un vieux tordu dégueulasse qui traîne là-bas. Vous devriez vous dépêcher, cela fait déjà deux semaines qu'il a été posé.

– Deux semaines ! s'exclama Peter.

– Il doit être celui dont tout le monde parle, ne perdons pas de temps sir Jean-Jacques. Partons sur le champ, mais, avant toute chose, révérence aux belles selles pour leur générosité et leur courtoisie.

CHAPITRE 11 : LA VIEILLE CROTTE

Dans les entrailles de la rue, la lumière se raréfiait, de petits bruits étranges rendaient l'endroit encore plus effrayant. Soudain, un chat noir frôla le visage de Jean-Jacques, rebondissant sur un mur pour finir sa course en renversant deux couvercles de poubelle, qui en atteignant le sol générèrent autant de décibels qu'une batterie en plein concert.

Jean-Jacques attendit que son cœur se relance, avant de faire un pas de plus.

Arrivant derrière la benne n°6, ils découvrirent, assis sur une planche en bois flottant au milieu d'une flaque d'urine mélangée à de la graisse, un petit colombin, de la même façon que Luke Skywalker découvrit maître Yoda. Tout y était : la ruelle à l'autre bout de la ville faisant office de lointaine planète, le brouillard créé par les condensateurs, et le mélange de pisse et de graisse formait le marécage parfait.

Son aspect craquelé, crevassé, usé, fit tout de suite penser à un ouvrier maçon retraité après 40 ans de BTP, qui aurait passé sa vie à monter des murs en plein cagnard sans crème

solaire. Le colombin était coiffé d'une longue chevelure blanche ainsi que d'une épaisse barbe confectionnée à base de moisissure et de toile d'araignée.

Peter comme, à son habitude, le salua poliment.

– Cher ami, c'est un honneur de vous rencontrer. Je me présente, Peter Mac-Hallewez, je suis conduit par mon ami Jean-Jacques.

– Bonjour Messieurs, dit-il avec la voix d'un sage.

– Ce n'est pas souvent que l'on me rend visite dans ces lieux si reculés de la ville, que puis-je faire pour vous ?

– Le pied de sir Jean-Jacques est malencontreusement entré en collision avec un confrère. Bien entendu, il peut désormais entrer en communication avec nous. Chamboulé par cette incursion accidentelle dans notre monde, il souhaiterait comprendre ce phénomène.

– La fameuse question que tous les hommes se posent. Tu n'es pas la seule âme tourmentée à avoir courageusement bravé les déjections et autre capotes usagées au péril de ta vie pour venir chercher une réponse.

– Prenez place, vous trouverez à droite de la benne deux sièges pliables et, avec un peu de chance, il devrait y avoir des restes de popcorn.

CHAPITRE 12 : PUTAIN DE CHÈVRE

– Vois-tu, mon cher Jean-Jacques, le monde se divise en deux catégories : les osseux désignent les êtres munis d'une ossature et les merdeux désignent les êtres au corps flasque.

... Tout commença peu de temps après la naissance de la Terre. Avant l'apparition des dinosaures, des matières organiques se mirent à se développer. Elles déféquèrent, et leurs déchets nous donnèrent la vie.

... Nous sommes donc la deuxième espèce vivante à être arrivée sur Terre. Très vite, notre nombre se mis à croître. Comme tout peuple normalement constitué, on se senti très vite à l'étroit, et on décida d'élargir notre territoire en colonisant celui des organiques.

... Un beau jour, la guerre éclata entre nos deux espèces. Comme dans toutes les guerres, il n'y eut aucun gagnant : juste des matières organiques polluées par les nôtres et des colombins secs jusqu'à la moelle. Finalement, après de longs débats, nous avons estimé que nous avons assez de place pour nos deux espèces.

... Mais cela se compliqua quand une autre espèce débarqua : les végétaux ! Tout de suite, ils prirent beaucoup trop de place à notre goût, donc on n'eut pas d'autre choix que de

leur déclarer la guerre. Nous proposâmes aux matières organiques de s'allier à nous en rejoignant nos rangs, mais sans succès.

... À la manière d'Attila et de tous les Huns réunis, on les attaqua sans aucune pitié, pourrissant tout sur notre passage, laissant derrière nous de longues trainées marron témoignant d'une guerre sans merci.

... Puis, par une belle journée de printemps, alors que rien ne présageait une telle arrivée, une chèvre descendit du ciel. Elle portait une barbichette d'une dizaine de centimètres dissimulant ses yeux derrière une paire de lunettes noires.

... Elle se présenta en tant que maître du monde. Elle avait soi-disant provoqué le Big Bang qui créa l'univers. Par la même occasion, elle était propriétaire de toutes les planètes gravitant autour de la Terre. Se promenant un peu partout, elle sympathisa avec les végétaux ainsi que tout un tas de trucs peuplant la planète à cette époque.

... Par contre, avec nous, ce fut une autre histoire. Elle nous snoba, passant devant nous d'un air hautain et méprisant. Il faut dire qu'à cette époque nos ancêtres étaient de vrais sauvages, de violents barbares charognards tirant la tronche toute la journée, cette attitude ne favorisait pas le contact.

... Elle passait ses journées à gambader dans les champs. Devant elle, les végétaux se donnaient en pâture sans la moindre hésitation.

... Mais il y avait un hic. Après plusieurs jours d'observation, nos ancêtres remarquèrent un détail troublant : elle ne déféquait jamais. Au début, ils pensèrent qu'elle était constipée. Pourtant, dans les jours qui suivirent, rien ne se produisit, pas l'ombre d'une crotte.

... Un être qui ne donnait pas la vie, cela pouvait-il vraiment exister ? Subitement, ils se mirent à paniquer au point de ne plus pouvoir fermer l'œil de la nuit. Comment feraient-ils face si elle venait à se multiplier. Devant un tel adversaire, ils savaient bien qu'ils n'auraient aucune chance. Ils décidèrent de mettre leur côté rustre et bagarreur en suspens et de faire preuve, pour la toute première fois, de diplomatie.

... Ils convoquèrent la chèvre à une petite réunion. La questionnant sur la fonctionnalité de son côlon, de son intestin grêle, ils exigèrent qu'elle leur fournisse des explications concernant ses déjections et le rôle tenu par son trou de balle. La chèvre leur expliqua simplement qu'elle s'était octroyé le statut de princesse, et, de ce fait, elle était dépourvue d'anus.

... La réponse les scotcha sur place. Ils comprirent d'où venait le mépris qu'elle leur portait, et ils se doutèrent que ça finirait par leur porter préjudice. En plus d'avoir soi-disant créé le Big Bang, elle se prit pour Cléopâtre en se faisant bâtir un palais d'environ deux mille mètres carrés avec jardin paysager, piscine à débordement ainsi qu'un court de tennis. Elle

sous-traita l'intégralité des travaux à de petits gars à la peau verte et aux yeux globuleux, venus de je ne sais où, payés au tarif syndical le plus bas, sans frais de déplacement.

... Enfin, ce qui devait arriver arriva. Un beau jour, elle récupéra un bout de bâton, y ficela une liane à l'extrémité et se confectionna le premier balai ainsi que la première pelle avec un silex plat. Elle s'en servit pour tout nettoyer sur son passage, y compris nous, surtout nous, rien que nous. Cela provoqua la colère des nôtres, les hauts chefs de l'État se regroupèrent : le maître de guerre Popo le merdeux, le général Étronime, le seigneur Merdicus, le merdique Conrad le crottin ainsi que la prêtresse Diarrha la coulante.

... Le vote pour la guerre fut unanime, une fois de plus, ce qui n'eut pas l'air de trop affecter la chèvre, continuant ces petites tâches ménagères comme si de rien n'était. Quant aux végétaux, ils se dressèrent contre nous.

... N'ayant ni jambes ni bras pour nous déplacer, face à des adversaires littéralement plantés dans le sol, vous vous doutez bien que cette guerre allait durer une éternité. Elle se joua de façon stratégique, à la manière d'une partie d'échec.

... Le but était de se servir, voire s'associer, à n'importe quel être vivant sur cette Terre afin qu'ils nous déplacent vers l'ennemi. Les nôtres employèrent les menaces et les intimidations pour obtenir obéissance, contrairement aux plantes préférant la politesse et la gentillesse. Les petits hommes verdâtres auraient pu nous faire gagner, mais, étant en business, avec la chèvre ils ne s'en mêlèrent pas.

... La chèvre prenait quelquefois des pauses pour contempler la bataille du haut de sa chaise d'arbitre, sirotant un thé glacé à l'ombre d'un petit parasol. Elle n'hésitait pas à nous narguer en hurlant des chiffres de score empruntés au tennis.

... En tant que spectatrice, la chèvre se plaignait du manque d'action. Pour améliorer l'ambiance, elle improvisait des parties de golf à l'aide de son balai. Devinez qui elle choisissait pour lui servir de balle ? Cette guerre s'éternisa à tel point qu'elle décida d'y apporter quelques modifications.

"Peuple merdeux, vous êtes vraiment des tocards, vous appelez ça une guerre ? On va légèrement changer les règles. Mes amis les végétaux, vous aurez le soutien des insectes rampants, volants et aquatiques, et, vu que je vous aime bien, une pluie tous les deux jours pour vous hydrater ainsi que de l'engrais pour vous protéiner."

– Des cris de protestation venant des merdeux résonnèrent dans toute l'assemblée.

"Arrêter de gueuler ! s'écria la chèvre. On le sait que vous êtes là, bande de casse-couilles. Bien que je ne puisse pas vous encadrer, je vais quand même faire un effort avec vous, peuple sortant des trous de balle.

Je vais vous offrir un petit quelque chose. À chaque fois qu'un être vivant sur cette planète ou une autre entrera en collision avec vous, c'est-à-dire se foutra les pieds dedans, il pourra, à partir de cet instant précis, entrer en communication avec vous. Cela vous permettra peut-être de créer des alliances. Sur ce, foutez-vous sur la gueule, en espère tout de même que vous prendrez une branlée. "

– Il fallut toutefois attendre qu'une espèce de singe préhistorique nous foute le pied dessus pour trouver notre première collaboration. Après réflexion, on aurait préféré qu'il s'abstienne, laissant la place à n'importe quoi d'autre. C'était un vrai dégueulasse, il passait ses journées à se chier dessus et à jouer avec, il essaya même de se reproduire avec nous, ce n'était pas gagné.

... Après un long et laborieux apprentissage, il commit enfin son premier assassinat en déracinant une plante. Par la suite, je ne vous explique pas le temps que ça a pris pour lui faire construire la première tondeuse. Les végétaux se mirent à paniquer en voyant notre armée de destruction massive tout détruire sur son passage, les autres singes préhistoriques trouvèrent ça marrant et s'allièrent à notre cause. Pour ce qui est de la tondeuse, ils assimilèrent son fonctionnement et mirent au point une technique bien à leur image.

... Un singe s'allongeait par terre face contre sol, un autre saisissait ses pieds, les inclinait à quarante-cinq degrés et le baladait un peu partout. Il ne restait plus au premier singe qu'à ouvrir et fermer la bouche à quelques secondes d'intervalle pour imiter à la perfection l'action de la cisaille.

... Malgré toutes ces stratégies machiavéliques, dignes d'un des plus grands péplums, la chèvre resta de marbre, inexpressive, ne laissant paraître aucune émotion, tel un boxer thaï sur un ring de Bangkok ou un employé du fisc.

... Sa réaction eut le don de nous foutre les boules graves. Immédiatement, on mit en place la phase deux de notre plan, la torture ! Pour bien faire, on inventa des techniques de supplice et de châtement, qui inspirèrent par la suite les bourreaux du Moyen Âge ainsi qu'un certain peuple pendant la Seconde Guerre mondiale.

... Mais rien n'y faisait, elle s'en tapait le coquillard. Dans notre frustration, on eut un moment de bonheur quand un des macaques, vraisemblablement très inspiré ce jour-là, fit fonctionner son bras comme une catapulte, envoyant s'éclater un de nos généraux de guerre sur la devanture de son palais.

... La chèvre, en pause à ce moment précis, vit la scène se dérouler en direct. Le général Merdicus passa au ralenti sous ses yeux sans qu'elle ne puisse rien faire. Ses lunettes tombèrent au sol, sa mâchoire inférieure se décrocha pour se bloquer quelques centimètres plus bas.

“Les enfoirés de merdeux, vous êtes morts, bandes de ptites merdes, je vais vous...

Soudain, quelque chose se mit à vibrer sous sa fourrure. Elle baissa une fermeture éclair au niveau de sa cuisse, en sortit un objet que l'on appelle de nos jours téléphone portable et répondit.

– Ouais Frankie, ça roule mon poulet. Comment ça, ils ne veulent pas payer le loyer ? Quelle planète ? Ne bouge pas, j'arrive !

Elle se tourna vers nous en rangeant son téléphone.

– Désolée, je ne vais pas pouvoir rester, le devoir m'appelle.”

– Les merdeux manifestèrent leur joie de l'avoir rendue furieuse. Ils prirent son départ pour une victoire. Elle resta là, figée, sans dire un mot, lunettes noires scotchées sur les yeux. Elle baissa sa deuxième fermeture éclair, en sortit une télécommande, pressa un bouton, et, comme par magie, un dôme en verre recouvrit sa propriété.

... Elle s'inclina vers nous, glissant ses lunettes au bout de son nez.

“Alors, bande de tocards, on la ramène moins là. Avant de partir, je vais vous laisser un petit cadeau dont vous ne serez pas déçus. Je vais vous la faire courte : vous allez ramasser grave.”

– Une fois ses menaces proférées, un rayon bleu descendit du ciel. Elle s'y plaça au centre et grimpa tranquillement dans les nuages.

... On ne savait pas trop ce qui allait nous tomber sur la gueule, mais, la connaissant, nous nous attendions à du lourd, et, bien sûr, on ne fut pas déçus du cadeau. En voyant débarquer les premiers dinosaures, on fut d'abord surpris par leur taille, priant pour qu'un de ces gros pachydermes viennent se frotter à nous.

... Ou sinon, plan B, on attendait tranquillement qu'ils posent leur pêche. Vu leur gabarit, on aurait bientôt des frères de plus de 500 kg à nos côtés, notre victoire serait inévitable.

... On aurait dû se douter que, venant de cette saloperie de chèvre, il y aurait un hic. Il fut de taille : elle avait tout simplement formaté les dinos à creuser un trou pour poser leurs crottes puis le recouvrir avec les pattes arrière, technique qu'elle inculqua aux chats quelques années plus tard.

... Pas de doute possible, on s'était bien fait baiser.

... Cependant, il faut croire que la roue finit toujours par tourner. Pour les nôtres, c'est à l'arrivée des premiers hommes que ce fut le cas. Les singes brouettes finirent, par je ne sais

quel miracle, à évoluer. La seconde fournée de primates était livrée avec quelques options en plus. Parmi elles, le stylisme façon grand couturier. Ils furent ainsi les premiers à se fringuer avec un gout très prononcé pour les fourrures d'animaux.

... Deuxième option la gastronomie, fin gourmets, ils raffolaient de steaks de mammoth, cuits de préférence, contrairement à leurs ancêtres qui eux les déguster en tartare. C'est à cette époque que sont apparus les premiers barbecues, certains équipés de pierres rondes en guise de roue, pour les déplacer plus facilement. Troisième option la peinture murale : ils furent les pionniers dans l'art du graffiti, de l'art urbain, n'hésitant pas à taguer les murs des grottes avec leur propre sang.

... De génération en génération, ils continuèrent à garder le contact avec nous, sans doute par nostalgie d'avoir vécu une guerre ensemble, ou bien par simple maladresse.

... Malheureusement, toutes les bonnes choses ont une fin. Des siècles passèrent et, à l'égal de cette putain de chèvre, ils finirent par nous snober, nous envoyant croupir au fond des cuvettes en porcelaine que vous appelez WC.

CHAPITRE 13 : RETOUR À LA RÉALITÉ

– Voilà, je vous ai tout dit jeune homme, vous connaissez à présent notre histoire.

Jean-Jacques prit un instant avant de répondre, le temps que son cerveau absorbe toutes les absurdités qu'il avait pu entendre.

– Alors, si j'ai bien tout saisi, c'est une chèvre portant une paire de lunettes, tout droit descendue du ciel, qui vous a transmis ce don.

– Oui, c'est bien ça, répondit le vieux sage.

Quant à Peter, il semblait ravi.

– Il s'agissait là d'une bien belle histoire sur nos racines, je vous en félicite.

– C'est bien beau toutes ces histoires, mais comment reprendre une vie normale. Vous entendre parler à chaque coin de rue a tendance à me perturber, me rendre parano. N'y voyez surtout aucun mépris envers vous !

– Malheureusement, je ne possède pas cette réponse. Il faudra faire preuve de patience pour trouver la voix qui te l’apportera. Peut-être croiseras-tu une chèvre sur ta route. Si c’est le cas, évite de l’écraser, et va plutôt prendre l’apéro avec elle.

Leur discussion fut troublée par un bruit de bouteille se brisant au sol. La lumière jaune d’un lampadaire projeta l’ombre d’un homme à la démarche inquiétante, voire macabre, imitant à la perfection celle d’un zombie.

L’ombre recouvrit l’intégralité du mur, annonçant la future confrontation avec ce qui semblait être un junkie. Tapis dans l’ombre, il brandit un objet de sa poche, de forme rectangulaire. Le levant à hauteur de visage, un clic plus tard, l’objet doubla de volume. Plus de doute possible, il s’agissait bien d’un couteau.

– Eh mec, vide tes poches, file moi tout ton fric.
– Oh ! Quel grossier personnage, rétorqua Peter.

Pris au piège, le rythme cardiaque de Jean-Jacques s’accéléra. Il le savait très bien : la ruelle derrière lui se terminait en cul-de-sac, deux immeubles s’entrecroisaient. Seul Spiderman, aidé de ses toiles, aurait pu prendre la tangente en les escaladant.

Il fit de son mieux pour garder la tête froide, répondant le plus calmement possible.

– Désolé, elles sont vides, je n’ai rien sur moi.

L’homme poussa un grognement qui rajouta un côté glauque à son allure de macchabée.

– Tu ne sortiras pas d’ici avant de m’avoir filé tes godasses et ton futsal, t’emmerde pas, file moi tout.

Peter poussa un soupir.

– Mon cher Jean-Jacques, il est temps de se quitter. Ce fut un plaisir de marcher à vos côtés. C’est ici que nos chemins se séparent, le mien part en direction de la tronche de cet abominable rustre. Vous profiterez de cette diversion pour vous frayer le vôtre vers la sortie.

Jean-Jacques regarda Peter. Bien qu’il ne soit qu’un merdeux, il éprouva de l’empathie à son égard.

– Vous êtes sûr Peter ?
Avec fierté, il lui répondit :

– Jeune homme, je descends tout droit d’une lignée de grands étrons, nobles, fiers. La bataille est dans nos gènes. À mon signal, sir Jean-Jacques, envoyez-moi le plus fort possible, afin que je puisse lui assainir un coup de boule, dont il se rappellera longtemps.

Les pas nonchalants du junkie progressaient à l’écart de toute luminosité. Peter lui demanda d’attendre encore un peu qu’un meilleur angle de tir se présente.

Les premiers traits de son visage passaient de l’ombre à la lumière, laissant entrevoir un large sourire de psychopathe, exposant par la même occasion le peu de dents pourries qui lui restaient.

– Maintenant ! hurla Peter.

Tel un grand champion de baseball, Jean-Jacques lui envoya Peter en pleine bouche, si fort qu’il s’étala sur le reste de son visage. Profitant de cette brèche, il s’évada de ce *no man’s land* sans se retourner.

À la nuit tombée, Jean-Jacques rentra enfin chez lui. Il s’affala de tout son poids sur le canapé, ce qui ne perturba pas son oncle, trop occupé à fumer une mèche tout en regardant un documentaire sur un pêcheur s’efforçant à apprendre le langage des signes à des pélicans pour améliorer leur cohabitation sur le port.

CHAPITRE 14 : PLASTIC GIRL

Le lundi matin, Jean-Jacques se réveilla avec la sensation de s’être fait scalpé, puis shampooiné au gros sel, et qu’un crapaud avait passer la nuit dans sa bouche.

Il était tout simplement mal en point, la faute à une bouteille de whisky avec qui il avait flirté en rentrant la veille. Cette méthode s’était révélée très efficace pour l’aider à digérer la journée merdique qu’il avait passé.

Jean-Jacques prit son café à la fenêtre, alors que sa cervelle pataugeait dans les vapeurs alcoolisées du pur malt. Il reçut alors un électrochoc.

– Monsieur, excusez-moi de vous déranger, auriez-vous l’extrême amabilité de me remonter sur le rebord, car je suis en train de glisser.

Il ne chercha même pas un quelconque voisin pendu dans le vide. À la première syllabe prononcée, il savait que ces mots provenaient de la fiente de pigeon sur le rebord de la fenêtre.

Il regretta l'espace d'un instant d'avoir quitté son lit.

– Monsieur, je vais tomber, aller quoi, soyez chic.

L'ignorer n'aurait pas fait avancer son problème. Il la remit donc sur pied du bout de sa tasse. À cet instant précis, il reçut un deuxième électrochoc en voyant l'inscription asiatique décorant celle-ci. Il se mit à crier du plus profond de ses entrailles :

– Les Chinois !

S'il y a bien un rendez-vous où il ne fallait pas se rater, c'était bien celui-ci. Jean-Jacques les avait recontactés suite à sa conversation dans les toilettes avec M. Pilon, préférant avoir confirmation de leur part avant de fabriquer le moindre canard. Ce lundi sonnait le premier jour de ses vacances, mais, en l'absence de leurs deux vrp, la responsabilité de la vente des Chinois revenait à Jean-Jacques. Vacances ou pas, il devait s'y coller.

Sur place, un petit régiment de partouzeurs asiatiques trépignait d'impatience, devant un vieux catalogue exposant des modèles obsolètes, dont les trois quarts des pages restaient collées entre elles. Immédiatement ? Jean-Jacques pensa à Raoul.

Aussitôt arrivé, il éteignit leur soif de curiosité en leur faisant visiter les locaux. Ils s'extasièrent à la vue des différents modèles de poupée, de prothèse de sein, de fesses, de visage et de perruque.

Chacun avait des exigences bien précises, des fantasmes à réaliser.

L'un d'entre eux souhaitait une poupée possédant de longs pieds de pointure 48, les deux jambes collées l'une à l'autre et peintes en vert, des orteils palmés au bout des pieds, une perruque rouge, une taille ne dépassant pas 1m45. À vue de nez, ce monsieur voulait juste se taper Ariel la petite sirène.

Un modèle totem avec quatre têtes superposées l'une à l'autre, fut également demandé.

Vint ensuite le désir d'un modèle mutant, avec trois rangées de seins, deux paires de fesses et un visage entièrement recouvert de bouches.

Puis ce fut le tour d'une poupée soumise, privée de bras, de jambes, ses mains et ses pieds étant directement collés au corps. Le Client voulait également qu'elle soit installée sur un skateboard relié à une corde pour qu'il puisse la promener.

Son voisin envisageait une poupée à 360 degrés : munie de quatre visages, d'une paire de seins et d'une *choupinette* faisant le tour de son corps.

Dans la catégorie posture on a eu droit à tout ce que l'on peut imaginer , d'on celle du tyrannosaure , demandant en plus d'y ajouter des lames de couteau aiguisées de 15 centimètres au bout de chaque doigts et orteils.

Un autre opta pour la posture de la chaise, ce qui donna des idées à ses camarades. En quelques secondes, ce fut le foutoir : on se serait cru dans une vente à la criée, en plein port de pêche.

Trois autres commandèrent la même et rajoutèrent une poupée table, peut-être avaient-ils prévu une partie de poker ?

Un autre voulut qu'une ampoule soit placée au sommet de la sienne, et la tête remplacée par un abat-jour. Après avoir passé toute la matinée avec cette bande de psychopathes tordus, Jean-Jacques fut invité à se joindre à eux pour fêter leur création perverse autour d'un bon repas.

CHAPITRE 15 : PETIT POILU AUX PETITS OIGNONS

Au restaurant appartenant aux Chinois, Jean-Jacques demanda les toilettes avant de s'installer à table. Un serveur lui indiqua un couloir, au bout duquel il devait tourner à droite. et bien sûr jean jacques tourna à gauche. Il se retrouva ainsi face à une porte qui donnait accès à une cour intérieure.

Voyant son erreur, il entreprit de la refermer. C'est à ce moment-là qu'on l'appela :

– Psss, psss, vous là.

Brièvement, il jeta un œil dans la cour.

– Non, plus bas, lui dit la voix, le merdeux au sol.

Il inclina son regard vers lui.

– Ouais ici, je suis là, je savais bien que tu étais un patriote.

– Un quoi ?

– Un patriote, si tu peux m'entendre, tu es un des nôtres.

Jean-Jacques referma légèrement la porte derrière lui.

- Comment ça, un des vôtres ?
- Les Chinois sont de véritables tortionnaires, ils retiennent prisonniers mes frères et mes sœurs.

Jean-Jacques attrapa la poignée de la porte en signe de départ.

- Désolé, je ne peux rien pour vous.
 - Ils sont nombreux. Parmi eux, certains pourraient vous être d'une aide précieuse.
- Jean-Jacques fit un pas en arrière.
- M'aider ?
 - À trouver une réponse. Tous les osseux cherchent la fameuse réponse, à savoir pourquoi du jour au lendemain vous pouvez nous entendre.

Jean-Jacques prit un court instant de réflexion, vérifia qu'il n'y avait personne derrière lui et referma la porte sans la claquer.

- La réponse, malheureusement, je la connais déjà. Maintenant, j'aimerais juste trouver la formule pour stopper tout ça.
- Allez jeter un œil, ça ne coûte rien, lui répondit le merdeux.

La cour formait un L. Il s'y engouffra. Sa présence ne passa pas inaperçue, engendrant des aboiements de chiens et des miaulements provenant d'une immense bâche bleue. Son palpitant en prit pour son grade. Sous la bâche, des cages surélevées renfermaient des dizaines de chiens et chats, qui avaient contribué à créer une micro société un mètre plus bas, où tout un tas de merdeux manifestaient leur mécontentement.

Le syndicaliste en chef remarqua Jean-Jacques, et sollicita le silence.

- Un osseux ! s'exprima-t-il.
- Vous tombez bien. Nous sommes en pleine réunion syndicale, pour une restructuration des conditions de vie. Nous avons besoin de votre aide ! Voyez-vous, cet endroit est invivable, nous sommes les uns sur les autres, des frères nous tombent dessus et finissent par nous ensevelir. J'ai moi-même pris la place d'un ancien et j'en éprouve une profonde honte.

– C'est triste, mais la dernière personne à nous avoir écoutés s'est fait virer. Il s'agissait d'un apprenti cuistot. Il s'est rapidement joint à notre cause, nous promettant de nous déplacer petit à petit. Ses supérieurs ont vu d'un très mauvais œil son initiative et l'ont licencié sur le champ.

- Contrairement à nous, vous autres osseux êtes très à cheval sur l'hygiène.
- C'est pas faux, j'avoue que c'est un peu compréhensible.
- Alors allez-vous nous aider ?

– Ça aurait été avec grand plaisir mais je suis...

Son téléphone se mit à sonner. Il inspecta l'interface, Richard !

Au moment où il allait répondre, ses yeux croisèrent ceux d'un petit teckel qui le fixait désespérément, son regard en disant long sur son envie de s'évader. À ses côtés, dans le couloir de la mort, un fox terrier et un shih tzu qui allaient probablement finir en nems ou en beignets.

Il ne répondit pas au téléphone, préférant saisir une grosse pelle trainant dans la cour pour pulvériser les cadenas, libérant les chats en premier qui bondirent dans tous les sens, prenant sa tête pour un trampoline avant de disparaître. Les chiens n'eurent pas la même énergie. Enfermés dans un poulailler, et mal nourris, les avaient énormément affaiblis.

Jean-Jacques attrapa deux vieux paniers en osier qui traînaient dans un coin pour y charger la horde de manifestants, puis prit un chien sous chaque bras et le troisième en écharpe autour de son cou.

Tout ça s'était déroulé sous le regard médusé de M. Dà shǐ, le patron du restaurant, qui, d'un pas de velours, s'était joint à lui. Jean-Jacques se sentit très con, des rouleaux de printemps sous les bras et portant deux paniers de merdeux. Pour se sortir de cette situation délicate, il misa tout sur l'humour, déclarant de façon spontanée.

– Je comptais cuisiner moi-même.

La joue gauche de M. Dà shǐ se pinça légèrement, laissant apparaître un léger sourire de compassion.

– Monsieur Jean-Jacques, je vous en prie, posez donc ces merdeux. Les chiens, je vous en fais cadeau, vous pouvez les garder. Je sais que cela surprend les occidentaux, mais, dans notre culture, les chiens sont considérés comme de petits bœufs, et les chats de petits poulets. Posez donc vos nouveaux compagnons, vous les récupèrerez plus tard en *doggy bag*.

Dubitatif, Jean-Jacques scruta son visage.

– Je plaisante Monsieur Jean-Jacques, nous vous les préparerons à la sauce souhaitée.

Il fixa de nouveau le patron du restaurant.

– Je plaisante bien sûr, marchons un peu, vous ne devriez pas vous alarmer pour nos merdeux. Ils ne sont pas si malheureux, juste un peu à l'étroit. Les manifestations font partie de tout peuple en démocratie, nous réfléchissons à la création d'un endroit où ils auraient plus de place pour s'épanouir.

Jean-Jacques marqua un temps d'arrêt.

- Vous les entendez vous aussi, vous ne trouvez pas ça perturbant ?
- Nous ne les voyons pas d'un mauvais œil, nous considérons les merdeux comme étant une aubaine. Il suffit juste de savoir mettre à profit ce cadeau venu du ciel.

Le téléphone de Jean-Jacques sonna de nouveau.

- Répondez donc, lui conseilla M. Dà shǐ.
- Je rappellerai plus tard, ça risque d'être un peu long si je décroche.
- Le téléphone sorti, il en profita pour le mettre sur vibreur.

La petite promenade les mena à une porte. M. Dà shǐ sortit un trousseau de clef, l'ouvrit et l'invita à entrer. Un long escalier métallique les conduisit au sous-sol. Cet endroit éclairé par des néons possédait toutes les caractéristiques d'un atelier clandestin. À tout moment, Jean-Jacques s'attendait à croiser des sans-papiers bossant sur des machines à coudre.

En effet, il y avait bien des machines, collées les unes aux autres, sur de longues tables rectangulaires, mais la surprise fut de taille en constatant que les sans-papiers en question n'étaient autres que des merdeux.

– Cette collaboration entre notre famille et la communauté des merdeux remonte à plusieurs générations. Dès qu'ils sont capables de se tenir debout, nous organisons pour nos enfants une cérémonie durant laquelle ils font leur premier pas dans un merdeux, cela leur apportant chance et prospérité.

Jean-Jacques eut soudain l'impression d'avoir mis les pieds dans la quatrième dimension. Sur de longues tables, il découvrit un régiment de merdeux, équipés de petits bras en plastique empruntés au jouet M. Patate, chacun d'entre eux relié à des capteurs électriques envoyant de petites décharges, créant à leur tour un léger mouvement avec leurs bras, suffisamment puissant pour actionner les machines à coudre, produisant divers textiles aussi bien le Momo hawaïen que le Pancho mexicain.

– Ils peuvent travailler jusqu'à 15 heures par jour, durant une période de trois jours, avant de commencer à durcir. On a beau avoir installé un système d'arrosage pour les maintenir hydratés, passé ce délai, ils sont bons pour la retraite.

Jean-Jacques tomba des nues, lui qui pensait avoir tout vu en travaillant pour un travesti dans la construction de poupées siliconées. M. Dà shǐ continua les explications.

- Vous vous demandez sans doute où nous recrutons autant de nobles travailleurs.
- Je pense avoir une petite idée, à moins qu'il existe des boîtes d'intérim spécialisées dans ce domaine.
- Ah ! C'est une idée à méditer.

M. Dà shǐ posa sa main sur son épaule.

– Monsieur Jean-Jacques, vous êtes plein de ressource, mais nous avons notre propre méthode de recrutement.

Ils prirent un monte-charge pour accéder au deuxième sous-sol. À l'ouverture des portes, Jean-Jacques trouva la scène d'une telle absurdité, qu'elle aurait pu selon lui figurer dans un film de Quentin Dupieux sans aucun souci. Il crut en effet perdre ses yeux, de la même manière que le loup de Tex Avery, en voyant une vingtaine de sumos, le cul vissés sur des WC xxl.

Tandis qu'ils dévoraient une monstrueuse assiette de pâtes, avec pour seule distraction une tv, M. Dà shǐ les présenta fièrement.

– Nous les avons fait exporter directement du Japon. Nous les nourrissons dix fois par jour, pour un bon rendement journalier. Soyez sans crainte, ils sont là de leur propre chef, rémunérés pour les heures passées sur le pot.

... On leur a même trouvé un alibi pour rassurer leur famille, leur expliquant qu'ils portaient pour une cure de grossissement, ce qui n'est pas forcément faux.

La visite terminée, M. Dà shǐ raccompagna Jean-Jacques vers la sortie.

– Il est temps à présent de rejoindre nos amis pour passer à table.

Pâle, légèrement traumatisé par son deuxième tour de train fantôme, Jean-Jacques déclina l'offre poliment.

– Ne m'en veuillez pas, mais je n'ai plus très faim.

– Ce n'est pas bien grave, je peux comprendre.

– Bien entendu, je vous tiendrai au courant de l'avancée de l'élaboration des poupées.

Alors qu'il s'apprêtait à partir, M. Dà shǐ le retint un instant.

– Avant que vous ne partiez, Monsieur Jean-Jacques, j'aurais une proposition à vous faire.

– Allez-y, je vous écoute.

– Voilà, il y a peu de temps, un ami, le moine Tao Pai Pai, s'est spécialement déplacé de Chine pour nous rendre visite. Grand chef cuisinier réputé dans toutes les provinces de Chine, il nous fit l'honneur de rapporter dans ses valises ses dernières créations culinaires. Malheureusement, il a subi une agression et, gravement touché, il n'a pas survécu à ses blessures.

... Voyez-vous, ce moine détenait un don, celui de se réincarner. Cela n'a aucun rapport avec la religion bouddhiste. Ce don lui avait été transmis étant jeune. Aussi fou que ça puisse paraître, il pouvait transférer son âme et son esprit dans un autre corps, mais pas n'importe lequel : uniquement dans celui d'un merdeux.

... Ça doit vous paraître insensé. Pourtant, je vous assure que c'est la vérité, nous l'avons vu de nos propres yeux. Avant qu'il ne meure, il nous réclama un merdeux qu'un de mes fils s'empressa de lui fournir. Face à cette déjection, il récita une incantation avec le peu d'énergie qu'il lui restait.

... Après quoi, il s'écroula au sol, les yeux ouverts. Son cœur n'émettait plus aucun battement. Un instant plus tard, sa voix refit surface : il nous parlait à nouveau nous expliquant qu'il avait à présent changé de corps. Dans toute l'agitation qui suivit, nous avons perdu sa trace. Il était un ami très cher à notre famille, et je me dois de le retrouver pour le rapatrier auprès des siens.

... Jean-Jacques, je vous propose un accord : si vous retrouvez le moine pour nous, je signe le contrat des vingt poupées, plus une exclu de vingt autres, tous les 6 mois pendant 3 ans. Dans le cas contraire, si vous refusez, je devrai tirer un trait sur les commandes. Je me suis permis d'en parler à Richard et sa réaction sonore a bien failli me couter un tympan. Il a validé l'offre, se portant garant de votre réussite.

Stupéfait, Jean-Jacques leva les mains vers le ciel.

- Les coups de fil à répétition de Richard, tout s'explique, s'exclama-t-il.
- Dans la logique, c'est moi le vendeur qui suis censé vous entourlouper, sans vous manquer de respect M. Dà shǐ. Il s'agit d'une technique de chantage ?
- Je préfère le terme de business. Dans ce milieu comme sur un ring, c'est en prenant des coups que l'on se tanne le cuir, puis, avec le temps, on peaufine sa technique pour ne plus avoir à les encaisser, privilégiant les esquiver. Leçon du jour, ne jamais oublier que l'homme qui paie mène le jeu.

Jean-Jacques se frotta nerveusement la nuque avec ses deux mains.

- Donc je récapitule, n'hésitez pas à me reprendre si je me trompe. Je suis supposé retrouver un chef cuisinier, ou plutôt sa réincarnation en merdeux, répondant au nom de Tao Pai Pai.
- C'est exactement ça, confirma M. Dà shǐ.

En faisant de grands gestes, Jean-Jacques demanda :

– Par où dois-je commencer ? Vous avez un trottoir, ou un coin d’herbe où il pourrait se cacher ?

M. Dà shǐ tapota sa poitrine au niveau de son cœur.

– Il faudra l’écouter lui, autant que les merdeux que vous croiserez sur votre route. Je vous souhaite bonne chance Monsieur Jean-Jacques, et bien sûr, une fois l’appétit retrouvée, n’hésitez pas à repasser avec vos nouveaux compagnons, vous choisirez vous-même leur cuisson dit-il en rigolant.

Jean jacques repartit tout en réfléchissant à ce qu’il allait bien pouvoir faire de ses trois clebs. En attendant, il les laissa au pied de l’immeuble, le temps de récupérer le vélo de Raoul. Il fixa une cagette en bois sur le porte-bagage pour pouvoir les transporter.

À son retour, deux des trois petits chiens s’étaient fait la malle. Devant le bâtiment, les éboueurs vidaient le contenu des poubelles. À l’arrière du camion, avant que la benne ne se referme, Jean-Jacques put entrevoir deux petites queues poilues se trémousser entre les sacs et il entendit ensuite deux couinements quand les mâchoires se refermèrent sur eux.

Le camion partit sans remarquer quoi que ce soit. Les deux petits chiens ne s’étaient pas rendu compte du danger. N’écoutant que leur estomac et bravant l’interdit, ils avaient pénétré avec effraction dans les sacs poubelle, espérant y trouver un os à grignoter. Le shih tzu, trop épuisé, ne les avait pas suivis, ce qui lui avait évité une mort atroce.

Jean-Jacques se rapprocha de lui et le ramassa.

– J’ai essayé de les prévenir ces petits loustics, mais ils n’ont rien trouvé de mieux à faire que de me snober, répliqua un vieux merdeux séchant à l’ombre d’une poubelle.

Jean-Jacques ramena le petit chien chez son oncle, lui expliquant qu’un client très important le lui avait confié avant de partir quelques jours en vacances. Pour le remettre sur pied, Jean-Jacques lui donna une boîte de pâtée pour chien et tous les restes trainant au frigo.

CHAPITRE 16 : GEORGE + CLOUEUSE = PSYCHO

Au petit matin, le petit chien resta inerte malgré l’apport en nourriture important de la veille. Jean-Jacques le vit la bouche ouverte, la langue pendouillante, les yeux fixés sur la tv diffusant un reportage de guerre entre deux gangs de suricates.

Il ne décela aucune réaction ni battement de paupière. Son oncle, déjà bien éméché au réveil, lui demanda :

– Jean-Jacques, ce chien, il a toujours été empaillé ? J’avais l’impression qu’il bougeait hier soir.

Du bout de sa pantoufle, il le secoua un peu et diagnostiqua son décès.

– Il est encore chaud, jte conseille de le rapporter au Chinois , tu marqueras des points pour ta vente.

Jean-Jacques évita de suivre ses conseils pour ne pas être impliqué dans une affaire d’intoxication alimentaire, et pour ne pas encourager ce genre de pratique , il estima que leur place se trouvait au bout d’une laisse et non pas dans une assiette

Sa première mission du matin consista donc à déposer le petit mort chez un vétérinaire. Puis il fit le point sur la semaine passée, en se rappelant bien le marché passé avec M. Dà shǐ. Officiellement en congé, Jean-Jacques se tenait à l’ombre d’un feu de signalisation, mais il aurait préféré celle d’un cocotier sur une plage de sable blanc.

Il devait se faire une raison : cette semaine, il allait devoir la sacrifier pour retrouver le moine. Dans le cas contraire, il risquait de voir ses congés se prolonger plus longtemps que prévu.

Quelle piste emprunter ? Les berges ? Il s’agissait bien d’un lieu où les chiens de la ville avaient pour habitude de déposer leur colis, l’endroit idéal pour entreprendre les premières recherches.

Il aborda tant bien que mal les merdeux croisés sur sa route, sans pour autant faire avancer son enquête.

Jean-Jacques prit du recul, s’adossant à un vieux camion quand soudain le froid glacial d’une lame de couteau se glissa sur sa gorge, suivi d’un souffle au creux de son oreille. Une voix rocailleuse y murmura quelques mots.

– Alors comme ça, on me doit du fric.

Pétrifié par la peur, Jean-Jacques se figea.

– Écoutez, je n’ai rien sur moi à part un peu de monnaie au fond de ma poche.

– Rien à foutre de tes pièces. Tu as buté Johnny boy, tu nous dois un max de fric.

Le stress le fit bégayer.

– Buttée quiii ?

– Johnny boy, un de mes associés. Tu as refusé de le payer, tu l’as pulvérisé avec ton 43, je suis sûr qu’il t’en reste encore sous les godasses.

Jean-Jacques repensa instantanément au merdeux croisé sous le pont. Paniqué par la police, il avait détalé si vite qu’au démarrage, il avait burné sur le petit dealer.

L’agresseur le retourna pour le plaquer contre le camion, la pointe du couteau positionnée sur son ventre. Aussitôt, Jean-Jacques reconnut l’homme au blouson en cuir, vu en bas du pont deux jours plus tôt. À choisir, il aurait préféré rester dos au mur que de faire face au furoncle qui lui servait de tronche.

Quand il ouvrit la bouche pour s’exprimer, si on peut appeler ça ainsi, une odeur de décomposition avancée digne d’un compost en sortit.

– Tu as foutu un sacré bordel sur mes quais. En jetant la came, tu t’es fait repérer par les flics, ils ont pigé qu’on la planquait dans les nôtres. Du coup, ils nous ont envoyé les motos crottes qui ont tout nettoyé sur leur passage. Tu nous as fait perdre un max et va falloir payer pour ça.

Et, d’un tour de passe-passe, il remplaça le couteau par un pistolet à clou.

– Je t’amène voir le patron. Lui seul décidera de ton sort, reste bien tranquille si tu ne veux pas finir cloué comme Jésus.

Du haut de son 1m85, George était une sorte de représentant dans le trafic de narcotiques, s’occupant aussi bien des ventes, des transactions que du management. Toute substance se fumant, se snifant, s’injectant ou s’avalant sur les berges le concernait.

Il avait la dégaine typique du loubard des années 80, une paire de santiags aux pieds, un jean noir de type 501, tenu par une ceinture équipée d’une grosse boucle de cowboy, le légendaire perfecto sur ses épaules. Ses cheveux ressemblaient à une grosse touffe de paille plaquée en arrière avec de la gomina et, pour finir, conformément à tous les voyous de cette époque, une paire de lunettes noires sur les yeux.

Donc, armé de son pistolet à clou, il traina Jean-Jacques à l’arrière d’un restaurant italien. Il lui fit signe de s’arrêter devant un carton où stationnaient trois merdeux.

– Je vous ramène le tocard patron.

La crotte du milieu grisâtre, bien sèche, prit la parole avec un fort accent italien.

– Alors, comme ça, c’est à toi que l’on doit tout ce bazar sur mes berges ! Tu vas devoir t’acquitter d’une sacrée dette envers nous.

– Je peux vous dédommager, dites-m...

Ne le laissant pas finir, George attrapa son oreille et la tourna à 180 degrés.

– On ne coupe pas la parole au Padre.

– Donc, comme je le disais, tu vas devoir bosser pour payer ta dette. On va t'équiper d'un cellulaire. Dès qu'il sonnera, tu rappliques. 24 h/24, 7 j/7, sans poser de question. Si tu t'amusais à nous fausser compagnie, George ici présent te montrera ses talents de menuisier, en te cloutant la tronche comme une plinthe. J'espère que je me suis bien fait comprendre.

George lui tendit un portable à clapet.

– Prends ça, tiens-toi prêt.

C'est ainsi que, sur un simple malentendu, Jean-Jacques se retrouva à la solde d'une organisation mafieuse. Hors de question de tomber dans cette combine, se dit-il. Il partit de ce pas au commissariat, non pas pour leur expliquer qu'une crotte mafieuse le forçait à travailler pour elle, mais plutôt qu'un dealer menaçait de lui clouer le bec.

Au commissariat, il expliqua son cas à un policier. Celui-ci lui demanda de patienter dans la salle d'attente. C'est alors que George entra à son tour, d'une démarche nonchalante. Il envoya un bonjour sans retirer ses lunettes, puis s'installa sur une chaise sans prêter attention à qui que ce soit.

Une seule explication, il m'a suivi jusque ici pour m'intimider, pensa-t-il, je ne dois pas faire marche arrière et servir d'esclave à ce barjo. Une porte s'ouvrit, un inspecteur en sortit et se dirigea vers Jean-Jacques.

– Bonjour Monsieur, je vous en prie, suivez-moi, je vais m'occuper de vous.

Poliment, l'inspecteur l'invita à entrer dans son bureau. Une odeur de tabac froid régnait en maître dans cette pièce obscure, seulement éclairée par une lampe orientée vers une pile de documents. Curieusement, il ne referma pas la porte derrière lui, s'installa et prit deux minutes pour ranger de la paperasse.

Un claquement de porte suivi de bruits de pas résonna dans le couloir. Peu à peu, l'ombre d'une silhouette se dessina au sol. Brusquement, les jambes de Jean-Jacques se ramollirent à devenir aussi molle que du coton.

À mesure de sa progression, l'ombre recouvrit le peu de lumière restante. En arrivant devant la porte d'entrée, elle se figea puis fit deux pas en avant. Jean-Jacques tendit un doigt dans sa direction. En dépit d'une gorge nouée par la peur, il parvint à prononcer son nom.

– George !

Jean-Jacques se tourna aussitôt vers l'inspecteur. Ce dernier le regarda alors d'un air de dire "tu es dans de beaux draps".

– George ! Ferme la porte, lui ordonna l’inspecteur. Je vois que vous avez fait connaissance tous les deux. Tant mieux, on va gagner du temps. Comme tu peux le voir, George est un de mes proches, mon cousin pour être plus précis et toi le mec qui a failli flinguer notre combine.

... Que les choses soient bien claires, ce n’est pas ici que tu trouveras quelqu’un pour te sortir de la merde dans laquelle tu t’es fourré. Les règles sont simples : quand ton cellulaire sonne, tu réponds, quand George te demande de rappeller, tu rappelles, quand il te donne un ordre, tu l’exécutes. Ça évitera à sa cloueuse de te prendre pour un meuble Ikea. Sur ce, George va se faire un plaisir de te raccompagner.

Comme il venait de le dire, les règles étaient fixées, au grand détriment de Jean-Jacques. Une fois dehors, George, sourire aux lèvres, descendit son visage à hauteur du sien.

– J’espère que tu as bien pigé toc, garde ton bigophone près de toi.

Jean-Jacques sentit la pression l’envahir. Pas loin de la crise d’angoisse, il s’adossa à un mur puis se laissa glisser jusqu’au sol. Son nouvel emploi du temps risquait de compromettre ses plans pour retrouver le moine Tao Pai Pai.

Deux options se présentaient à lui.

La première : garder son boulot, prendre la prime et le CDI, mais ne pas pouvoir éviter une giclée de clous.

La seconde : perdre son boulot, se retrouver au chômage, sans un rond, mais sans aucun trou dans le corps.

CHAPITRE 17 : PREMIERS JOURS DE DEAL

Le lendemain, en fin de matinée, le fameux portable se mit à sonner. George ordonna à Jean-Jacques de le rejoindre dans une zone industrielle au nord de la ville.

George l’attendait devant une petite usine. Il l’accueillit avec un “salut toc”, mots auxquels il allait devoir s’habituer, car ils désignaient sa personne. Il lui balança une paire de bottes roses Hello Kitty, puis lui donna des instructions.

– Tu vois l’usine en face de toi, elle sert à stocker toute sorte de déchet, y compris les merdeux de la ville que les motos crottes ramassent, donc ta mission sera de t’introduire et de faire évader mes petits dealers.

– Si j’ai bien pigé, je dois rentrer par effraction pour y dérober des crottes ?

– Oui, c’est exactement ça tocard, vu que je suis sympa, je t’ai trouvé le seau et la pelle assortis aux bottes.

Jean-Jacques lâcha un rire nerveux.

– Pourquoi tu te marres ? Tête de bite ! interrogea George.

– T’étais obligé de les prendre en rose ?

– Ouais, c’est assorti avec ta future gueule cloutée, tu ferais mieux de te magner Cendrillon, il te reste trente minutes avant que les employeurs soient de retour de leur pause déjeuner.

Pas vraiment rassuré, Jean-Jacques rétorqua.

– Tu as pensé aux cameras de sécurité, aux vigiles, je vais me faire gauler !

Il éclata de rire.

– Des caméras ! Des vigiles ! C’est pas une banque que tu cambrioles banane ! Mais une réserve de merde.

Muni d’une pince-monseigneur, George créa un passage dans le grillage.

Jean-Jacques se retrouva face à 500 mètres carrés de merdeux.

L’odeur était insoutenable, le bruit de leurs jacassements agressait ses tympans. Il tenta à multiples reprises de prendre la parole mais sans succès. De loin, George le conseilla.

– Pousse une gueulante tocard, fais-toi respecter !

Jean-Jacques haussa le ton sans rien obtenir de bien concluant.

– Au fait tocard, je t’ai dit que les vigiles avaient des beaucerons aussi gros que des poneys, plus que quinze minutes.

Pas moyen de se faire dévorer, se dit-il, passant du stress à la colère en un éclair.

– Vous allez fermer vos gueules, bande de merdes.

Soudain, le calme plat.

– Je viens de la part de George. Si par hasard vous bossez pour lui, c’est maintenant qu’il faut se manifester.

– Il compte nous dédommager pour notre temps perdu ici ? demanda un merdeux.

Jean-Jacques se tourna vers George.

- George, elles veulent savoir si...
- C'est bon, j'ai entendu.

Il tira la grimace, hésita, fit un signe de protestation puis déclara :

- C'est ok, on s'arrangera.

Jean-Jacques s'inclina vers elle.

- Il dit qu'il est ...
- Ouais, on a pigé trou de balle, sors-nous de là !

Cet accord lui permit de récupérer toute la bande de trafiquantes, et de sortir de *crottland*.

À bord de la vieille Mercedes de George, ils rejoignirent le bord des berges. Il se gara sous un porche et coupa le moteur.

- Ta mission se poursuit ici.
- Ma mission ? Je pensais l'avoir terminée !
- Tu rigoles, tes qu'au début de l'apprentissage. À présent, le but est de remettre tous mes ptits dealers à leur place.

Jean-Jacques eut une envie soudaine de partir en courant.

- C'est une blague ?

George posa sa cloueuse sur ses testicules.

- Elle, tu crois qu'elle blague ?
- Tu respectes une distance de dix mètres entre eux. Pour faire dix mètres, tête de zgeg, tu fais dix pas. Vu que tu as des jambes de nain, jte conseille un pas et demi, et bien sûr, fais bien en sorte qu'ils ne soient pas sur la même trajectoire.
- En quinconce tu veux dire.
- En quoi ? N'essaie pas de jouer au malin avec tes mots scientifiques.

Il lui passa une vieille veste verte, ressemblant à celle des employés de mairie.

- Pour plus de discrétion, serait-il possible d'avoir un autre seau ? demanda Jean-Jacques.
 - Oui, bien sûr Monsieur casse couilles, répondit George.
- Il ouvrit le coffre, et lui tendit un panier en osier de la même couleur.
- Te voilà prêt pour semer des crottes.
- Avant de partir, George lui tendit une oreillette.

- Ce truc est une oreillette, il se met dans, dans ?
- Je sais pas, dans l'oreille ? souffla Jean Jacques
- Bien, tête d'huitre, tes moins bête que tu en as l'air.

Puis il lui braqua en pleine face un talkiewalkie.

- Et ça ? Ça te parle ?

– Un talkiewalkie.

– C'est bien, tu en as déjà probablement vu dans des films d'espionnage quand tu étais mioche. Mais ici, c'est la réalité, on n'est pas dans un James Bond, donc écoute bien mes instructions.

- Et comment jte réponds ?

George prit un air bête, puis fronça les sourcils .

– Me répondre ! On répond pas à son supérieur, tu répondais à ton père étant petit ? Non ! Eh bien là, c'est pareil.

- Je voulais dire au cas où il y aurait un problème ? Pour que je puisse t'en informer.

Il reprit un air bête.

– Ah oui, le micro-cravate, jsuis con, il s'empressa de l'installer à l'intérieur du col de Jean-Jacques.

- C'est bon, tu peux brailler en cas de pépin. Allez, tes paré, fous-moi le camp.

Jean-Jacques mit rapidement une technique au point, pour éviter de passer pour un pervers scatophile et finir avec une camisole de force dans une chambre capitonnée. Elle consistait à s'accroupir, simuler un geste avec la pelle, donnant l'illusion de ramasser la crotte alors qu'il réalisait exactement le contraire. De nature introvertie et pas trop à l'aise en société, cet exercice allait être une vraie torture, se dit Jean-Jacques.

Il parcourut les berges, équipé des ustensiles du parfait petit ramasseur de crottes. Les merdeux trafiquants ne montraient que très peu de respect à son égard le traitant tel un paria et, pour enfoncer le clou, il y avait toujours un abruti pour se foutre de sa gueule.

- Monsieur, il y a une crotte qui essaie de se sauver.

George ne se priva pas pour en rajouter une couche.

- Qu'est-ce qu'il t'a mis celui-là !

Tandis que d'autres personnes plus respectueuses lui souriaient avec compassion.

Un jeune homme s'approcha de Jean-Jacques.

– Monsieur, excusez-moi.

L'air de rien, Jean-Jacques continua à marcher, mais le jeune homme insista.

– Excusez-moi, vous travaillez pour la mairie ?

Jean-Jacques marqua un temps avant de répondre. Pour ne pas griller sa couverture et risquer de voir débarquer les vrais employés de mairie, il joua le jeu.

– Oui bien sûr, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

– Bonjour, je fais partie d'un petit groupe d'étudiants, et nous avons pour habitude de nous installer sur les marches juste derrière vous pour bouquiner. Le problème, c'est qu'il y a une énorme crotte en plein milieu, pourriez-vous vous en occuper s'il vous plait ? Jean-Jacques mit son cerveau sur pause et s'exécuta.

Fraiche, dégoulinante, verdâtre, il se retint pour ne pas gerber. À la vue de la pelle rose, le merdeux ne prit pas de pincettes pour expliquer son point de vue.

– Et toi, la baltringue, qu'es-tu fou avec ta pelle de gai. Je bosse là, dégage.

L'oreillette ne tarda pas à siffler.

– Qu'est-ce que tu branles tocand, repose tout de suite ce merdeux, il bosse pour moi, il faut les installer, pas les retirer. Ouuuuu ! Je sens que tu vas bouffer des clous toi.

Le regard oppressant d'une vingtaine d'étudiants pointé sur Jean-Jacques lui donna des bouffées de chaleur. Humilié, il eut la même sensation que de se retrouver nu marchant au milieu de la foule : cet instant où on aimerait être loin, très loin de là où on se trouve.

Témoin de sa réticence, l'étudiant le sollicita de nouveau.

– Monsieur, tout va bien ?

– Oui, oui, mais je suis désolé, je ne vais pas pouvoir la retirer.

– Pourquoi ça ?

Jean-Jacques sortit le premier truc qui lui passa par la tête.

– Ce n'est pas facile à expliquer, mais cette crotte ne fait pas partie de ma juridiction.

Cette phrase sortie tout droit d'une série policière eut tendance à énerver le moins diplomate de la bande qui ne se gêna pas pour intervenir .

– Vous plaisantez là ! Elle est juste devant vous, faites votre taf !

– Je suis uniquement habilité à nettoyer les espaces d’herbe, et non les espaces bétonnés.

L’étudiant perdit son sang-froid. Il attrapa l’avant-bras de Jean-Jacques et le força à la ramasser.

– Voyez, il suffit de vous pencher, de mettre la pelle dedans, d’incliner votre poignet vers le haut et le tour est joué. Ce n’était pourtant pas sorcier.

La démonstration ne fut pas du gout de George.

– Maintenant toc, tu lèves ton bras, tu serres ton poing. Et tu lui Balance le plus fort possible dans sa gueule de con, et bien sûr tu reposes ce merdeux au sol.

Jean-Jacques se tourna de profil, patienta quelques secondes, puis, d’un mouvement du poignet, inclina la pelle vers le bas. La crotte glissa dans son intégralité, s’esclaffant sur les marches.

– Bien joué, hurla George dans l’oreillette.

Les étudiants choqués poussèrent des cris de dégoût. Des insultes fusèrent de tous les côtés. Pour lui faire part de leur mécontentement, ils lui jetèrent leurs bouteilles d’eau à la tronche.

Une centaine de mètres plus loin, rebelote, avec un groupe de mamies s’accordant une pause sur un banc.

– Excusez-moi jeune homme, vous travaillez pour la ville ? Pourriez-vous nous débarrasser de cette ignoble crotte juste là.

Leur tournant le dos, Jean-Jacques mima le geste, arrachant au passage une touffe d’herbe pour la dissimuler dessous. George prenait un malin plaisir à tout commenter.

– Alors, tu t’éclates avec les ptites vieilles ? C’est pas fini, tu as Kurt Cobain qui vient d’arriver.

Encore accroupi, deux pieds se présentèrent devant lui, un homme tremblotant, des yeux cernés par des cratères, vêtu de fringues issus d’une friperie.

– Eh mec, cette crotte, c’est bien ce que crois ? interrogea-t-il.

George répliqua.

– C’est un client ! 50 balles !

Une mamie les interrompit.

– Jeune homme, la crotte est toujours là.

Pensant qu'il ne l'avait pas vue, elle se mit au volant de son déambulateur pour lui indiquer sa position. Jean-Jacques encaissa la monnaie et détala aussi sec. Le junkie se mit à quatre pattes pour trifouiller dans l'étron, sous le regard ahuri de la grand-mère.

– Vous faites aussi partie de la mairie jeune homme ?

Une fois tous les merdeux en place, Jean-Jacques retourna à la Mercedes.

– Tu t'en es pas trop mal tiré pour ta première journée. Demain sera un autre jour.

– Demain ? s'étonna Jean-Jacques.

– Tu viens juste de signer un CDD, moi seul déterminera la date de fin de ce contrat.

Allez, tire-toi et n'oublie pas de laisser ton portable allumé, tocard.

CHAPITRE 18 : DEUX DÉBILES À MIAMI

Le lendemain, comme prévu, la sonnerie du téléphone retentit. Jean-Jacques jeta un œil au réveil, 9 heures. Encore sous la couette, il envoya valser ce maudit portable. Après le troisième appel, la sonnerie changea de tonalité, indiquant la réception d'un message écrit.

Il tendit le bras et lut le message "regarde par la fenêtre tocard". À la seconde où sa tête enfarinée s'y présenta, ses volets encaissèrent une rafale de clous. Vu l'humeur massacrant évidente de son interlocuteur, il répondit à l'appel suivant.

– George ?

– Qui d'autre abruti ! Désolé de vous réveiller de si bonne heure princesse, tu as deux minutes pour ramener ton cul, avant que je grimpe te caler un clou dans chaque lobe d'oreille pour te faire de belle boucles.

Au pied de l'immeuble, George, accoudé à sa caisse, l'accueillit tout sourire avec un café et des croissants.

– C'est pour le lever matinal.

Stupéfait par cette attention, Jean-Jacques le remercia. Le visage de George se ferma aussi sec.

– Mais non, je déconne banane, c'est mon ptit déj, allez magne-toi, on a du taf.

Il roula jusqu'aux berges, comme la veille.

– Alors Cendrillon, prête pour une journée bronzette. Tes un peu pâlot, ça va te faire du bien, faut voir le bon côté des choses. Être ici, c'est un peu comme si je te payais des vacances au sud de l'Espagne, imagine-toi sur une plage au sable blanc distribuant des chouchous ou des beignets.

Il gara la Mercedes sur le pont.

Jean-Jacques se douta de la journée de merde qui l'attendait, en le voyant se frotter les mains tout en se marrant.

Il ouvrit le coffre et en sortit un bateau télécommandé.

– Voilà la bête, tu sais ce que c'est au moins ?

– Un bateau thermique.

– Un offshore tocard, le même que dans deux flics à Miami. Les trafiquants cubains s'en servent pour importer leur drogue aux États-Unis, faut vraiment tout t'apprendre à toi. Tout comme le peuple cubain, cela fait un petit moment que l'on essaie de s'implanter de l'autre côté du fleuve et cette petite merveille va nous y aider.

... Les merdeux du sud en ont fait leur territoire, monopolisant le moindre mètre carré d'herbe s'y trouvant, donc il ne reste plus que les voies fluviales pour y instaurer notre marché. Ta mission du jour, tête de bite, va être de charger des merdeux à bord pour les envoyer bosser sur la rive d'en face. Une fois là-bas, tu longeras le quai en klaxonnant pour appâter les clients.

... Moi, je serai perché ici, avec mes jumelles contrôlant le bon fonctionnement des opérations.

Au bord de l'eau, Jean-Jacques sentit son ventre se nouer. Pour apaiser son anxiété, il se planqua derrière une paire de lunettes noires et un bob.

Le bateau amarré à quai, il partit recruter un équipage. Tous les merdeux se portèrent volontaires pour une petite croisière, tels des pirates d'eau douce prêts à donner l'assaut. Une fois le panier rempli, il regagna le navire. Le panier posé en contrebas permit de ne pas trop attirer l'attention. Sans perdre de temps, Jean-Jacques hissa les merdeux à bord le plus discrètement possible.

Mais cette manœuvre pas très conventionnelle ne passa pas inaperçue aux yeux d'un petit curieux, qui découvrit avec stupeur que le capitaine, comme tous les membres de l'équipage, était des colombins. Jean-Jacques le fixa droit dans les yeux, le petit le fixa à son tour, il venait de voir pour la première fois un adulte jouer avec des excréments. Choqué, il partit tout raconter à ses parents.

Jean-Jacques se demanda ce qui était le plus humiliant : promener des merdeux en bateau ou devoir l'expliquer aux parents et aux flics.

Moteur démarré, il fila de l'autre côté du fleuve, longeant les bordures en klaxonnant.

– Ouais, appâte-les, envoie du klaxon, brailla George à l'oreillette.

À chaque fois qu'un type louche s'approchait, Jean-Jacques ralentissait pour qu'il puisse se servir. Une fois les six merdeux vendus, il rapatria le bateau pour une nouvelle cargaison.

Le petit mioche était de retour, les yeux écarquillés, la bouche en O, une vraie tronche de poisson rouge.

– Julius, reviens par-là, ordonna sa maman.

Le chronomètre se mit en route, plus qu'une question de temps avant que le scandale éclabousse Jean-Jacques. Sa boule au ventre s'intensifia.

Après plusieurs allers-retours, George se réveilla.

– Eh tocard, il y a un truc pas très net qui se trame.

– Tu parles du gamin ?

– Mais non, abruti, il y a un mec chelou qui traîne en face depuis un ptit moment, il mate le yacht sans rien acheter, il m'emmerde celui-là. Ramène le bateau, on va attendre qu'il bouge, profite-en pour charger deux nouveaux matelots.

L'embarquement à peine terminé, deux ombres apparurent devant Jean-Jacques, celle du petit poisson rouge suivie par ce qui semblait être celle de son père.

– Il a mis des crottes dans son bateau papa, tu crois qu'il est fou le monsieur.

– Monsieur, je peux savoir ce que vous faites ? lui demanda le père.

Jean-Jacques resta de marbre, silencieux, réfléchissant à une réponse. Le père s'entêta.

– Monsieur, c'est à vous que je parle.

– Excusez-moi, vous m'parlez ? répondit Jean-Jacques.

– Oui oui, c'est bien à vous que je parle, je peux savoir ce que vous faites avec votre bateau.

Il ne restait plus qu'à inventer une explication écolo pour se sortir de ce mauvais pas.

– C'est très simple, nous déplaçons les excréments de ce quai jusqu'en face, où mes collègues les réceptionnent pour les installer dans les grands massifs que vous pouvez voir d'ici.

– Vous vous foutez de ma gueule ! Il n'y a aucun massif en face !

George répliqua.

-- Il nous emmerde, latte-lui les couilles et balance-le à la maille.

Le père explosa de colère.

– Vous êtes un grand malade ! Un grand scatophile, tirez-vous ou j'appelle les flics.

Il se retourna vers un petit groupe de gens et rajouta.

– Ce taré transporte des merdes dans son petit yacht.

– Tu t'es fait repérer ! Arrache-toi tête de bite, lui siffla George dans l'oreillette.

Jean-Jacques agrippa son panier. Il battit en retraite, le regard figé droit devant, tel un cheval muni d'ocellères sur un champ de course.

Deux cents mètres plus loin, les gens l'avaient oublié. Le gars chelou étant parti, George ordonna de relancer le bateau. Sa voix n'était pas sereine, de petits grésillements sur la ligne provoqués par le tremblement de ses doigts sur le bouton poussoir du talkie-walkie confirmèrent sa nervosité.

– Il est là cet enfoiré, s'écria-t-il, je l'avais perdu de vue, il s'était planqué.

L'homme bondit d'un buisson, armé de ce qui semblait être de loin un bâton rouge, qu'il jeta dans le bateau avant de détalier.

George, paniqué, hurla.

– Mets les gaz, il nous attaque.

Jean-Jacques entreprit un demi-tour, il ne fallut pas attendre bien longtemps pour comprendre la fonction de ce bâton rouge, en voyant le bateau exploser en morceaux.

– Les enfoirés, ils nous ont torpillés, ils ont coulé notre rafiote les bâtards. Tête de bite, tu m'entends ? Rejoins-moi illico.

En haut du pont, George était dans tous ses états, il ne tenait plus en place, transpirant à grosses gouttes, crispé sur ses jumelles. Tellement préoccupé par le moindre mouvement venant de la rive d'en face, il n'entendit pas Jean-Jacques arriver.

– Qu'est-ce qui s'est passé George ?

Il sursauta.

– Oh putain c'est toi, t'es con, j'ai failli dégainer et te clouer sur place. C'est un coup du vieux Raymond, cette rive lui appartient, mais hors de question de laisser passer cet affront, il va falloir riposter en frappant aussi fort.

Jean-Jacques eut le pressentiment qu'il allait devoir s'y coller, et cela se confirma quand George lui tendit un pétard et un briquet. Jean-Jacques le regarda, interloqué.

– Tes pas sérieux ?
– Ils nous ont déclaré la guerre ! La guerre, c'est du sérieux, tu vas aller le torpiller.
– Je torpille quoi, ils n'ont pas de bateau.
– Abruti, qui t'a parlé de bateau, tu dois nous débarrasser du boss.
– Le gars qui a fait péter notre bateau ? Tu veux le tuer avec un pétard ?
– Oh putain, avec toi j'ai touché le gros lot, le mec c'est un simple exécutant comme toi. Jte parle du boss, celui qui se fait appeler el Panino, le vieux Raymond, c'est lui qui fixe les règles de ce côté de la rive.

– Tu vas aller planter ce pétard dans les fesses de son associé, Frankie le petit et me le faire disparaître façon Houdini. Avec ton portable, tu filmes la scène pour la montrer à Raymond, qu'il comprenne qu'on n'est pas des comiques.

Après avoir fait évader des merdeux, les avoirs distribué, baladé en bateau, il devait maintenant les faire exploser. C'était de pire en pire. J'aurais dû profiter d'être en haut du pont, pour m'y balancer sans élastique, pensa-t-il.

Mains dans les poches, tête baissée, frottant ses semelles au sol, Jean-Jacques partit faire l'artificier à contre cœur. Arrivé en territoire hostile, George, reconverti en GPS, lui brailla la direction à prendre.

– Qu'est-ce que tu fous, tu devrais déjà y être, continue d'avancer tout droit, j'ai dit tout droit, tu as le cul tordu tête d'âne ? Là, stop ! Pivote à droite, à droite, tu as tourné à gauche tocard.

– Tu voulais dire à ta droite.
– Ouais, fais cinquante mètres puis fais un quart de tour.
– Un quart de tour, mais vers où ?
– Vers La Mecque troufion, tu ne vois pas la grosse merde qui te surveille depuis ton arrivée.
– Je n'ai pas ce talent, désolé, faut dire qu'il n'est pas tout seul aussi.
– Quoi, ils ont recruté ? Écrases-en un ou deux au passage, histoire de marquer le coup.

Soudain, un merdeux prit la parole.

– Tu as des couilles de venir t'aventurer sur notre secteur, la leçon ne vous a pas suffi ? Si tu cherches les emmerdes, tes bien tombé.

Jean-Jacques venait de trouver l'associé de Raymond, Frankie le petit.

– Tu l'entends cet enfoiré, cria George, finissons-en, fais le péter et n'oublie pas de filmer cette grosse merde.

À ce moment précis, une grand-mère accompagnée de sa fille et de ses deux petits-enfants s'installèrent en face de Jean-Jacques. Très vite, il se posa la question, à savoir s'il n'avait pas été un dictateur tuant des millions de personnes dans une autre vie pour mériter un tel sort.

George, de nature très patiente, le relança poliment.

– Alors, tu veux le mode d'emploi pour l'allumer ? Tu vas le faire péter oui.

Jean-Jacques prit un virage à 180 degrés pour camoufler son futur meurtre aux chères dames. Une fois accroupi, il sortit le pétard. Les tensions dégageées par les matriarches lui rappelèrent celles des lionnes dans le parc, l'image du gnou face au prédatrices lui revint en tête.

À la vue du pétard, le merdeux ne tarda pas à proférer des menaces.

– Tu fous quoi, tu viens me chier dans les bottes ?

Le pétard enfoncé le plus profond possible lui resta en travers de la gorge.

– Espèce de gros tordu, tes en train de me violer ! Les miens te le feront payer, tu vas en bouffer du purin !

Jean-Jacques sortit son téléphone, l'activa sur l'application caméra.

Derrière lui, des chuchotements s'accrotaient, indiquant qu'il n'allait pas tarder à devoir rendre des comptes sur ses agissements.

Il frotta la pierre du briquet, tout en s'efforçant de contrôler sa main tremblante. Par miracle la flamme finit par jaillir, permettant d'allumer la mèche sous les menaces de mort du merdeux. C'est le moment où n'importe quel gamin jouant avec des pétards aurait pris la fuite, contrairement à Jean-Jacques qui devait filmer la scène dans son intégralité. Il tenta de sauver les meubles, du moins son visage, en le tournant de trois quarts, lui évitant un ravalement de façade.

Le bruit de la mèche, la fumée qu'elle dégagea, confirma à la grand-mère qu'un mec louche préparait un truc louche.

Elle se leva, aussi droite que Nosferatu sortant de son cercueil. Les secondes précédant l'explosion parurent longues, très longues et particulièrement ridicules aux yeux de Jean-Jacques.

La matriarche enclencha la technique du crabe pour déborder sur les côtés. Le poids de sa présence donna l'impression à Jean-Jacques de la porter sur ses épaules. Son cœur, comme à son habitude se mit à imiter le compte-tour d'une voiture de sport au rupteur.

Les yeux de la grand-mère arrivèrent dans la zone critique, quand, brutalement, l'explosion éparpilla Frankie le petit à deux mètres à la ronde, offrant en prime un échantillon de gel gratuit à Jean-Jacques.

La grand-mère poussa un rugissement. George, lui, le félicita.

– Excellent, on aurait dit un crapaud fumant une clope, fais gaffe, tu as la mamie qui charge.

Jean-Jacques esquiva in extremis son sac à main, qu'elle faisait tourner au-dessus de sa tête telle une masse.

– Espèce de taré, allez faire péter vos bombes ailleurs, terroriste !

Jean-Jacques prit la fuite en direction du pont pour éviter un lynchage.

Le George GPS se réactiva.

– Eh, le boulet, tu vas où comme ça ? Tu n'as pas fini le boulot.

– Il a explosé comme prévu.

– On passe aux menaces, va jusqu'au bout du quai, dépêche-toi, la vieille t'a lâché la grappe mais elle n'est pas loin.

À l'autre bout du quai, George intervint de nouveau.

– Tu vois le couple gay à 5 heures, sur leur droite, 10 mètres plus loin, tu as ce vieux merdeux de Raymond.

Ne le trouvant pas tout de suite, Jean-Jacques inspecta les lieux, les deux gays le remarquèrent.

– Mon mignon, tu cherches quelque chose ? Ou quelqu'un plutôt ?

Son hernie intestinale le saisit de nouveau, quand tout à coup une voix roque prit la parole.

– Je suppose que c'est l'autre attardé de George qui t'envoie te salir les mains, lui doit être tranquillement planqué à attendre, c'est ce que l'on fait quand on est dépourvu de couilles.

– Je me présente, Raymond Trinity, patron des quais, toi par contre tu en as une sacrée paire, je t'ai observé, tu as du potentiel pour les affaires. Si tu nous rejoins, on te fera monter aussi haut que tu puisses rêver d'aller.

Utilisant de nouveau la technique du lacet, Jean-Jacques se rapprocha.

Cette fois, il devait duper deux gays, ainsi que quatre mamans assises sur des chaises longues et profitant d'un moment de tranquillité avant de récupérer leur enfant à l'école. Elles remarquèrent rapidement l'attitude bizarre de ce mec accroupi devant une crotte, les deux gays en remirent une couche.

– Mon mignon, fais gaffe, terrain miné juste devant toi, ne tombe pas dedans, ça serait dommage.

“Un futur plan à trois”, se mirent à jacasser les mamans.

Les fusibles de Jean-Jacques commencèrent à surchauffer, et ce n'était rien comparé à ce qui allait suivre et lui faire littéralement péter le disque dur.

Le long du fleuve, il vit arriver son ex au bras d'un bellâtre. Timidement, elle lui fit un signe de la main, ce qui ne fut pas le cas de son mec préférant le snober. Raymond ne laissa pas passer cette occasion.

– Nous pouvons t'aider à la reconquérir et faire en sorte que tu ne sois plus jamais cocu.

– Mais de quoi tu parles ? rétorqua Jean-Jacques

– Cela fait deux mois que vous n'êtes plus ensemble, quatre qu'elle fréquente ce type.

– Qu'est-ce que tu en sais ?

– On naît ici, on vit ici, on meurt ici, rien ne nous échappe, on a le contrôle sur tout, toute personne marchant sur ces quais ou dans n'importe quelle rue de cette ville, y compris toi.

Les deux gays se regardèrent.

– Il parle à qui ? Tu nous parles chéri ?

– Je me suis trompé à ton sujet gamin, tu n'es qu'un tas d'os, ça ne m'étonne pas qu'elle se soit barrée avec un autre, tu es tout juste bon à faire l'esclave pour l'autre singe.

Furieux, Jean-Jacques se pencha vers lui en sortant le portable.

– Je vais te montrer de quoi il est capable l'osseux.

– C'est bien à cette crotte qu'il parle ? demanda un gay à son ami.

– Il lui montre son portable ? confirma l'autre

– Je te l'avais dit, il leur manque une case aux hétéros, ils sont tellement frustrés qu'ils finissent par draguer tout ce qui leur tombe par la main.

– Mon chou, tu lui donnes ton numéro ? Tu vas l'inviter à boire un verre ?

– Il va peut-être la ramener chez lui ce coquin.

Jean-Jacques se tourna vers eux brusquement.

– Mais vous allez fermer vos gueules les deux tantouses.

La vidéo terminée, George appela aussitôt.

– Mets le haut-parleur tocard, pour qu’il m’entende bien.

– Allô, tu m’entends, espèce de grosse fiente, j’espère que la vidéo t’a plus. Si tu ne veux pas que ce genre d’accident se reproduise, tu nous laisses la partie nautique des quais, y compris devant chez toi, sinon je transforme ta zone en champ de mines, j’espère que le message est bien passé.

Raymond poussa un rire abominable.

– Tu crois avoir gagné la guerre, cela fait des générations que notre peuple est dévoré, piétiné, ramassé, jeté, vous croyez nous faire plier avec un simple pétard.

Les mères de famille sortirent leur portable pour filmer l’action.

– Mon chou, vous êtes combien ? C’est quoi le plan, vous préparez une partouze ? répliquèrent les gays.

– Tu t’obstines à ne pas vouloir négocier, ok je respecte ton choix Raymond. Tête de bite, raccroche ce téléphone et écrase-moi ce merdeux.

– Quoi ?

– Mets ton pied sur sa tronche puis malaxe-moi tout ça.

Jean-Jacques leva le pied.

– Tu nous fais quoi là chéri ? Tu ne vas pas lui faire de mal à cette petite...

D’un coup de talon, Jean-Jacques transforma Raymond en énorme crêpe au chocolat.

– Ah, mais tu es un gros dégueulasse toi, hurla un gay, - tu nous laisses ton numéro ?

George l’attendit ensuite dans sa Mercedes.

– Allez grimpe, tu as vraiment assuré, buter un caïd sans en être un, respect.

– Qu’est-ce que je dois comprendre par là ?

– Tu n’as pas vu les affranchis ? Tu ne peux pas t’en prendre à un chef de clan si toi-même tu n’en es pas un.

Il ouvrit la boîte à gants pour en sortir un pistolet à clou.

– Tiens, tu vas en avoir besoin.

Jean-Jacques refusa de le prendre. George le braqua, il l'accepta.

– N'oublie pas, si tu veux faire parler un mec, vise toujours les couilles.

Subitement une des crottes reliée par micro s'affola.

– On nous attaque boss, des scatophiles, il en sort de tous les côtés.

George enclencha la première et partit en trombe.

– On arrive les gars, tenez bon.

George, comme à son habitude, alla jusqu'au bout de sa connerie, rentrant à toute vitesse sur les berges telle une boules de bowling, menaçant à tout moment de striker la foule, tout en hurlant.

– Des scatophiles !

Il avait pris un air de kamikaze japonais, la Mercedes celle d'un avion de chasse, nos ennemis cannibales allaient servir de porte-avion américain.

Au milieu de la foule en panique, on aperçut un homme sans pantalon, uniquement vêtu d'un K-way. George s'écria "en voilà un", il écrasa l'accélérateur. Le voyant arriver, le scato joua au matador en esquivant le taureau métallique. Un second se dressa sur leur route, se remplissant les poches de plusieurs merdeux. "Celui-là, il y passe" s'écria George, mais, au bruit du moteur, il se redressa sur ses jambes et se jeta dans le fleuve en poussant un rugissement de bête sauvage.

Seul un de ces débiles, trop occupé à se délecter d'un merdeux lui dégoulinant entre les mains, ne les entendit pas arriver. George tira le frein à main, l'arrière de la voiture l'envoya valser dans le décor. Le scato neutralisé, la cloueuse sur les testicules, George lui fit cracher l'adresse de leur repère.

Il lui mit ensuite une chaussette dans la bouche, le hissa sur le capot de la voiture, lui cloua les mains à chaque extrémité et relia les deux pieds ensemble. Puis il se tourna vers Jean-Jacques.

– Et Jacquo, il n'est pas mignon notre Jésus, lança-t-il fièrement tout en admirant son œuvre.

Jean-Jacques resta pétrifié par sa débilité, s'évertuant à penser à autre chose pour ne pas tourner de l'œil.

Il mesura la grandeur de sa folie, quand ils traversèrent les trois quarts de la ville avec un mec en K-way cloué sur le capot. Ça n'avait pas l'air de le déranger. De même que les autres

automobilistes qui à chaque feu de circulation, leur demandaient si l'enterrement de vie de garçon se passait bien. George leur répondait toujours avec le sourire et le pouce levé en l'air :

– C'est le plus beau jour de sa vie !

CHAPITRE 19 : LES SCATOPHILES

Leur échappée se termina dans une zone industrielle. Tout en coupant le moteur, George sortit sa cloueuse.

– Allez, amène-toi, on va les secouer un peu ces bouffeurs de merdeux, n'oublie pas le cadeau que je t'ai offert, tu vas pouvoir la roder.

Ils pénétrèrent dans une vieille usine désaffectée. Aucun signe de vie à l'horizon, elle était vide, avec pour unique décor des briques et de la poussière.

– Il s'est bien foutu de notre gueule, pas l'ombre d'un scatophile. On bouge, je vais cuisiner un peu plus notre ami.

À l'extérieur, le scato s'était fait la malle, ne laissant de son passage que quelques gouttes de sang sur le capot. Des bruits de pas résonnèrent dans les amas de ruine, les scatos devaient s'y planquer en nombre, épiant nos moindres faits et gestes avant de passer à l'attaque.

– Flap ! Flap ! firent le bruit des fléchettes tranquilisantes, avant de se loger dans leur cou.

Puis le trou noir.

Jean-Jacques se réveilla dans une pièce sombre, ligoté à un fauteuil roulant surélevé d'un bon mètre, le pantalon baissé jusqu'aux mollets. Devant lui, deux scatophiles le regardaient amèrement. George avait eu droit au même sort. Son premier réflexe en reprenant ses esprits fut de gueuler :

– Bande de connards, qu'est-ce qu'on fout là ?

Un homme au teint blafard entra dans la pièce. Il perdait ses cheveux et la peau de son visage était recouverte de petits trous. Il portait un K-way jaune d'une ressemblance frappante avec ce que l'on trouve à Disneyland les jours de pluie. À son approche, deux cannibales s'écartèrent.

– J'ai enfin devant moi les deux hommes qui ont compromis la mission gavage sur les quais. Quel dommage, les miens se faisaient une joie de célébrer cet instant ! Tout avait pourtant si bien commencé. Raymond nous avait mis sur le coup. À son feu vert, on passait à table. Malheureusement, votre petite intrusion très rock 'n' roll nous a privés de ce merveilleux festin.

– En parlant de festin, je m'apprêtais à passer à table. J'espère que vous n'y voyez aucun inconvénient.

Un scatophile lui apporta une chaise, et un autre une table sur roulettes décorée d'une nappe à carreaux.

Puis il ouvrit le couvercle en porcelaine du plat posé dessus. Une odeur immonde se propagea. Les narines des deux prisonniers furent polluées par ce qui semblait être des lasagnes, plat se composant de plusieurs couches de pâte recouvertes de sauce tomate mélangée à de la viande hachée, sauf que, dans le cas présent, la viande avait été remplacée par des excréments bien liquides.

Un scato lui servit une part, le chef y planta sa fourchette. En brandissant un morceau à hauteur de ses yeux, de la sauce marron coula sur ses doigts, éclaboussant son K-way. Jean-Jacques détourna le regard. George lui, très inspiré, ne put s'empêcher de le chamber.

– Alors, elles sont comment ces lasagnes ? Merdiques j'espère. Si tu veux, je peux te chier dans la bouche pour le dessert.

L'homme esquissa un sourire.

– Messieurs, laissez-moi me présenter, je suis Hubert Tribournier, le représentant en chef de notre communauté. Comme vous pouvez le constater, nous sommes des anthropophages scatophiles, nous nous nourrissons essentiellement de merdeux.

... Un merdeux rassemble à lui seul un apport en protéines supérieur à n'importe quelle viande. Ils sont par ailleurs d'une grande générosité pour le palais, pouvant se marier avec divers aliments, accompagner vos entrées, vos plats et vos desserts.

... Contrairement à vous, nous voyons en eux une source de nutriments venant de notre...

– Trou de balle, s'écria George, suivie d'un rire bien gras.

– Nous n'avons pas la même vision concernant notre postérieur, nous le considérons comme étant une source inépuisable de nourriture.

... Étant les géniteurs de nos merdeux, il nous incombe le droit d'en faire ce que bon nous semble, sans aucun état d'âme, y compris les déguster.

... Je vous propose maintenant de vous joindre à moi. Respectant votre vision du monde ainsi que vos habitudes alimentaires, je ne vous forcerai pas à goûter aux merdeux.

– Trop aimable, rétorqua George.

– Edward et Franklin, vos hôtes, se sont déjà chargés de vous préparer une soupe dont vous me direz des nouvelles.

Les deux scatophiles fixèrent leur tête au dossier de la chaise à l'aide d'une sangle. Ils installèrent un entonnoir dans leur bouche, ouvrirent le couvercle d'une marmite, plongèrent une louche dans une mixture orange s'apparentant à de la purée de potiron liquide, puis leur en firent profiter.

Tout comme George, Jean-Jacques tenta de se débattre, mais sans succès. Après la troisième louche, Hubert intervint :

– Ça ira, c'est largement suffisant, prenez place !

L'entonnoir retiré, Jean-Jacques se pencha pour faire ressortir le trop-plein de sa bouche. George, de son côté, réclama un bout de pain ainsi qu'un verre de vin pour faire glisser le tout.

Les deux scatos s'allongèrent, la bouche grande ouverte, sous les deux chaises. L'utilité du trou au milieu de l'assise venait de prendre tout son sens pour Jean-Jacques. Paniqué, il chuchota à George :

– C'est quoi la suite, ils vont attendre que ça redescende ?

– Ils vont attendre un moment, mais, quand ça va venir, ça va être un plaisir de leur chier à la gueule, balança George à voix haute.

Tout en se délectant de ses lasagnes, le chef nous expliqua la suite des événements.

– Ne vous inquiétez pas, cela ne va pas tarder, nous avons pris la précaution de mettre une bonne dose de laxatif dans votre purée.

Le ventre de George se mit à jouer du tambour.

– Je sens que ça vient, précisa-t-il en se marrant.

À leur tour, les intestins de Jean-Jacques se firent entendre. Ses boyaux se déchainaient, préparant un rouleau de boueuse qui n'allait pas tarder à déferler, emportant tout sur son passage.

George ouvrit les hostilités sous les applaudissements du chef. La bouche du scato se remplit si vite qu'il n'eut pas le temps de tout avaler.

Jean-Jacques le suivit de près, en offrant un coulis bien liquide, puis George remit les couverts pour un second service.

– Il m'en reste un peu ! Gamin, n'oublie pas ton doggy bag pour finir les restes ce soir.

Jean-Jacques clôtura le repas avec deux pets bien liquides.

– C'est bon, je crois qu'on a libéré les ptits esquimaux, s'esclaffa George. Il ne te reste plus, à toi et ta bande de gros dégueulasses, qu'à nous détacher, et de vite vous sauver avant que je vous cloute les couilles au sol.

Le chef remit un coup de fourchette dans son plat, le dégusta, puis rinça le tout avec un verre de Bordeaux.

– Nous sommes une petite association à but non lucratif, uniquement constituée de bénévoles, qui ne cesse de croître. Nous comptons dans nos rangs une soixantaine de personnes. Je possède plusieurs casquettes dont celle de président que j'aborde avec fierté.

... Nous nous regroupons une fois par semaine autour d'un bon repas pour y déguster une recette traditionnelle préparée à notre sauce. Avec par exemple : pâtes à la sauce tomate et boulettes, hachis Parmentier, moussaka, omelette norvégienne, poulet basquaise ainsi que des pizzas. Nous remplaçons bien évidemment la viande par nos chers et tendres merdeux.

– Cool, justement, je comptais me faire un restau ce soir, une bonne entrecôte de 500 g de merde, répondit George.

– Les soirées bingo ou loto sont monnaie courante. Seules les récompenses pour les gagnants diffèrent : nous remplaçons les jambons par des colombins. Une tombola est organisée tous les trimestres, et le grand gagnant repart avec son poids en excrément.

... Les fonds récoltés sont aussitôt réinvestis dans des repas que nous proposons deux fois par semaine aux plus démunis.

– C'est vrai que depuis que Coluche et l'abbé Pierre sont morts, ça manque un peu les bouffes gratos, souligna George.

– Au sein de notre communauté, vous pouvez croiser différentes classes sociales, de l'ouvrier au patron en passant par l'éducation nationale ou des hommes de loi. Parmi nous, certains sont de vrais passionnés de sport, et le catch figure dans les favoris. Après une rude journée, rien de mieux pour évacuer le stress qu'un petit combat dans un bain d'étrons tout frais.

... Ces soirées se poursuivent généralement, pour ceux qui le souhaitent, avec des séances de dégustation assez particulières. On appelle ça le tête à cul.

– Laissez-moi deviner ! Vous vous chier dans la bouche, comme de vrais clébards ? s'écria George.

– Les clébards, comme vous les appelez, furent les premiers scatophiles. Nous les considérons comme des cousins éloignés.

George ne put s'empêcher d'exploser de rire, puis émit une flatulence bien charnue.

– Je vous ai sous-estimé, vous venez de rentrer dans mon top trois de barjos préférés.

– C'est bon, la visite est finie. Vous pouvez nous relâcher, que je puisse vous emmancher tous ensemble.

Hubert se tourna vers Jean-Jacques.

– Que faites-vous avec ce pauvre type ?

– Je vais te le dire ce qu'il fait, il bosse pour moi et il est hors de question de débaucher mon tocard.

Hubert fit un signe au chauffeur de George qui l'amena à l'écart.

– Mon cher Jean-Jacques, vous avez l'air d'être quelqu'un de bien. Si je peux vous donner un conseil, changez d'employeur.

– J'aimerais bien, mais si je ne lui obéis pas au doigt et à l'œil, je risque de finir cloué sur le capot de sa bagnole.

– Vous allez pouvoir souffler, reprendre une vie normale. Votre silence ainsi que votre attitude ont été suffisamment éloquents pour me prouver que vous ne représentez aucune menace pour nous, vous êtes libre.

Hubert fit un signe de la main, un des deux scato le détacha.

– Qu'est-ce que vous comptez en faire de l'autre taré ? demanda Jean-Jacques.

– Nous n'avons pas vraiment apprécié qu'il se permette de gâcher notre repas de famille. De plus, son langage ordurier a fait pencher la balance contre lui, nous allons donc revoir son cas avec la plus grande attention.

À l'avenir, je vous conseille toutefois de changer de fréquentation, si vous ne voulez pas prendre sa place un de ses jours.

CHAPITRE 20 : LES TIBÉTAINS

Une fois dehors, Jean-Jacques s'allongea sur un banc public, et poussa le long soupir de soulagement.

– Ça n'a pas l'air d'aller vous ? demanda un petit merdeux.

– Tu peux le dire, une espèce de malade m'a collé au basque durant trois jours, me forçant à organiser des actes de terrorisme, des assassinats, et j'ai fini séquestré dans une usine de scatophiles. Ces petites mésaventures m'ont littéralement flingué la moitié de ma semaine de vacances, et il ne me reste plus que quatre jours pour retrouver un moine Chinois.

– Un moine Chinois vous dites ? J'ai entendu dire qu'une bande de merdeux tibétains manifestaient aujourd'hui devant la mairie, on ne sait jamais, ils pourront peut-être vous renseigner.

S'interdisant de négliger la moindre piste, Jean-Jacques s'y rendit sur le champ. Le merdeux ne s'était pas trompé. Devant la mairie, trois colombins arborant de petits drapeaux tibétains répétaient des slogans s'apparentant à ceux d'une pub de tv.

L'objectif de Jean-Jacques consistait à leur glisser un mot ou deux sans trop se faire remarquer.

– Pssss, pssss, excusez-moi.

Ils arrêterent leur bordel.

– Monsieur, vous souhaitez prendre la parole ?

– Oui, c'est exact. Bonjour,... Ils le coupèrent dans son élan.

– Êtes-vous tibétain Monsieur ?

– Je ne pense pas non, à moins qu'on me l'ait caché.

– Voulez-vous vous joindre à nous ? Défendre notre noble cause ?

– Euh non pas vraiment, je suis plutôt à la recherche d'un des vôtres.

– Un Tibétain ?

– Non, il est plutôt chinois, c'est le moine Tao Pai Pai.

– Oui, nous le connaissons, il s'est battu avec nous en salissant les trottoirs de l'ambassade.

– Pouvez-vous me dire où le trouver ?

– Oui bien sûr, ...

Un merdeux l'interrompit, ils se mirent à chuchoter entre eux.

– Nous sommes d'accord mais à une seule condition : en contrepartie, vous devez nous donner un ptit coup de main.

– Oui. Eh bien, en quoi puis-je vous aider ?

– Oh c’est très simple, il vous suffit de nous transporter jusqu’à l’entrée de l’ambassade de la Chine.

Jean-Jacques sentit arriver l’embrouille à plein nez. Il fouilla une poubelle, en ressortit un morceau de journal, et chopa une petite branche au passage pour faire monter les Tibétains à bord.

Devant l’ambassade, quelques badauds brandissaient des pancartes “libérez le Tibet”. En toute discrétion, Jean-Jacques longea les murs, espérant passer inaperçu.

Dans la foule, un homme vêtu d’une tenue de samouraï cria :

– Il leur chie dessus, pointant du doigt Jean-Jacques, alors qu’il venait de déposer le journal au sol.

La petite foule se rua sur lui pour l’acclamer. Gêné, il s’éloigna tout en serrant quelques mains. Une fois le quart d’heure de gloire passé, il se rapprocha des Tibétains, qui ne manquèrent pas de le féliciter.

– Merci mon frère, tu es désormais tibétain toi aussi. La mission n’est pas encore finie, tout Tibétain engagé doit quitter ce monde par les flammes.

– Quoi ? Ça veut dire que je dois m’immoler ?

– Non pas vous, n’oubliez pas que vous avez une quête à accomplir. Mais, une fois celle-ci terminée, si vous n’avez rien prévu d’autre, vous pourrez procéder à cet acte sur vous-même.

– Ok, j’y réfléchirai.

Jean-Jacques repartit donc chercher des allumettes. Un petit bidon d’essence à Zippo maintenu discrètement à hauteur de sa poche, il arrosa par petites giclées les trois tibétains.

Cette action n’avait pas échappé au samouraï qui hurla de nouveau.

– Il pisse sur l’ambassade !!! Il leur pisse dessus !!!

Pas besoin de se tourner vers la foule pour savoir que tous les yeux étaient braqués sur lui.

Pas de temps à perdre se dit-il. Il sortit une allumette puis la craqua. Le chahut de la foule s’interrompit immédiatement. Une fois allumée, il la jeta sur les Tibétains qui s’enflammèrent tels des petits charbons de bois dans un barbecue.

La foule explosa de joie.

– Il l’a fait ! Il l’a fait !

Un grand gaillard mit Jean-Jacques sur ses épaules pour un tour d’honneur sous les applaudissements du public. Au milieu de tout ce raffut, les Tibétains lui hurlèrent :

– Rue Jean-Charles Bouaziz.

Les flammes ne tardèrent pas à ameuter la police qui les fit quitter les lieux en utilisant autant de fois que nécessaire du gaz lacrymogène.

CHAPITRE 21 : PUTE + MAC + CADILLAC = RUE JEAN-CHARLES BOUAZIZ

À son arrivée dans la rue, Jean-Jacques fut rapidement sollicité par une merdeuse.

– Alors mon chéri, on veut passer du bon temps ? Tu veux que je me frotte à tes semelles ?

Le harcèlement continua tout le long de la rue.

– C’est moi que tu cherches mon chou ? lui demanda une autre.

– Non pas vraiment, je recherche plutôt le moine Tao Pai Pai.

– On préfère les merdeux aux merdeuses, chacun son truc, mais sache que si tu changes d’avis, tu as Chung Li un peu plus loin. C’est une princesse japonaise, descendante directe d’une lignée de Akita inu pure race.

– Belinda, le monsieur trouve-t-il son bonheur ? lui demanda son mac, le merdeux Jefferson.

– Monsieur recherche une princesse, ou plutôt un prince chinois, rétorqua la merdeuse.

– Salut man, c’est quoi ton blaze ?

Jean-Jacques balança son prénom à voix basse.

– Salut Jacquo, moi c’est Jefferson, te casse pas la tête à choisir, tu peux avoir les deux pour le prix d’une avec Catchaqua, un très beau merdeux trans asiatique, lui expliqua le mac.

– Je vous remercie mais sans façon. Je suis à la recherche d’un moine se prénommant Tao Pai Pai, on m’a dit qu’il résidait dans le coin.

– Dommage, vous arrivez un peu trop tard, il a de nouveau bougé, ça ne va pas être facile de lui mettre le grappin dessus.

– Pourquoi ça ?

– Ben tu vois, le maître, une fois sec, sur le point de mourir, il a les capacités de pouvoir transférer son âme ainsi que son esprit dans un autre corps de merdeux. En gros, il bouge beaucoup.

... Il n'y a pas très longtemps, il a bossé pour moi. Il s'est retrouvé dans le corps d'une de mes filles par inadvertance. C'est comme cela que j'ai fait sa connaissance. Ce fut une sacrée surprise pour lui, je pense qu'il va s'en rappeler encore longtemps.

– Vous savez vers où il pourrait être ?

– J'ai ma petite idée, mais sachez mon cher que, dans ma rue, ici, rien n'est gratuit, tout a un prix. Si tu veux savoir où il crèche, il va falloir faire une petite tournée générale.

– C'est-à-dire ?

– Tu fais le fond de tes poches, tu lâches une pièce à chacune de mes filles, c'est ça une tournée générale.

– Lâcher une pièce ?

– C'est pourtant pas dur à comprendre, tu as déjà mis une pièce dans une tirelire ? Eh bien là, c'est la même chose. Tu fourres une pièce dans chacune de mes filles. Une fois que tu auras fini, je t'amènerai voir le moine.

Jean-Jacques sonda le fond de ses poches pour en sortir un peu de monnaie, puis s'arrêta au pied de chaque merdeuse pour y déposer une pièce. Le peu de personnes présentes dans cette rue doivent penser que je ne sais pas faire mes lacets, pensa-t-il. Une fois la distribution terminée, il rejoignit Jefferson.

– C'est ok, elles ont toutes été payées.

– Bon boulot mon poulet. Aux dernières nouvelles, il a été aperçu du côté du marché gare. Ça tombe bien, je dois y déposer une de mes filles.

– Ça recommence ! soupira Jean-Jacques. Farfouillant dans une poubelle à portée de main, il en sortit un bout de carton.

– Allez, c'est parti, dit-il en présentant le carton à Jeff.

– Tu fous quoi man avec ce truc dégueulasse ?

– C'est ton moyen de locomotion ! répondit Jean Jacques.

– Quoi, un bout de carton pour nous transporter, tu te fous de moi. Rends-toi à l'épicerie au coin de la rue, tu demandes au Pakistanais la caisse de Jefferson, et, bien sûr, tu lui laisses un ptit billet. Ça fait partie de notre arrangement.

– Tu veux que j'entre dans l'épicerie pour réclamer ta caisse à un Paki ?

– Ouais exact, tu as un peu de mal aujourd'hui non ? Tu veux un peu de coke pour te réveiller ?

– Ça ira, merci.

Jean-Jacques mit sa tête entre ses mains à l'idée de cette ridicule et humiliante nouvelle épreuve.

Cinq minutes plus tard, il ressortit de chez l'épicier avec sous le bras un modèle réduit de Cadillac décapotable radio télécommandée.

– C'est bien celle-ci ?

– Y’a pas photo mec, c’est bien ma caisse, jte présente Monica, ma sublime Cadillac. Il ne te reste plus qu’à m’y installer, ouvre le coffre, tu y trouveras une petite pelle, elle est faite pour ça.

Jefferson était une belle grosse bouse. Jean-Jacques dut s’y prendre à deux fois pour l’extraire du sol et l’installer au volant. Pour couronner le tout, Jefferson avait eu la bonne idée d’être démoulé en face d’un salon d’esthéticienne, dont les clientes et la patronne ne ratèrent pas une miette du spectacle.

– Allez, c’est bon, je suis installé. Démarre la caisse, on va chercher les filles.

Cinquante mètres plus loin, il ramassa Yolande, qui prit place sur le siège avant, ce qui posa un gros problème quand Tatiana fut réceptionnée à son tour, car elle ne supporta pas de se retrouver rétrogradée sur la banquette arrière.

– Hé patron, qu’est-ce qu’elle fout devant celle-là ? Ta place est derrière pétasse ! hurla-t-elle.

Jefferson tenta de la calmer.

– Allez cool chérie, grimpe, fais pas de chichi. Elle est juste montée la première.

– N’oublie pas que je suis ta meilleure gagnuse, je fais en une matinée le double de ce qu’elle fait dans la journée. J’ai droit à quoi en retour, à la banquette de pucelle ?

Accroupi devant la voiture en attendant qu’ils se mettent d’accord, Jean-Jacques ne vit pas arriver un petit Jack Russel qui, attiré par l’odeur, se rua sur les merdeuses en plantant son museau dans la Cadillac. Au loin, son maître le sermonna.

– Pollux, n’embête pas le monsieur, viens par ici.

Les merdeuses se mirent à l’injurier, ce fut la panique à bord.

– Le chien va nous becqueter Jacquo, chope mon gun dans la boîte à gants et descends-le, s’écria Jefferson.

Dans la panique, Jean-Jacques balança Tatiana à l’arrière, tout en protégeant du mieux possible la voiture de ces attaques.

– Jacquo, qu’est-ce que tu fous ? Il en train de bouffer Yolande, il lui a arraché un bras. Fonce avant que j’y perde trop de pognon.

La voix du maître planait au-dessus de ses épaules. Jean-Jacques se démena pour éviter le drame, en vain.

– Pollux ! Oh mon Dieu !! Mais c’est quoi votre problème à vous ! dit-il en découvrant la voiture.

L’esthéticienne sortit aussitôt de sa boutique pour s’adresser au propriétaire du chien.

– Faites attention à vous Monsieur, il n’a pas l’air net ce type. Quant à vous jeune homme, je viens d’appeler les flics, vous allez finir en HP.

Après avoir chargé Esmeralda, la troisième prosticrotte, ils s’engagèrent dans un petit parc. Jefferson repéra un individu suspect.

- Qu’est-ce qu’il fout là ce mec ! Sur mon secteur !
- De quoi tu parles Jeff ?
- Droit devant toi, le gosse.

Un enfant jouait avec un 4x4 télécommandée. Il repéra la Cadillac, et s’empressa de venir la saluer. Jefferson péta les plombs.

- Oh putain, il nous provoque, rentre-lui dedans à cet enfoiré.
- Mais tu es sérieux, c’est juste un gamin qui joue !
- On ne joue pas dans la *street*.

Jean-Jacques s’éloigna de lui le plus rapidement possible, ce qui eut l’air de beaucoup l’amuser. Il n’hésita pas une seconde à le prendre en chasse.

- Tu vois ça, il nous provoque ! Il veut nous affronter, fume-moi ce mec Jacquo.
- Fais doucement, lui cria sa maman.

Jean-Jacques repartit dans le sens opposé, mais, rien à faire, le gamin le bloquait à tous les coups, l’empêchant de s’esquiver.

Le combat fut acharné sans relâche. Un petit chien en fit les frais, finissant dans le décor. Dans une énième percussive, la Cadillac se bloqua dans le châssis du 4x4.

Jefferson avait beau menacer les Playmobil à bord de ce dernier, ça n’y changea rien. Le gamin trifouilla sa télécommande, les deux roues arrière de la Cadillac ne touchaient plus le sol, contrairement au 4x4 qui répondait parfaitement aux commandes. Le gamin poussa un rire démoniaque en voyant que sa bagnole avait le contrôle des deux. Il partit en trombe, si vite qu’en un instant les deux modèles réduits débordèrent sur la route et terminèrent leur course sous les roues d’une voiture.

Les parents du petit accoururent en réprimandant l’enfant. Jean-Jacques ne perdit pas un instant, fonçant vers la voiture, en espérant pouvoir récupérer Jefferson. Mais il découvrit

un vrai massacre : les deux mini voitures encastrées l'une dans l'autre et le corps des merdeuses étalé sur la chaussée.

Au milieu de tout ce tas de plastique froissé, Jeff marmonna /

– Jacquo ? C'est toi mon pote ? Mec, je suis foutu, je ne sens plus mes jambes ! Putain mes jambes !

– Bouge pas, je vais t'aider, rassura Jean Jacques

Le propriétaire du véhicule, furieux, se braqua sur Jean-Jacques.

– Monsieur, je ne vous félicite pas vous et votre fils, j'ai failli finir dans un platane à cause de vos petits jouets.

Au même moment, le père du gamin arriva sur les lieux pour prendre le relais.

– Monsieur, vous avez vu où votre petit jeu nous a conduits, vous êtes irresponsable.

Jean-Jacques sortit la tête du pneu.

– Excusez-moi, c'est votre fils qui a pris le contrôle de nos véhicules.

– C'est vous l'adulte Monsieur, vous auriez dû prendre la situation en main.

Le propriétaire ne se gêna pas pour donner son avis sur la question.

– Monsieur, sachez que sur la route on doit être maître de son véhicule.

Apparemment, je suis tombé sur deux cons, se dit Jean-Jacques.

– Je ne vais pas tenir bien longtemps, déclara Jeff faiblement.

Pendant que les parents du petit et le conducteur se disputaient ? Jean-Jacques se démena pour l'extraire de sa boîte de conserve.

Le conducteur le rappela à l'ordre.

– Que faites-vous ? Vous voyez bien qu'elles sont écrasées. Poussez-vous, je vais avancer.

Jeff s'interposa.

– Empêche-le Jacquo, il va me réduire en bouillie.

– Attendez Monsieur. Si vous avancez, vous allez crever votre pneu.

– Je recule alors ? soupira-t-il.

– Non ! s'écria Jeff. Une merdeuse est collée à l'arrière du pneu.

– Si vous reculez, ce sera le même sort pour votre pneu.

Curieux de voir l'état des deux petites voitures, le gamin échappa à la vigilance de ses parents, se faufilant telle une anguille au plus près du carambolage pour en admirer les dégâts. Jean-Jacques repensa alors au petit poisson rouge rencontré sur les quais. Pareillement à ce petit vaurien, ses yeux ainsi que sa bouche s'arrondirent à la vue du mac et des prosticrottes.

– Papa, c'est une crotte qui conduisait la voiture.

Jean-Jacques se doutait de la tournure qu'allaient prendre alors les événements.

– Ne dis pas de sottise, viens ici, tu en as assez fait comme ça.

– Je ne mens pas, le monsieur a mis des crottes dans sa voiture.

Plus que quelques bouts de plastoc et Jefferson serait libéré.

– Brother, récupère Tatiana et ce qui reste des deux autres filles, on va les enterrer dans le quartier.

Excédé de voir Jean-Jacques tripatouiller sa roue, le propriétaire de la voiture rappliqua pour jeter un œil, et le prit en flagrant délit de proxénétisme fécal.

– Le gamin a raison, il ...

Un scatophile lui coupa la chique, l'envoyant valdinguer d'un coup d'épaule avant d'en faire autant avec Jean-Jacques, le forçant à faire un ricochet sur le béton. Un autre scato se rua sur Jefferson, le croquant à pleines dents. Par réflexe, Jean-Jacques dissimula les merdeuses dans ses poches.

Deux autres scatos lui lancèrent un regard belliqueux. Prenant des dizaines de petites inspirations en remuant la tête dans tous les sens, leur flair se focalisa sur ses poches... Ils les avaient senties.

Jean-Jacques détala aussi vite qu'il put, cherchant refuge derrière n'importe quelle forme urbaine pouvant le dissimiler : buisson, voiture, benne à ordures... Cependant, leur odorat de bête sauvage très développé faisait mouche à tous les coups, le victimisant à l'image d'un petit lapin fuyant les chasseurs.

Leur démarche s'apparentait à celle du vélociraptor, courbés en avant, les bras recroquevillés à 90 °, poussant des petits rugissements effrayants, courant la bouche ouverte et parfumant ainsi leur passage d'une odeur abominable. Leurs dents pourries, taillées en pointe, leur permettaient de venir à bout de n'importe quel merdeux.

Parti comme ça l'était, Jean-Jacques se dit qu'ils n'allaient pas lui lâcher la grappe si facilement. Sa seule chance de survie résidait dans les deux merdeuses qu'il avait en sa possession. Jean-Jacques n'hésita pas une seconde à utiliser la technique du lancer de grenade

pour s'en débarrasser. Et il ne fallut que quelques secondes à ses charognards pour nettoyer le sol de leur présence.

Les scatos ainsi occupés, Jean-Jacques put leur fausser compagnie. Assis sur un trottoir, il prit cinq minutes pour se remettre de ses émotions, pensant avoir semé ces recycleurs de déchets. Sa surprise fut de taille en les voyant refaire surface à environ une centaine de mètres. Marquant l'arrêt à la manière d'un setter anglais, ils poussèrent un cri avant de se remettre en chasse.

Pas le temps pour les étirements, Jean-Jacques repartit, crampe au mollet, sans savoir où aller ou quoi faire pour les semer, quand apparut un camion à ciel ouvert. Il ne pouvait pas mieux tomber, pensa-t-il. Fonçant tête baissée, il profita d'un ralentissement de la circulation pour se hisser à l'arrière.

Les scatos prirent le camion en chasse. Mais pourquoi le poursuivait-il encore ? se demanda Jean-Jacques. Il repassa ses mains dans ses poches.

– Les merdeuses ! s'écria-t-il.

Il lui en restait deux petits bouts, il bazonna le premier sur le képi d'un flic distribuant des manches sur le bas-côté de la route. Le flic eut la peur de sa vie. Témoin des bestialités subies sur son képi, il prit la fuite sans se retourner. Le deuxième bout glissa au fond du camion sans que Jean-Jacques ne s'en aperçoive.

CHAPITRE 22 : CAMP DE CONCENTRATION

Bercé par le ronronnement du moteur, les yeux de Jean-Jacques ne tardèrent pas à se fermer. Quand il les rouvrit, une vingtaine de hippies s'était attroupé autour de lui.

– Je ne m'étais pas rendu compte que l'on avait un passager clandestins, s'étonna le conducteur en regardant le copilote.

– Oublie-moi, j'ai dormi tout le long, rétorqua ce dernier.

– Salut, moi c'est Jean-Jacques, désolé d'avoir fait intrusion dans votre véhicule, mais vous étiez ma dernière chance d'échapper à une bande de taré vêtus de K-way et poussant d'ignobles rugissements.

– Les scatophiles ! s'écria l'un d'entre eux.

Un autre resta perplexe.

– Pourquoi te poursuivaient-ils ?

S’agissait-il d’une question piège ? D’un test pour savoir si Jean-Jacques faisait partie des gens méprisant et dévorant les merdeux ou bien le contraire.

Cet interrogatoire le rendit nerveux. Ne sachant pas à qui il avait affaire, il devait fournir une réponse qui puisse convenir à tout le monde, pour éviter de se retrouver pantalon baissé et attaché à une chaise.

Il dut son salut à l’intervention d’un hippie qui sans le savoir lui sauva la mise.

– Mais c’est une tête ! affirma-t-il en désignant le second bout de crotte qui avait glissé au fond du camion.

Jean-Jacques l’attrapa, et mit en pratique les cours de théâtre que sa mère l’avait forcé à prendre pour soi-disant le décoincer un peu. Il brandit la tête de la merdeuse comme Hamlet le fit avec Yorick.

– Voici la seule chose que j’ai pu sauver de son corps, le reste a été dévoré par ces monstres.

Un hippie retira son chapeau de paille et le porta à sa poitrine.

– C’était une proche ?

Jean-Jacques prit un air triste.

– Oui, on avait sympathisé tous les deux, elle vivait juste en bas de chez moi.

Après un petit silence de compassion, la foule s’agita et se mit en colère.

– Ce sont des criminels ces scatos ! Il faudrait tous les pendre, à mort les scatos !

Un merdeux prit la parole :

– Osseux, faites place !

Au son de la voix, la foule s’écarta comme la mer face à Moïse, pour laisser le passage à un homme muni d’un trépied. Il le posa au sol. À son extrémité, un merdeux coiffé d’un couvre-chef ressemblant au casque des stormtroopers de Star Wars était installé confortablement sur un plateau d’argent.

– Salutation à toi étranger, je suis Gontran 24ème du nom, contremaitre du secteur b2. Tout individu non affecté doit être présenté au souverain, nous te prions de nous suivre.

Deux hommes apportèrent un fauteuil roulant équipé de roues tout-terrain. À la vue du fauteuil, Jean-Jacques eut un mauvais pressentiment.

- Dans quel guêpier, je me suis encore fourré, gloussa-t-il.
- Merci de cette attention, mais je peux marcher seul.
- Cela fait partie de la procédure, prenez place osseux.

Ils ne lui laissèrent pas vraiment le choix. Ne voulant pas les vexer ou pire encore, les énerver, il accepta sans broncher.

Un jeune asiatique suivit le cortège, tendant la main à Jean-Jacques.

- Bonjour, je suis Takachierdroit.

Jean-Jacques le regarda bizarrement pensant qu'il venait de lui proposer de goûter un plat asiatique.

- Il s'agit de mon nom ! Mais tout le monde m'appelle Takachi ici.
- Salut moi, ...
- Jean-Jacques, oui tu nous l'as dit en arrivant.

Le contremaitre lui ordonna de regagner son groupe. À première vue, ils ne blaguaient pas sur la rigueur et la discipline.

Ils arrivèrent sous une grande hutte. Plusieurs personnes bossaient sur des tables à dessin, un rétroprojecteur projetait sur un drap des plans de bâtiment, des flèches, des légendes y indiquant les entrées, les sorties, les heures précises d'ouverture et de fermeture. J'espérais ne pas être tombé dans un des repaires d'Al-Qaïda.

Au milieu de la table, le souverain trônait sur un plateau de couleur or, perché sur un petit trépied d'environ cinquante centimètres. Gontran racla sa gorge.

- Souverain, je vous amène un clandestin, puis-je m'avancer ? J'aurais des informations à vous transmettre.
- Faites donc.

L'homme portant son trépied décolla le merdeux, il le posa sur le plateau du souverain pour qu'il puisse lui chuchoter quelques mots à l'oreille, en admettant bien sûr qu'il ait des oreilles.

Gontran reprit ensuite sa place. Un homme tourna le plateau en or. Le souverain se différenciait des autres par une cape noire et le casque de Dark Vador. Mais, plus surprenant encore, ils lui avaient mis une petite barbe faite de poils pubiens qui lui donnait un côté Jésus Christ ou Ben Laden.

Jean-Jacques se mordit les lèvres pour ne pas exploser de rire. Ils avaient tellement l'air de se prendre au sérieux, que rigoler n'aurait certainement pas été la chose la plus judicieuse à faire.

– Bienvenue à vous Jean-Jacques. Je me présente, souverain Mawashi-Geri, créateur de notre royaume. Gontran m’a fait part de votre acte de bravoure en essayant de sauver votre amie des crocs acérés de ces maudits scatophiles. Votre geste de bonté a été récompensé en vous menant à nous, permettez-moi de vous faire visiter les lieux.

... Comme vous pouvez le voir, nous avons créé notre propre société au milieu des champs. La seule trace de béton ici provient de ce vieux bâtiment, seul rescapé d’une usine qui fut entièrement détruite il y a une vingtaine d’années. Nous vivons ici en totale autarcie dans le respect de chacun, osseux et merdeux marchant main dans la main.

... Nous cultivons nos fruits, nos légumes, élevons nos propres bêtes : bœufs, poules, cochons. Notre étang nous permet d’avoir également notre propre pisciculture et du poisson frais toute l’année. Nos vêtements sont 100 % bio et recyclables.

Malgré une discipline un peu stricte, tout ce petit monde semble heureux et paisible, se dit Jean-Jacques.

Cet endroit avait tout d’un petit village gaulois. À tout moment, on s’attendait à voir une longue file d’attente devant un chaudron, où un druide distribuait une louche de potion magique.

Mais il y avait un hic. À chaque poste de travail se trouvait un de ces contremaitres perché sur un plateau à deux mètres du sol. La hauteur leur donnait des airs de supériorité. Si les hippies s’apparentaient à des Gaulois, les merdeux eux représentaient davantage le césarisme autoritaire des Romains.

Pas besoin d’un dessin ou d’une voix off pour expliquer que les merdeux avaient pris le dessus sur les osseux.

Ils ralentirent devant un petit groupe montant une bâtisse.

– Ces huttes qui peuplent notre village sont entièrement réalisées à base de terre, et il y a une part de nous dans chacune d’elle. Voyez-vous, à chaque fois qu’un de nos merdeux quitte ce monde, nous le mélangeons à cette terre, cela leur permet d’apporter une dernière contribution à nos œuvres.

... Votre peuple les osseux a voté et décidé d’en faire autant. Une fois décédés, nous récupérons donc différentes parties de leur corps.

... La peau est tissée bout à bout, permettant une meilleure isolation des toitures. Les cheveux remplacent la laine des oreillers et des couettes. Les os sont mélangés à la terre pour renforcer la structure, tandis que la chair et les organes nourrissent les poissons et les

cochons. Quant aux crânes, ils sont placés au bout de longues piques en bois plantées dans nos champs, en guise d'épouvantail.

Tout avait pourtant si bien commencé. En quelques minutes, l'impression d'une joyeuse colonie de vacances pour hippies passa à celle d'un régime dictatorial de l'empire romain, pour finir au club des impérialistes nazis.

Jean-Jacques eut la sensation d'être dans un cauchemar, celui par exemple où on se retrouve dans une boîte échangiste gay alors qu'on n'a pas demandé à y être, entouré d'une dizaine de mecs à poil vous regardant comme un éthiopien fixerait un Big Mac.

Il lui sembla que l'esprit d'Adolf Hitler s'était réincarné dans le corps d'une petite merde se prenant pour Dark Vader. Une sirène d'alarme digne du troisième Reich se mit justement à retentir, indiquant la fin de la journée.

– Mon cher Jean-Jacques, joignez-vous à nous quelque temps, et puis, si la vie dans notre communauté vous plait, vous pourrez rejoindre nos rangs définitivement.

Jean-Jacques essaya de décriper son visage. Il n'avait qu'une seule idée en tête, se tirer d'ici le plus vite possible. Malheureusement, il était toujours sous la surveillance des hommes escortant le souverain, donc il accepta pour ne pas finir en rideau de douche ou en paillason, gardant en tête l'idée de se faire la malle à la première occasion.

Au repas du soir, le petit asiatique le rejoignit. Jean-Jacques éprouva tout de suite de la sympathie pour ce jeune et le sentiment fut réciproque.

– Takachi, tu vis ici depuis longtemps ?

– Ça fait environ un an, j'ai grandi dans une famille pauvre vivant dans une petite bourgade au fin fond des montagnes de Chine. On travaillait douze heures par jour uniquement pour survivre. J'ai quitté cette vie de dur labeur espérant trouver mieux ailleurs. Immigré, sans-papiers, cette communauté fut la première à m'accueillir sans me juger, ni même réclamer quoi que ce soit.

Pour le dîner du soir, ils leur servirent une sorte de bouillie de plusieurs légumes, du pain sec et de l'eau, un régime alimentaire digne de la Seconde Guerre mondiale. Une fois ce délice culinaire terminé, ils eurent droit à une cérémonie, sur une petite place éclairée aux flambeaux. Le vieux souverain fut déposé au sol. Son couvre-chef, sa cape ainsi que sa barbe lui furent retirés. Interloqué, Jean-Jacques se tourna vers Takachi.

– Dis-moi, que signifie cette cérémonie ?

– Il s'agit de la réincarnation.

Un hippie désigné dans la foule prit place pour lui déféquer dessus. Aussitôt sa garde rapprochée lui restitua ses biens.

Jean-Jacques insista.

– La réincarnation tu dis ?

– Son enveloppe corporelle avait plus d'une semaine, il était quasiment sec. Grâce à son don de réincarnation, il va pouvoir transférer son âme et son esprit dans cette nouvelle crotte, et pouvoir continuer à nous guider vers des jours meilleurs.

Subitement, tout s'éclaira dans la tête de Jean-Jacques, ce nazi de souverain détenait le même don que...

– Tao Pai Pai, dit-il à voix haute.

Takachi fixa Jean-Jacques puis détourna le regard sans rien dire. Une fois le rituel fini, il lui tapa sur l'épaule.

– Suis-moi, je vais te montrer où se situent les dortoirs pour les invités de passage.

En chemin, il bifurqua dans un petit coin sombre à l'abri des regards.

– Jean-Jacques, pendant la cérémonie, tu as prononcé le nom d'un moine.

– Oui, le moine Tao Pai Pai, tu en as entendu parler ?

– Oui et plus d'une fois, il se trouve ici parmi nous.

– Tu veux dire dans ce camp de concentration ? Oups, désolé, ça m'a échappé.

– Non, ce n'est pas grave. Au début, les merdeux faisaient preuve de respect envers nous, nous promettant un monde meilleur, puis, au fil du temps, les choses se sont gâtées, le souverain a progressivement basculé dans la mégalomanie et le nazisme. Un plan est actuellement en marche pour y remédier.

– Et pour Tao Pai Pai ?

– Oui, excuse-moi. Je reviens à mon histoire. Travaillant en cuisine avec la seconde équipe une fois par semaine, on me confie la tâche de vidanger les bacs d'huile dans la partie réservée à la première équipe. Cette partie sert aussi de laboratoire : ils y confectionnent de nouvelles recettes. C'est dans ce lieu que je croisai pour la première fois le moine.

... Sa gentillesse me toucha. À part le souverain, personne n'est autorisé à communiquer avec lui. Mes supérieurs m'expliquèrent que sa fonction de grand chercheur lui demandait énormément de travail et de concentration.

... Pour rester le plus discret possible dans nos brefs échanges, le moine s'adressait à moi à voix basse en utilisant le mandarin.

... Le souverain parano de nature n'apprécia pas notre complicité naissante, pensant à une quelconque conspiration. Je le rassurai en lui expliquant qu'il était la seule personne à parler ma langue natale, et le fait de l'entendre parler le mandarin me comblait de joie me rappelant une partie de ma jeunesse. Loin de ses proches, cela fait toujours du bien de rencontrer un compatriote. Grâce à cet argument, je pus continuer à bavasser avec le moine.

... Au fur à mesure des journées passées à ses côtés, il me raconta son histoire. Il était un très grand chef cuisinier travaillant sur une recette alimentaire qui pouvait changer notre façon de nous alimenter.

... Le jour où il devait la faire découvrir au monde, il se fit agresser, recevant plusieurs balles. Son corps s'écroula, mais, avant de mourir, il put changer de corps grâce à un don transmis par soi-disant une chèvre. C'est ainsi qu'il put transporter son âme dans le corps d'un merdeux.

Jean-Jacques resta stupéfait, car l'histoire collait parfaitement avec celle de M. Dà shǐ : la fameuse chèvre, le don du souverain, tout était clair.

– Jean-Jacques, je crains fort qu'il ne soit retenu contre son gré. Il m'a demandé récemment de l'aider à s'échapper.

– Ça tombe bien, sa famille m'a chargé de le retrouver. Takachi, il faut à tout prix que tu m'aides. Tu m'as parlé des cuisines, pourrais-tu m'y faire entrer ?

– Je peux leur demander de t'affecter à un poste de plongeur ou d'assistant. Ça te permettra d'y accéder.

– Sais-tu où ils le cachent ?

– Oui, le souverain le planque dans une cage à oiseaux situé dans ses quartiers, au 5ème et dernier étage du vieux bâtiment. Nos cuisines se trouvent au rez-de-chaussée.

... Mais il veille farouchement sur lui comme Grosminet sur Titi. On aurait plus de chance de réussir à voler la Joconde en pleine journée ou la couronne de la reine d'Angleterre sur sa propre tête !

... Il y a quand même une faille. Tous les jours, le souverain le descend en cuisine pour qu'il assiste les cuistots dans la préparation de recettes. Vu qu'il lui interdit tout contact avec les autres résidents, il a installé un tuyau en pvc relié à deux pompes à vide. Une fois un bouton actionné, il est transféré de ses quartiers jusqu'à la cuisine et vice versa.

– Ok et tu as un plan ?

– J’ai imaginé une solution qui pourrait marcher. Il suffirait de scier un segment de canalisation et le retirer à son passage en l’interceptant.

– Elle a l’air efficace ta stratégie, ça me va. Connais-tu les heures de transfert ?

– Non, car il peut débarquer et repartir à n’importe quel instant.

– Il va falloir créer une diversion, pour le forcer à le faire remonter, déclara Jean-Jacques.

Dans la foulée, il repensa à un film où le héros avait mis le feu à une voiture pour duper ses assaillants.

– L’huile ! Il te suffit d’y mettre le feu en badigeonnant les murs. Les flammes vont se propager un peu partout dans la cuisine provoquant la panique, et obligeant le souverain à renvoyer sa mine d’or cinq étages plus haut.

– Ça doit pouvoir se faire, répondit Takachi.

Jean-Jacques se frotta le front.

– Le dernier point à résoudre, mon évasion !

– Si tu sais conduire, ce n’est pas très compliqué. Il te suffit de prendre un des pick-up. Ici, il n’y a pas de vol, donc ils laissent la clef sur le neiman.

La stratégie en place, il ne restait plus qu’à faire des repérages.

CHAPITRE 23 : LA GRANDE ÉVASION

Le lendemain, comme promis, Takachi s’occupa d’intégrer Jean-Jacques en cuisine. Il enjoliva son CV d’une expérience dans un fast-food, ce qui lui permit de rejoindre la seconde équipe.

Les cuisines étaient partagées en deux parties, la première étant réservée à une petite équipe dirigée par le souverain lui-même. Ils y confectionnaient un mystérieux cake de couleur grisâtre d’apparence industrielle, soi-disant bio, entièrement fabriqué avec des produits

locaux. Cela pouvait être à base de viande ou de poisson ou uniquement constitués de légumes.

Une fois la préparation terminée, le cake était installé sur un tapis roulant qui l'envoyait dans la seconde partie de la cuisine, celle que Jean-Jacques venait d'intégrer. Là, différentes épices et colorants étaient ajoutés pour lui donner du goût ainsi que des couleurs.

Nos deux compères passèrent les deux jours qui suivirent à préparer leur plan d'attaque.

Comme prévu, ils partirent faire un tour de repérage dans chaque étage du vieux bâtiment avec sous le bras une caisse à outils pour simuler une réparation de fuite. Tournevis plat en main, Jean-Jacques ouvrit le placard du vide sanitaire du premier étage.

Parmi tout un tas de tuyaux, un seul était transparent avec des traces marron.

– C'est celui-ci, confirma Takachi.

Ils le suivirent sur trois étages jusqu'à trouver assez de place pour y glisser une lame de scie.

Le jour suivant, ils étaient prêts.

7 h 30 : Au petit-déjeuner, ils eurent droit à une immonde purée verte, prétendument riche en protéines et fibres.

8 heures : Avant son entrée en cuisine, Jean-Jacques dissimula son sac à outils derrière une poubelle.

8 h 30 : Devant son plan de travail, le stress l'empêchait de se concentrer, cogitant à l'idée du sort qu'il lui serait réservé, s'il était pris la main dans le sac ou plutôt dans la merde.

9 h 45 : Comme prévu ce jour-là, Takachi partit nettoyer les bacs d'huile, après avoir glissé dans sa poche une petite boîte d'allumette. Il adressa un petit clin d'œil au passage à son complice avant de quitter les lieux, le signal était donné.

La pause du matin étant fixée à 10 heures, leur temps de manœuvre était limité. Jean-Jacques avança la sienne, argumentant une envie pressante d'aller aux toilettes. Un pied dehors, il récupéra son sac, et bondit dans la cage d'escalier. Après avoir grimpé les marches trois par trois, il fit sauter la serrure du placard, scia le tuyau de part en part, et y glissa un filet d'épuisette pour attraper le maître au passage. Puis il recommença la même opération vingt centimètres plus bas.

À peine le temps pour lui d'agir qu'une explosion provenant des cuisines retentissait à travers tout le bâtiment. La pompe se mit en marche, faisant circuler l'air.

Le moine remonta vitesse grand V terminant sa course dans le filet. Jean-Jacques retira aussitôt le segment du tuyau pour éviter qu'il ne retombe. Mission accomplie.

Jean-Jacques fut surpris par l'apparence physique du moine. Sa couleur rose sûrement obtenue avec des colorants, sans parler du parfum qu'il dégageait, en disait long sur l'orientation sexuelle du souverain.

- Mais qui êtes-vous, lui demanda-t-il ?
- Je m'appelle Jean-Jacques, je suis venu vous sortir de ce camp nazi.

Il le mit dans une petite boîte qu'il planqua dans son sac. Aussi sec, une sirène résonna dans tout le bâtiment, déclenchant une montée d'adrénaline. Jean-Jacques descendit les marches aussi vite qu'un pirate descend son verre de rhum.

Arrivé au premier étage, les portes du rez-de-chaussée s'ouvrirent en claquant contre les murs, laissant entrer plusieurs personnes. Il stoppa net et rebroussa chemin. Malheureusement, des bruits de pas venant de l'étage du dessus l'arrêtèrent de nouveau dans sa course. Plus qu'une seule issue envisageable, la fenêtre.

Il l'ouvrit, et grimpa sur le rebord. Par chance, un gros buisson bien touffu avait eu la bonne idée de pousser juste en dessous, ce qui aida grandement à adoucir la chute de Jean-Jacques.

À l'extérieur, le bruit de l'alarme se mélangea aux aboiements des chiens de chasse déployés par le souverain. Ces derniers avaient la particularité d'avoir un flair exceptionnel. L'eau de Cologne dégagé par le moine ne pouvait donc pas leur échapper. Il ne restait plus qu'à se faufiler dans la cour pour y voler un pick-up. Mais le souverain et ses troupes avaient cerné tout le périmètre, il allait donc falloir envisager un plan B.

Heureusement, Tao Pai Pai se manifesta. Jean-Jacques aurait pourtant préféré ne jamais entendre l'idée qu'il lui soumit.

– Monsieur Jean-Jacques, il vous sera impossible de quitter ce camp en ma compagnie, car chaque personne va être fouillée une à une. Si par miracle nous échappions à leur contrôle, on n'échapperait pas au museau très affuté de leurs braques, car ils ont les narines imbibées de mon parfum.

- Qu'est-ce que vous proposez ?
- Chez nous, les cuisiniers, nous avons un jeu pour deviner les aliments sans les voir ni même les toucher. Les règles sont très simples : il faut ouvrir la bouche et fermer les yeux.

- Je ne pense pas avoir tout saisi.

– C’est très simple, Monsieur Jean-Jacques, s’il me trouve sur vous, vous êtes mal barré. Le souverain est très vieux jeu, il a remis au gout du jour de vieilles techniques de torture moyenâgeuse. Votre seule chance d’y échapper reste votre bouche.

– C’est hors de question, rechigna Jean-Jacques.

Des hurlements de chiens se firent entendre de chaque côté du bâtiment.

– Nous sommes pris au piège, nous n’avons plus le temps. Regardez-moi Jean-Jacques, je fais davantage penser à un bonbon, qu’à ce que je suis censé être, et mon odeur aussi est agréable.

Les chiens se rapprochaient à grands pas.

Coincé, Jean-Jacques devait s’y résoudre. Néanmoins, si la torture n’était pas son truc, un merdeux collé à son palais non plus.

N’ayant plus le choix, il prit une longue inspiration, extirpa le merdeux de sa boîte, l’avança près de ses lèvres, puis ferma les yeux en imaginant un sushi ou un éclair au chocolat avant de le déposa sur sa langue.

Le moine lui donna une dernière recommandation.

– Ne tardez pas Jean-Jacques, rejoignez les autres pour ne pas être suspecté.

Les troopers avaient créé un périmètre. Ils demandèrent à Jean-Jacques d’y entrer. Cinq minutes plus tard, les alarmes braillant dans les haut-parleurs furent remplacées par la voix menaçante du souverain. Il arriva escorté de chaque côté tel un chef d’État.

– Mes chers compatriotes, les sirènes témoignent d’une trahison à notre égard. Nous avons été volés, on nous a dérobé notre avenir, les moyens de nous développer. Il y a peu de temps, je vous avais fait part de la présence d’un invité de marque, se déplaçant pour nous aider à améliorer notre quotidien. Il s’agit d’un grand génie du monde moderne. Comme tout grand créateur, il a besoin d’une totale solitude pour s’immerger corps et âme dans ses créations. J’ai respecté son besoin de solitude en l’éloignant de vous.

... Mais aujourd’hui nos rêves ont été brisés par des malotrus mal intentionnés, qui n’ont rien trouvé de mieux à faire que l’accaparer. À l’heure où je vous parle, il y a parmi nous des traîtres et nous n’allons pas tarder à les découvrir.

... Capitaine, qu’ils se mettent en place !

Pour rajouter de la tension, le souverain avait ordonné à ses gardes du corps d’installer des yeux en plastique de peluche sur tous les gardes troopers, puis d’y dessiner des traits

rouges pour accentuer la colère. Accompagnés de deux hommes et d'un chien, ils s'approchèrent de la première personne. Le chien se mit à renifler les vêtements.

Ce que Jean-Jacques n'avait pas vu venir, c'était le deuxième garde se tenant dans l'ombre du premier, et gueulant à chacune des personnes :

– Ouvrez la bouche, levez les bras !

Jean-Jacques pensa un instant à le planquer entre ses fesses, mais celles-ci étaient écartées par des pinces puis passées à la loupe par le troisième escadron.

La bouche de Jean-Jacques légèrement ouverte, le moine put suivre les événements. Tandis que les chiens se rapprochaient, il lui murmura :

– Pss psss, Jean-Jacques, je suis désolé, ils vont te forcer à ouvrir la bouche, et tu m'en vois navré. Il n'y a plus qu'une seule échappatoire. Si tu ne veux pas finir sur un banc d'écartèlement, tu vas devoir m'avalier, ne t'inquiète pas pour moi, je pourrai me réincarner dans tes prochaines scelles. Si ça peut te motiver, imagine-toi le soir de Noël, tu as fini le repas, et on te sert un digestif accompagné d'une très jolie truffe au cacao, sa peau croustillante révèle un cœur doux et fondant.

Plus qu'une personne. Soudain, Jean-Jacques n'entendit plus rien autour de lui, ni les gardes ni les aboiements.

À l'horizon, il aperçut un pigeon. Le soleil l'éclairait de trois quarts dos détachant à merveille sa silhouette du décor. Un détail que l'on ne percute jamais en temps normal. Cela fait partie de ces moments de calme avant la tempête, Napoléon avait dû vivre cet instant avant Waterloo, Tony Montana avant que les hommes de mains de Sosa lui plombe la peau ou bien Jeanne d'Arc avant le bucher. Le pigeon esquissa un signe de la tête annonçant le top départ.

Sans plus attendre, Jean-Jacques laissa glisser le moine le long de son œsophage. Il eut droit à une descente en toboggan, direction la piscine remplie d'acides et de suc digestif. Le pigeon lui fit un clin d'œil et s'envola.

Je viens d'avalier mon premier merdeux, pensa-t-il. À chaque épreuve que cette aventure lui faisait subir, il pria pour que sa santé mentale n'y laisse pas trop de plumes.

Le tour de Jean-Jacques arriva. Les chiens plantèrent leur truffe humide dans ses vêtements, se mouchant au passage. Le hippie portant le plateau du garde le positionna de sorte que son regard en plastique soit au même niveau que celui de Jean-Jacques.

Le garde en question exigea qu'il ouvre la bouche. Le timing fut parfait entre la lampe torche au fond de son gosier et l'ouverture de ses fesses.

– C’est bon, R.A.S, déclara le garde.

Subitement, le chien releva la truffe pour la planter dans sa main droite. Il sentit l’odeur du moine. Dans la foulée, il recula violemment en aboyant.

– Gardes, gardes, saisissez-le, hurla le souverain, il porte l’odeur du coupable.

En une fraction de seconde, la vie de Jean-Jacques défila devant ses yeux. Pris au piège, il ne restait plus aucune échappatoire.

Je suis foutu, se dit-il, ils vont me torturer jusqu’à ce que je leur chie la vérité.

C’est alors que le portail de l’entrée du camp vola en éclats dans un boucan assourdissant, laissant entrer un bus déboulant sur les chapeaux de roue. Il stoppa sa course effrénée au frein à main.

Les portes s’ouvrirent, une vingtaine de scatophiles en sortirent, trépignant des pieds et s’agitant dans tous les sens telles de petites créatures maléfiques. L’un d’eux, se prenant s’en doute pour le chef des Gremlins, avait découpé sa capuche pour faire ressortir sa crête. Il leur lança un regard agressif, suivi d’un long d’un cri aigu à rendre jaloux le chanteur d’ACDC. Les 19 autres démarrèrent au quart de tour, laissant derrière eux un nuage de poussière. Le chaos s’installa. L’alarme retentit de nouveau, suivie des conseils du souverain.

– À vos armes hippies, nous combattons jusqu’au bout.

Jean-Jacques ne prit pas le temps de se rhabiller. Bondissant dans le premier pick-up venu. La clef était bel est bien sur le contact. Une ombre surgissant de nulle part s’immobilisa devant la vitre. Jean-Jacques sursauta, levant ses mains au visage.

– Takachi !!! Dépêche-toi, monte, ça va tourner au vinaigre ici.

– Tu as pu délivrer Tao Pai Pai ?

– Ne t’en fais pas, il est en sécurité. Allez, grimpe !

– Ça aurait été avec plaisir, mais il y a des personnes ici auxquelles je tiens énormément, je ne peux pas les abandonner. Ne t’inquiète pas, les choses vont changer. Une partie des gens n’apprécie plus nos dirigeants, notre révolution est en marche, je te souhaite bonne chance à toi et à Tao Pai Pai.

– Bonne chance à toi aussi Takachierdroit.

Jean-Jacques démarra et fonça loin de ce camp de malades en pleine rébellion. 80 kilomètres plus tard, des crampes de ventre le contraignirent à s’arrêter. Digérer un merdeux s’avérait plutôt douloureux.

Garé le long de la route, il lui rendit sa liberté, puis se retourna vers lui sans dire un mot.

– Bonjour Monsieur Jean-Jacques, je me sens rajeuni de 20 ans, je ne vous remercierai jamais assez de m’avoir libéré des griffes de ces monstres.

– Tout le mérite revient à Takachi, je n’ai fait que suivre son plan, c’est lui qu’il faut remercier et un petit peu les scatos aussi.

– Les scatophiles ?

– Oui, ils ont contribué à notre libération. On a encore de la route à faire, je pourrai poursuivre l’histoire en chemin. Votre famille vous attend avec impatience.

– Ma famille, vous dites ?

– Oui, la famille Dà shǐ, votre famille, ce sont eux qui m’ont embauché pour vous retrouver.

– Ma famille !!! Ils ne sont pas ma famille !! Juste des gens qui m’ont manipulé puis ont tout m’y en œuvre pour m’assassiner.

CHAPITRE 24 : TAO PAI PAI

– Laisse-moi te raconter mon histoire. Je me nomme Tao Pai Pai, j’ai grandi au milieu des collines dans une des provinces les plus reculées de Chine. Descendant d’une famille d’agriculteurs, mon éducation passa par l’apprentissage de la terre. Le reste de mon temps libre, je le passais à pratiquer mes deux passions, la cuisine et la méditation. De longues heures à pratiquer cet art me value le surnom de moine.

... Un après-midi d’été, je partis me ressourcer au bord d’une rivière. Un énorme splash me sortit de ma méditation. Se débattant dans l’eau, je vis passer sous mes yeux une chèvre suivie d’un bouc. Attristé de leur sort, je plongeai pour les secourir. Échappant de peu à la noyade, j’arrivai à m’agripper à la chèvre et à profiter de la branche d’un arbre mort échoué dans l’eau pour nous hisser à quai.

... Épuisé, je restai allongé au sol le temps de me remettre de mes émotions. C’est là que l’inexplicable se produisit, la chèvre se releva sans aucune difficulté, elle se pencha sur moi et me dit :

« Eh mec ! Qu'est-ce que tu fous ? Tu t'entraînes pour ton brevet de secouriste ?

Allongé sur le dos, je poussai sur mes jambes pour m'éloigner d'elle le plus rapidement possible. Avec son sabot, elle sortit une paire de lunettes noires de sa fourrure et les porta à ses yeux.

– J'ai dû Q de pas les avoir perdues, se réjouit-elle.

Des bouts de mots sortirent de ma bouche sans que je puisse les mettre dans l'ordre.

– Vous ! Chèvre ! Une ! Une !

– Allez, un petit effort, tu vas y arriver, dit-elle en restant stoïque.

– Vous êtes une chèvre !

– Quoi ? s'écria-t-elle en inspectant son corps de la tête au pied. Non, j'déconne, bien sûr que je suis une chèvre.

– Vous parlez !

– Comme tu peux le voir, c'est une de mes options.

– Je suis désolé pour votre ami, je n'ai pas pu le sauver.

– Tu déconnes là ? Nous sauver ! On se tapait des rapides avec Favio. Le rafting, ça te parle ? Ne t'inquiète pas pour cette tête de bouc, il doit m'attendre tranquillement en bas de la rivière.

– Désolé, j'ai cru que vous étiez en train de vous noyer.

– Me noyer ? Elle éclata de rire. Tu sais qui je suis petit, je suis le boss, la grande patronne, en un mot Dieu.

– Malgré le fait que tu m'aies niqué ma baignade, je vais te récompenser pour ton acte héroïque. Je récompense toujours les actes de bonne foi en transmettant un don. Pas n'importe lequel, accroche-toi bien, celui de pouvoir une fois mort te réincarner dans le corps d'un être à qui tu donnes la vie. »

– J'ai tout de suite pensé à un bébé, mais la chèvre me reprit :

« Non, réfléchis bien, tu n'es pas une femme ! Un petit être que ton corps puisse créer de toutes pièces. »

– Je ne voyais pas trop où elle voulait en venir. Soudain, une idée m'effleura l'esprit, mais j'espérais faire fausse route. Le regard de la chèvre se plongea dans le mien, elle me donna l'impression de pouvoir lire dans mes pensées.

... Elle fit un sourire de chèvre, hochant la tête de haut en bas en fermant les yeux. Je crois qu'elle avait compris que je venais de trouver. Je fronçai les sourcils, mon visage se ferma.

« Non, ce n'est pas possible.

– Allez, dis-le, tu y es presque, lance-toi.

– En, en, en crotte ?

– Voilà, tu vois quand tu veux. Un petit être que tu puisses créer naturellement en te servant de ton corps, tu t’attendais à quoi ? Une plante verte.

– Non, plutôt un nouveau-né.

– Mais tu es déjà en vie. Dieu, c’est-à-dire moi, n’autorise qu’une seule vie à chaque être vivant. Une seule, cela me semble bien suffisant quand je vois ce que certains en font. Les trois quarts sur cette terre ne la méritent même pas. Si je leur accorde, C’est pour faire tourner la boîte de la faucheuse, faut bien qu’elle bosse elle aussi.

– Les petits gars comme toi, uniquement ceux qui ont su se servir de leur cœur, autant que de leurs couilles, ont droit à un peu de rabais, un bonus si tu préfères. Pourquoi en excrément ? C’est bien la question que tu allais me poser ?

– Pas forcément, répondis-je.

– Pas grave, je vais quand même y répondre. Tout simplement parce que je ne peux pas vous piffrer vous les hommes.

– Regarde-moi, j’aurais pu prendre l’apparence de George Clooney ou d’une superbe blonde, mais j’ai préféré celle d’un animal inoffensif. Les hommes, vous êtes les pires casse-couilles qu’il puisse y avoir, ne sachant pas profiter de la vie et de ce qu’elle peut vous offrir.

– Créant pour mieux détruire, impossible de vivre en harmonie avec vous-même. Vous êtes vos propres démons. Incapables de vivre librement, simplement comme le font les plantes et les animaux. Vous êtes de vraies merdes et c’est pourquoi j’ai choisi ce corps comme futur hôte. »

– Je remerciai la chèvre pour toutes ces explications tout en déclinant l’offre qui m’était proposée, lui expliquant que j’étais un homme de religion, en harmonie avec les éléments : la nature, les êtres vivants. De ce fait, je choisirai moi-même l’enveloppe corporelle après ma mort. Je lui souhaitai bonne journée et repris ma route.

... C’est à ce moment-là qu’elle me contourna pour m’intercepter, et ne tarda pas à me provoquer en me traitant de sdf.

« Tu t’es regardé toi ! T’es bien un homme dans toute sa splendeur, fier et arrogant. Tu pratiques une religion que tes parents t’ont transmise sans même savoir qui tu pries exactement.

... Ils t'ont fait croire que j'étais un gros bonhomme chauve assis en tailleur. Ils ont fabriqué de toutes pièces un aspect physique rondouillard, pour se rassurer, une assise pour sa sérénité.

... Surprise !!! Dieu est une chèvre. Tu n'as aucun libre arbitre. Tu bosses douze heures par jour à la rizière familiale, tu fais ta méditation journalière, je pourrais te traiter de chèvre si je n'en étais pas une, tu veux que je te dise, tu es un mouton, voilà ce que tu es.

... Au fond de toi, ce qui t'anime, te stimule, plus que tout, c'est la cuisine, mais tu manques de bases, de formation, la faute à qui ? Jte le donne en mille, à tes tocards de parents ! Qui ne pensent qu'à eux, à leur foutue exploitation de riz ! S'ils avaient pensé à toi juste une seconde, ils t'auraient envoyé, loin de ce bled pourri, faire une école hôtelière.

... Ouvre les yeux cinq minutes, notre rencontre n'est pas le fruit du hasard. Si tu crois que je passe tout mon temps à déferler des rapides avec mon pote, tu te goures. Que tu le veuilles ou non, nos chemins se sont croisés pour une bonne raison, à toi d'arrêter de te voiler la face.

... Envoie-les tous se faire foutre, reprends ta vie en main, va de l'avant, crée tes propres recettes, monte un resto, pourquoi pas une chaine. Qui sait, tu finiras peut-être sur un yacht, gras comme un gros porc pété de tune sous le soleil de la Californie. »

– Je reçu une baffe, voire une raclée monumentale. Personne ne m'avait jamais parlé de la sorte. Elle n'avait pas tort, on m'avait conditionné depuis ma plus tendre enfance, je savais à présent d'où me venaient toute cette colère et cette frustration.

... Je décidai d'y remédier en acceptant sa proposition.

« Si tu es prêt, un genou à terre, me dit-elle. »

– Elle posa ses cornes contre mon front, puis me pria d'attendre environ deux minutes que la connexion mentale se fasse.

« C'est bon, tu as désormais une corde de plus à ton arc, en espérant qu'elle t'ouvre de nouvelles perspectives, n'oublie pas de mettre à profit ce nouveau don.

– Le mettre à profit ? Il va falloir que j'attende ma mort pour cela.

– À toi de voir, sache que ce don s'apparente à un talent et le talent, ça se travaille.»

– Elle me fit un clin d'œil, remit ses lunettes noires, me balança un "salut poulet" puis se remit à la maille.

... Un beau jour, une chose très étrange se produisit. Alors que je m'abandonnai à une séance de méditation, mon esprit quitta mon corps pour faire une petite balade. D'habitude, il naviguait à la surface des rivières, dans les grandes plaines, ou au sommet des montagnes, mais cette fois-ci, il se mit à ramper le long du sol, droit dans la direction de ce qui semblait être de loin une motte de terre. Mon esprit n'avait pas fait le focus. J'avançai dans le flou, et, quand l'image finit par s'éclaircir, je me retrouvai face une énorme crotte.

... À tout moment, j'aurais pu ouvrir les yeux pour revenir à moi, mais je ne sais comment l'expliquer, j'eus envie pour une fois de lâcher prise, voir où ça allait me mener.

... Mon esprit fit le tour du propriétaire, scrutant le moindre de ses recoins. Je dois l'avouer, je ne fus pas déçu du voyage. Cette matière répugnante à première vue, dissimulait en elle bien des secrets, mélangeant le sucré au salé, les aliments collés les uns aux autres, ne formant qu'un seul bloc. J'arrivai à présent à décerner les bons du mauvais.

... Il suffisait juste d'arriver à les dissocier, pour en obtenir une matière hybride qui, une fois découpée, préparée, cuite, ne serait plus un danger pour la consommation.

... Je m'attelai au travail, armé d'un couteau séparant chaque petite parcelle d'aliment. Cet exercice me prenait des heures, et me demandait énormément de concentration. Je devais garder en permanence la connexion avec la crotte. Tout comme le fugu, sa préparation était très méticuleuse, car le méthane mélangé aux acides de notre corps pouvait entraîner une explosion de l'estomac. Après des semaines de travail acharné, j'arrivai enfin à extraire toute les parties néfastes pour en garder l'essentiel.

... Je tenais enfin devant moi ce produit expérimental, cocktail de saveur pouvant être aussi raffiné qu'explosif. L'étape suivante consistait à savoir si une bouchée de cet ingrédient n'allait pas me transformer en une grenade dégoupillée.

... Heureusement pour moi, le village regorgeait de chats tous plus affamés les uns que les autres. Ils me servirent de testeurs. Chez nous, la vie du chat se résume en deux étapes : la première nettoyer le village de tout rongeur, la seconde finir en brochette. Je leur en serai toujours reconnaissant et je leur dédie ma recette.

... Au début, ça ne fut pas simple, car je devais les suivre à la trace et nettoyer les murs du village après chaque explosion. Bien sûr, j'enterrai soigneusement leurs tripailles, tout en prononçant une petite prière en leur nom.

... Puis, un jour, le quota d'explosion journalière s'arrêta. Par précaution, je les observai durant un long mois avant de me décider à goûter. Accepter de mettre un excrément dans ma bouche, le croquer à pleines dents fut moralement un obstacle dur à surmonter.

... L'ovni culinaire entre mes deux baguettes, je le contemplai sous tous ses angles. La cloche venait de sonner le début d'un combat moral entre moi et mon éducation, ainsi que

les principes de base de l'hygiène qui interdisent à tout cerveau normalement constitué de consommer ses déjections.

... Me retrouvant au pied du mur, je ne pouvais plus reculé, mon tour était venu. La bouche ouverte, je rapprochai l'ovni avec autant d'appréhension qu'un charbon ardent puis l'y déposai. Je ne laissai pas le temps à mon portail dentaire de se refermer qu'instantanément je le recrachai.

... Me retrouvant avec un arrière-gout de bœuf fumé, qui n'était pas pour me déplaire, je m'accordai de nouveau un petit moment d'observation, puis je retentai l'expérience. Contre toute attente, les arômes se dispersèrent sur ma langue, remontant le long de mon palais et embaumant mes narines. Je pouvais ressentir les moindres effluves de mon bœuf sauté du midi, mes corn flakes du matin, ma banane de 16 heures.

... La pression de mes molaires amplifia le gout : l'entrée, le plat et le dessert en une seule bouchée.

... Il ne restait plus qu'à améliorer son aspect physique. La forme du cake s'imposa naturellement, saupoudré d'épices pour le colorer et lui donner ainsi tout de suite des airs plus appétissants.

... Au début, la nouvelle choqua ma famille. Après leur avoir avoué que l'ingrédient mystère se révélait être une crotte, ils me prirent pour un fou. Seuls mon grand-père et mon frère finirent par se délecter de ce plat sans aucun a priori.

... Suite à ce succès, le reste de la famille suivit, ainsi que le reste du village. Très vite, ma recette devint populaire, à tel point que les habitants de la ville en contrebas des collines se déplacèrent pour la goûter. Plusieurs chefs l'approuvèrent et m'ouvrirent les portes de leur restaurant pour en faire profiter leurs clients. Je refusai leur proposition pour monter mon propre restaurant.

... Un jour, je vis débarquer un homme se prénommant Roger. Il se présenta comme étant scientifique, voyageant avec seul compagnon son sac à dos. Un midi, il s'installa à une table du restaurant. Aventurier dans l'âme, pour lui, le dépaysement passait par la cuisine traditionnelle du pays qu'il visitait. Il refusa de voir la carte des plats, préférant goûter une spécialité locale.

... Il ne fut pas déçu quand je lui apportai son premier cake. Il resta sous le choc, abasourdi, ne laissant aucune miette dans l'assiette. Il me supplia de ne pas lui révéler les ingrédients, préférant batailler avec son palais pour les obtenir.

... Pour lui qui avait voyagé aux quatre coins du monde, ce plat était une petite révolution à lui tout seul. Il ne possédait aucun équivalent, aucun plat ne lui ressemblait, il était unique.

... Ma recette l'obséda au point qu'il prolongea sa petite halte dans notre village, revenant jour après jour, midi et soir, décortiquant chaque morceau pour l'analyser. Malgré tous ses efforts, il en conclut que son palais lui faisait défaut, qu'il n'était pas assez développé pour discerner les ingrédients.

... La science !!! s'écria-t-il.

« Elle peut venir à bout de n'importe quelle énigme, il vous suffirait de me confier un de vos cakes magiques pour que je puisse l'analyser. »

– J'acceptai volontiers. Il réapparut quelques jours plus tard. Entrant dans le restaurant sans dire un mot, pâlot, il s'approcha de moi.

« Bon dieu Tao Pai Pai, de la merde !! Vous m'avez fait manger de la merde !! »

– Ne pouvant lire aucune émotion sur son visage, j'appréhendais sa réaction, il était la première personne extérieure au village à goûter ma recette sans connaître sa préparation.

... Je lui tirai une chaise. Il s'assit, troublé.

« Mais comment n'y ai-je pas pensé plus tôt, manger ses propres déjections après les avoir purifiées de toute substance néfaste, vous êtes un génie !!! dit-il en bondissant de sa chaise.

... C'est révolutionnaire, imaginez-vous une seule seconde toutes les économies que pourrait faire un foyer sur une année, sur toute une vie. Les trois repas journaliers ne seront plus nécessaires, un seul suffira, car, une fois celui-ci recyclé, les deux autres seront offerts.

... Les pays pauvres, les gens dans le besoin seraient sauvés, cette recette serait un très bon allié pour combattre la famine dans le monde. Tout ce temps perdu alors que la solution venait de nos fesses, toutes ces années à écouter n'importe qui raconter n'importe quoi. C'est notre cul qu'on aurait dû écouter.

... Toutes ces insultes qu'on a pu lui proférer. »

– Il me contourna et s'adressa à mes fesses.

« Je m'excuse au nom du peuple de la Terre pour tous ces coups de pieds, insultes, blagues de mauvais goût sur votre volume. Nous ne sommes que des hommes ! »

– J'espérais qu'il ne leur fasse pas la bise. Au lieu de ça, il prit mon visage en étau entre ses mains.

« Tu es un génie ! Tu peux changer la donne à toi tout seul. Si on associe ton talent à mon cerveau ingénieux, on peut faire de grandes choses ensemble, entièrement modifier la façon dont l'être humain se nourrit. »

– À partir de cet instant, il se mit en tête de construire une machine permettant de filtrer chaque particule d'un excrément afin de la rendre comestible. Il ne tenait plus en place, me poussait pour finir ma valise et sauter dans le premier avion.

... Une fois chez lui, on passa des semaines, des mois à travailler sans relâche. Seules la nuit et les heures de repas permettaient de souffler. Une fois par semaine, nous dinions dans le petit restaurant asiatique tenu par la famille Dà shǐ, nos voisins de palier.

... Au fil de nos discussions, je leur expliquai les raisons de ma venue ici, ma rencontre avec la chèvre, le don, et pour finir ma recette. Pensant à une blague, ils tombèrent des nues quand je leur préparai ma spécialité.

... M. Dà shǐ me proposa rapidement du travail. Trop occupé, je déclinai l'offre. Il sortit un chéquier en me disant que mon prix serait le sien. Ne voulant pas en faire commerce, je lui cédai gratuitement mon savoir, ou du moins à ses deux fils cuisiniers. Je les formai en échange de deux couverts à vie dans leur restaurant, pour moi et le professeur.

... M. Dà shǐ breveta la recette. Grâce à elle, il gagna beaucoup d'argent, délaissant rapidement son restaurant pour se développer en chaîne, ce qui eut tendance à énerver le professeur. Bataillant pour créer la machine qui réduirait la faim dans le monde, il n'appréciait pas du tout que M. Dà shǐ se serve de la recette à des fins commerciales.

... Depuis mes toutes premières révélations sur la recette, M. Dà shǐ mit un point d'honneur sur la discrétion. "Les clients, il faut s'en méfier, disait-il, ils parlent beaucoup, ils peuvent nuire aux affaires, nous ne faisons que recycler de la nourriture déjà digérée, le résultat est garanti sans gluten, sans conservateur, sans graisse ni sucre ajouté, c'est tout ce qu'ils doivent savoir."

... Les choses se compliquèrent le jour où le prototype fut terminé. Cela créa des litiges avec la famille Dà shǐ. Ils s'opposèrent à la commercialisation de la machine, pensant qu'elle concurrencerait ses chaînes de restaurant. Ses propos rendirent le professeur fou de rage, et il coupa définitivement les ponts avec eux.

... Comme nous l'avions prévu, le prototype fut présenté dans divers conférences culinaires. Les professionnels nous prirent pour des fous, ne voulant pas goûter le résultat, et préférant nous voir quitter les lieux. La seule solution consistait à prouver au service de l'hygiène que notre préparation ne présentait aucun danger pour l'organisme humain.

... Et, pour cela, j'allais devoir cuisiner devant eux.

... Je pris le temps de bien faire les choses, la découpe, la cuisson, la présentation. Le résultat se révéla au-dessus de ce que j'avais espéré : un aspect caramélisé, doré et sa texture croquante ne rebutèrent personne, bien au contraire. Un des juges prit place.

... D'un tranchant de couteau, il lui ouvrit les entrailles, et la vapeur embruma les verres de ses lunettes. Du bout de sa fourchette, il brandit un morceau, l'inspecta sous tous les angles avant de le gober. Ses mâchoires restèrent immobiles, le temps que les saveurs se dispersent entièrement dans sa bouche. Seulement après cet instant magique, il se mit à mastiquer.

... La bouchée avalée, il s'adossa à la chaise, nous regarda puis s'écria :

« Magnifique !! Sensationnel !! Ses mots résonnèrent à travers les murs, tel un SOS lancé par un phoque en plein océan. Les requins en costard ne tardèrent pas à débarquer. »

– Ils ouvrirent un dossier et firent des recherches approfondies, qui prouvèrent la non toxicité du produit pour le corps humain. Papiers en règles, on attendait le bon moment pour présenter notre prototype au monde entier.

... Bizarrement, M. Dà shǐ changea d'avis. Il décida de nous soutenir dans notre démarche. "Si ça peut faire avancer le monde, faites-le ! disait-il." Avec notre accord, il organisa lui-même une présentation regroupant les professionnels de l'industrie.

... Le jour venu, devant une salle archi-comble, on monta sur scène, prototype en main, prêts à faire la démonstration. Malheureusement, tout bascula en un éclair. Trois coups de feu retentirent dans la salle, les deux premières balles m'atteignirent, et la troisième visa le professeur.

... La famille Dà shǐ se précipita pour nous porter secours. Ils nous conduisirent dans une loge. M. Dà shǐ changea alors illico de comportement. Agressif et autoritaire, il ouvrit une glacière pour en sortir une crotte, qu'il posa près de moi.

« Que les choses soient claires, vous n'allez pas survivre. Je vous avais pourtant prévenu de rester discret sur nos affaires. Désolé, je garde l'exclusivité de la recette. »

– Il nous avait piégés. Le professeur allongé près de moi resta inconscient.

... M. Dà shǐ n'avait en fait pas appelé les secours. Affaibli, paralysé par la douleur, me voyant sombrer, j'entrai en méditation, je sentis mon cœur ralentir, mon corps se relâcher. Bientôt, mon esprit et mon âme partirent se loger dans ce petit être marron.

... Ne bougeant plus, M. Dà shǐ s'empressa de prendre mon pouls.

« Il est mort ! déclara-t-il. Il décolla mon nouveau corps du sol pour m'enfermer dans la glacière.

– Et pour le professeur ?

– Il est encore en vie, affirma son fils aîné.

– Terminez le boulot, je ne veux aucun survivant, lui ordonna son père. »

... Soudain, la porte tambourina, la police suivie des pompiers entrèrent et prirent en charge le professeur. M. Dà shǐ fut mis hors de cause dans cette histoire. Plus tard, une fois le professeur rétabli, M. Dà shǐ lui rendit visite, il lui expliqua que ces attaques étaient sans aucun doute l'œuvre des industriels, paniquant à l'idée de voir notre invention faire baisser leur chiffre d'affaires.

... De mon côté, je suis parvenu à m'échapper de leur emprise, grâce à un bout de merdeux collé aux poils d'un chien qui passait devant le restaurant. Ce chien appartenant à un agriculteur venu en ville pour se ravitailler, quelques heures plus tard, je me retrouvais en pleine campagne. C'est là que j'ai fait la connaissance du souverain. Au tout début, il s'appelait Prosper. De nature sociable et chaleureuse, il m'accueillit dans son havre de paix. Une fois sur les lieux, je découvris avec regret qu'il n'était rien d'autre qu'un fou psychopathe.

... Le piège se referma sur moi. Connaissant mon don, il menaça de s'en prendre aux hippies en les empoisonnant si je ne lui obéissais pas. J'ai dû attendre de rencontrer Takachi pour voir les choses s'améliorer. Tu connais la suite.

... Les Dà shǐ ne valent pas mieux que le souverain, avide de pouvoir et d'argent, contrairement au professeur se battant pour faire avancer positivement la science, et sans aucun but lucratif.

... Si tu me ramènes à eux, je suis foutu. Ils feront de moi un esclave, me séquestrant afin de leur fournir le secret de la réincarnation.

... Je conçois que tu veuilles remplir la mission pour laquelle tu as été engagé, mais réfléchis une seconde, ne préférerais-tu pas venir en aide à des milliers de personnes plutôt qu'à une dangereuse famille de psychopathes ?

Touché par son histoire, Jean-Jacques décida de lui donner une chance en rencontrant le professeur.

CHAPITRE 25 : LE SAVANT FOU

Une fois l'adresse entrée dans le GPS, ils se rendirent à l'atelier du professeur, ou du moins ce qu'il en restait, c'est-à-dire des cendres et des murs carbonisés.

– Connaissant le professeur, il a dû laisser des indices, affirma Tao Pai Pai.

Et il n'avait pas tort. Dans l'encadrement d'une porte, Jean-Jacques découvrit une petite carte, noircie par le feu, coincée entre les briques.

Sur Cette carte de visite deux devinettes dont le professeur était friand. Une fois résolues, ils obtinrent un numéro et un nom de rue qui les menèrent au sud de la ville. Dans une zone industrielle mal éclairée, un vieux hangar portait le numéro recherché. Le doigt de Jean-Jacques écrasa la vieille sonnette de la porte d'entrée. Au premier étage, des objets tombèrent au sol, puis un ronchonnement résonna dans les escaliers.

– Si vous me coupez le jus, je vous colle un procès. Quoi que ce soit d'autre, je n'ai pas le temps, grogna-t-il, en ouvrant la porte.

– Quoi ? Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

Jean-Jacques ne prononça pas un mot. Il ouvrit simplement la boîte en plastique où se tenait Tao Pai Pai. Le professeur le dévisagea.

– C'est quoi cette blague ? Roger, professeur Roger, c'est moi, Tao Pai Pai.

– Tao Pai Pai !

– J'ai pu m'en sortir, me réincarner.

À la voix du moine, son visage s'éclaira.

– Ce n'est pas croyable ! C'est bien vous ? Entrez vite.

Tao Pai Pai passa le reste de la nuit à lui raconter ses péripéties, expliquant en détail que la famille Dà shǐ était les seuls responsables de sa mort, et qu'ils avaient tenté de se débarrasser de lui.

Ce dernier tomba de haut en apprenant la nouvelle, comprenant mieux l'incendie qui avait ravagé son atelier.

– Pour ne pas éveiller les soupçons, ils ont dû mettre le feu à leur restaurant. Les flammes se sont ensuite rapidement propagées à mon atelier et l'ont réduit en cendres. J'ai perdu tous les plans de notre invention, ainsi que le prototype.

La détresse du professeur toucha énormément Tao Pai Pai. Il lui proposa de rester à ses côtés le temps de concrétiser son projet. Pour le remercier de son geste, le professeur lui fit la promesse de le ramener auprès des siens une fois la machine terminée. Quant à Jean-Jacques, épuisé par toutes ces aventures, il ne tarda pas à sombrer sur le canapé.

Le lendemain, les premiers rayons du soleil lui piquèrent les yeux. Dans la pièce d'à côté, des bruits de visseuse et autres outils métalliques contribuèrent à un réveil matinal. Le professeur n'avait pas fermé l'œil de la nuit, travaillant sur une sorte de mixeur.

Tao Pai Pai accueillit Jean-Jacques chaleureusement à son entrée dans la pièce. Le professeur le salua à son tour sans détourner son regard.

– Vous avez une cafetière et une tasse sur la table juste devant vous.

– C’est très gentil, mais je vais devoir filer. Je vous souhaite à tous les deux bon courage.

Avant de partir, le professeur le rattrapa.

– Attendez Jean-Jacques, Tao Pai Pai m’a parlé des risques que vous avez pris pour le sortir des griffes de ce dictateur. C’est très courageux de votre part d’avoir cru en lui.

... À notre époque, très peu de personnes auraient réagi comme vous l’avez fait. Nombreux n’auraient pas hésité à l’échanger contre de l’argent. D’après ce que m’a confié notre ami, cette décision vous a mis en porte-à-faux vis-à-vis de votre employeur, et vous m’en voyez navré.

... Si cela vous intéresse, je peux vous proposer un poste d’assistant pour m’épauler dans mes travaux. De plus, le maître a besoin de selles pour se régénérer, et les miennes sont trop liquides, la faute à la balle reçue pendant le meeting. Le poste n’est pas rémunéré, mais je peux vous offrir le gîte et le couvert.

Jean-Jacques déclina l’offre, préférant essayer de trouver un arrangement pour ne pas perdre son boulot.

Une fois rentré chez son oncle, il passa le reste de la matinée à se creuser les méninges. En début d’après-midi, après un café bien corsé, il se rendit aux toilettes. Perdu dans ses pensées, il en oublia la première règle sur le trône, qui consiste à tirer la chasse une fois l’étron évacué, ceci évitant toute communication avec ses progénitures pas forcément désirée.

– Ce n’est pas trop tôt, cela fait une heure que je cogne à la porte, ronchonna son merdeux.

Jean-Jacques blondit sur place. Discrètement, il regarda entre ses jambes. Il ne s’était jamais adressé à un de ses propres merdeux, avant ce jour.

– Salut... Désolé pour l’attente.

– Ouais, faut pas déconner, à force de te la jouer constipé, tu vas finir par créer des bouchons. Alors, tu attends quoi ?

– Tu dois parler de la prochaine étape, tirer la chasse. Oui, je vais le faire tout de suite.

– Mais non banane, pour me sortir de là, tu ne vois pas que je glisse.

C’est alors qu’une idée germa dans son esprit. Face à lui, un merdeux fraîchement débarqué, naïf, ne sachant même pas qui il était. Jean-Jacques, sautant sur l’occasion, lui donna l’identité de Tao Pai Pai, ne gardant que les détails positifs de son aventure. Pour ce qui est de la formule de réincarnation, il lui fit apprendre par cœur une incantation vaudou vue dans un vieux film d’horreur.

Une fois déposé au restaurant, le scénario ne se déroula pas comme prévu. À la minute où le merdeux ouvrit la bouche, il fut démasqué. M. Da shi avait probablement vu le film, ou tout simplement pas gobé un traitre mot de ce qu'il lui avait raconté.

Dans la foulée, Jean-Jacques reçut un coup de fil de M. Pilon. Fou de rage d'apprendre que la plus grosse opportunité en terme de vente venait de lui passer sous le nez, car un de ses vendeurs censé retrouvé un ami pour son client lui avait rapporté à la place une petite boîte renfermant une crotte. Avec un petit mot attestant qu'il s'agissait bien de son ami.

Le verdict fut sans appel : un licenciement sur le champ pour faute grave.

Jean-Jacques revint quelques jours plus tard voir le professeur. En plus du poste à pourvoir, la proposition de logement l'arrangeait en fait fortement. En effet, un matin, les flics débarquèrent pour perquisitionner l'appart de son oncle. Ce dernier repartit menottes aux poignets, et l'appartement fut placé sous scellés le temps de l'enquête.

Jean-Jacques débarqua donc avec sa valise. Le poste d'assistant consistait à déféquer sur Tao Pai Pai une fois par semaine. Le reste du temps, il arpentaient les rues au guidon d'une mobylette à la recherche de merdeux pour les essais. Puis il les stockait dans le sous-sol, au milieu d'immenses futs de chêne et tout un tas d'alambics qui permettaient de confectionner toute sorte d'alcool : des whiskys, des rhums, du Ricard, de la vodka. Ils fabriquaient même de l'alcool à 90 degrés destiné à la revente en pharmacie. Ce petit business non déclaré contribuait à financer toutes les recherches.

Le professeur avait redessiné les plans. Il passa ses journées à reconstruire le prototype avec l'aide bienveillante du moine. Les semaines passèrent, et la machine fut enfin terminée. Fou de joie, le professeur dépoussiéra une vieille bouteille de whisky pour fêter l'événement.

Il tint sa promesse envers Tao Pai Pai en modifiant un peu les règles : il proposa à Jean-Jacques de prendre sa place dans l'avion, et, par la même occasion, de profiter d'une dizaine de jours de vacances en plein air, dans les grandes étendues des montagnes chinoises.

Vu que Jean-Jacques n'avait pas pris de vacances depuis belle lurette, il ne se fit pas prier. Mais son enthousiasme retomba aussi vite qu'il était monté quand ils évoquèrent la stratégie pour le déplacement de tao pai pai. En effet, une seule place avait été réservée.

– Jean-Jacques, je ne vais y aller par quatre chemins. Il n'y a qu'un seul endroit possible pour faire voyager notre ami. Il s'agit de ton estomac. J'y ai bien réfléchi, et je ne vois pas d'autre moyen.

... Le moine étant encore un peu humide, nous pouvons utiliser la technique des passeurs de drogue en l'enveloppant dans un préservatif, ce qui permettrait d'éviter les

troubles digestifs. Une fois sur place, il ne vous restera plus qu'à l'extraire et profiter des vacances.

Grâce à un modèle extra lubrifié, il dévala les rapides sans encombre. Quinze heures plus tard, Jean-Jacques frôlait le sol chinois. Il s'ensuivit une journée de touc-touc, deux jours de bus, puis une montée en altitude à travers les montagnes à l'arrière d'un vieux camion, pour finalement arriver aux portes d'un petit village.

Jean-Jacques se rendit au petit restaurant portant le nom du moine. Il remit une lettre écrite par ses soins, dictée par Tao Pai Pai et traduite par google, au premier serveur venu, qui s'avérait être son petit frère. La lettre expliquait son aventure vécue en Europe.

Tous les détails y étaient mentionnés, y compris la présence de Jean-Jacques dans ces lieux. Ce dernier réclama une assiette et les toilettes. Quelques minutes plus tard, il leur rapporta tao pai pai sous sa nouvelle forme.

CHAPITRE 26 : RENCONTRE DU TROISIÈME TYPE

De retour chez lui auprès de sa famille, Tao Pai Pai pouvait enfin souffler et reprendre une vie normale, si l'on considère que le fait de vivre dans un étron jusqu'à la fin de ses jours soit normal.

Les dix jours de calme arrivaient à terme pour Jean-Jacques. Pour son retour à la civilisation, un agriculteur lui proposa de grimper à l'arrière de sa bétailière afin de rejoindre le bas de la montagne. Il accepta volontiers de partager son voyage avec un groupe de chèvres.

Profitant de la virée en plein air pour faire un somme, une chèvre lui servit de repose-pieds, deux autres d'accoudoirs et la dernière de coussin.

– Ça va tranquille, jte dérange pas ?

Jean-Jacques sursauta, puis il se tourna vers le conducteur. La vitre arrière fermée, additionnée au bruit du moteur, empêchait toute communication.

– Cherche pas, je suis juste là, reprit une des chèvres accoudoir, en sortant sa tête de la paille. Elle portait une paire de lunettes noires qui lui donnait un air cool.

... Tu peux fermer la bouche Jean-Jacques. Y'a pas de malaise, mais, si tu t'avisés à reposer ton coude, ne serait-ce qu'une fois, je te change en merdeux, compris ?

– Merde, ça marche aussi avec les chèvres ? Pourtant, je ne me rappelle pas avoir écrasé l'une d'entre vous.

– Non, tu ne l'as jamais fait, et je te le déconseille fortement.

Voyant une chèvre parler pour la première fois Jean-Jacques resta bloqué sur elle.

– Tu vas continuer à me reluquer longtemps ? rétorqua-t-elle.

– Désolé, j'ai eu du mal à m'habituer aux merdeux, maintenant les chèvres.

– Te tracasse pas, je suis la seule à pouvoir parler, et tu sais pourquoi ?

– Non.

– Parce que je suis la boss, la grande patronne Jean-Jacques.

– Vous connaissez mon nom ?

– Je veux ouais, c'est moi qui ai créé les hommes, toi y compris. Alors, pourquoi fais-tu une gueule de déterré ? Elles ne t'ont pas plu tes petites vacances loin du bordel de la ville ?

– Si, c'était dépayasant. Ce qui m'inquiète le plus, c'est le retour, je n'ai plus de boulot, plus de nana, plus un rond.

– Tu ne devrais pas trop t'éloigner du professeur. Il ne va pas tarder à avoir de nouveau besoin d'un assistant. Vous me plaisez bien les mecs, vous vous êtes bien bougé les fesses pour Tao Pai Pai. C'est plutôt cool de votre part, donc je vais vous filer un petit coup de pouce à tous les deux.

Un dernier virage en épingle, puis ils arrivèrent à la sortie du village. L'agriculteur cogna sur la vitre pour indiquer la fin du voyage. La chèvre donna un dernier conseil à Jean-Jacques :

– Quoi qu'il arrive osseux, ne perds pas espoir, tiens-toi prêt, car la roue va tourner en votre faveur, et ça va faire mal.

À son retour, il vit le professeur confronté à la dure réalité. Les Dà shǐ à présent fortunés pouvaient se permettre de corrompre n'importe qui. Les services d'hygiène ne furent pas exclus. Après avoir touché leur chèque, ils émirent en effet une note ordonnant formellement d'empêcher le développement ainsi que la commercialisation de la machine du professeur.

En colère et désespéré de voir son invention révolutionnaire tomber à l'eau, le professeur tenta une mission kamikaze en s'inscrivant à une émission de télévision, dont le concept était de démonter un talent ou une création.

Et là, ce fut le raz-de-marée pour les Dà shǐ, qui, ce soir-là, se désintégrérent devant leur poste de télévision. Le professeur lui-même monta sur scène, déféqua dans sa machine, et en sortit un cake identique à celui que l'on pouvait trouver dans tous les restaurants Dà shǐ, ce dont il informa les téléspectateurs en direct.

Les jours suivants, les devantures des restaurants furent dégradées par des tags, voir brisées par des jets de pierre. La commission d'hygiène dut saisir le dossier et faire fermer tous les restaurants. La famille dut payer de grosses amendes qui les laissèrent sur la paille.

Le professeur obtint justice à sa manière. Il n'était pas fier de son acte, mais le plus important pour lui était d'avoir restauré la vérité. Les gens devaient savoir, lui et Tao Pai Pai n'avaient jamais essayé de mentir sur les origines des ingrédients.

Jean-Jacques avait eu beau rencontrer la fameuse chèvre, rien ne s'était produit jusque-là. Mais le professeur ne l'avait pas laissé tomber. Il put reprendre sa place d'assistant. Seule sa fonction avait légèrement changé : il troqua le scooter ramasse-crottes pour une blouse blanche de contrebandier des sous-sols.

Une année passa quand, un beau jour, les réserves de nourriture mondiales se mirent à diminuer de façon très inquiétante. Les denrées d'origine animale furent les premières touchées : bœufs, poules, canards et cochons cessaient notamment de se reproduire. En parallèle, les légumes prirent deux fois plus de temps pour sortir de terre et les fruits pour mûrir. Les écologistes tirèrent la sonnette d'alarme, pointant du doigt la pollution comme seule fautive.

Il fallait trouver une solution pour remédier au problème, trouver de quoi combler le manque.

Le professeur ne tenait plus en place. Il bondit au grenier, dépoussiéra la machine, et la remit en fonction.

– C'est notre tour mon ptit ! s'écria-t-il.

Malgré tout, le combat était loin d'être gagné d'avance. Le professeur se battit bec et ongles pour prouver au ministère de la Santé et autres conseillers nutritionnels que l'on devait envisager une nouvelle façon de s'alimenter. S'appuyant sur le principe que tout devait être désormais recyclé, pourquoi ne pas en faire autant avec les selles.

Après un an de bagarre juridique, la machine fut approuvée. Elle passa par différentes séries de tests qui se montrèrent tous concluants. Les premières machines furent construites, les scientifiques constatèrent que les cakes qu'elles produisaient étaient tout à fait comestibles. À partir de cet instant, la phase communication commença.

Des émissions tv accueillirent des scientifiques pour parler du recyclage corporel et des effets positifs qu'il pourrait apporter. Vinrent ensuite des dizaines de débats où le professeur se déplaça en personne pour défendre son invention. Il faisait une démonstration en direct puis mangeait le résultat.

La nouvelle ne fut quand même pas facile à encaisser pour la population mondiale. L'année suivante, les ressources diminuèrent encore, ce qui provoqua une hystérie collective.

Les épiciers de quartier ainsi que les supérettes fermèrent les uns après les autres. Seules les grosses enseignes résistèrent un moment, avant de souffrir à leur tour du manque de productivité.

Ce phénomène se présenta au monde si rapidement qu'aucun écologiste, éleveur, chef d'État ne put trouver un remède à ce mal. Entre-temps, le professeur mena sa bataille sur tous les fronts, rassemblant des milliers de personnes à ses meetings, à travers son propre site Internet, sur les réseaux sociaux diffusant en masse ses vidéos de démonstration. Cela prit une telle ampleur que le gouvernement donna le top départ au professeur. Les publicitaires matraquèrent dès lors leurs futures victimes en les harcelant de slogans tous plus débiles les uns que les autres.

- Mangez bio, mangez Brown.
- Aussitôt démoulé, aussitôt avalé.

Les premières machines arrivèrent sur le marché. Par la suite, différents modèles furent créés : le modèle bio, le modèle portable pour les quatre-heures, et un modèle rapide dit le bouche à cul spécialement conçu pour les sportifs ou les gens pressés, constitué d'un flexible partant des fesses jusqu'à la bouche en passant par un système de filtre incorporé dans un sac à dos.

Une fois que les gens l'acceptèrent, tout se précipita. Les usines poussèrent tels des champignons. Le professeur fit rapidement fortune et nomma Jean-Jacques directeur de l'une d'entre elles.

Après toutes ces années de dur labeur, le professeur prit une retraite bien méritée. Il en profita pour se retirer à la campagne dans une immense ferme au bord d'un étang. Un jour, allongé sur son transat et sirotant un Mai Tai, il vit débarquer une chèvre, lunettes noires sur le pif. Ne possédant que des canards et des poules, il pensa immédiatement à une blague de l'un de ses voisins.

La chèvre s'avança tranquillement, puis s'allongea à son tour sur un transat.

- Eh bien, tu ne t'embêtes pas toi. Constata le professeur
- Tu veux que je te serve un petit cocktail ? lui proposa-t-il.
- Un Daiquiri pour moi avec rondelle de citron vert s'il te plaît, lui répondit la chèvre.

Le professeur se redressa immédiatement. Il scruta la chèvre dans le moindre recoin, cherchant du regard où son voisin aurait pu placer un micro.

- Tu cherches un truc professeur ? Et mon Daiquiri ! Tu le fais péter ?

Le professeur se décomposa sur place. Il avait bien vu les lèvres de la chèvre bouger.

- C’est quoi cette blague, dit-il en regardant son verre, je suis déjà bourré ?
- J’ai l’air d’être une blague ? rétorqua la chèvre.

Le verre lui glissa des mains.

- Oh mon Dieu, ça y est, Alzheimer me guette.
- Ne t’inquiète pas, tu as encore un peu de temps devant toi.

Le professeur eut un moment de lucidité.

- La chèvre de Tao Pai Pai ! Mais comment cela est-il possible ? marmonna-t-il.
- Que je sois là à faire bronzette ? répliqua la chèvre.

... Eh bien, j’avais cinq minutes à tuer, donc je me suis dit pourquoi pas poser mes fesses.

– Non, je parlais du fait qu’une chèvre s’adresse à moi. À l’époque, Tao Pai Pai m’avait parlé d’une fameuse chèvre qui se prenait pour Dieu (en admettant que Dieu existe).

... J’ai toujours pensé que c’était le fruit de son imagination, ou bien qu’elle faisait partie du folklore local. Pour un homme de science, il est très dur de concevoir ce genre de chose. J’en déduisis que Tao Pai Pai avait un talent inné. Sa connexion avec les éléments, comme il aimait si bien le dire, lui avait permis de développer des facultés hors du commun.

– Tu sais que tu en racontes des conneries professeur ! Je me languis de savoir l’explication que tu peux fournir pour une chèvre parlante.

– J’avoue que je sèche un peu, je dois sûrement me parler à moi-même, tu dois être le signe d’un futur problème mental.

– Tu te prends trop la tête professeur, je suis Dieu point barre. Vous autres, Terriens, vous me devez tout, du moins les trois quarts. Toute cette histoire tourne autour d’un simple pari, fait avec une langouste, qui se trouve être la locataire d’une de mes planètes. Connaissant mon amour fou pour la race humaine, elle me mit au défi de vous faire disparaître avec un seul tsunami.

... Ce pari manquait un peu d’originalité à mon goût. Je lui proposai un truc plus tordu avec en prime une bonne rigolade. J’ai parié que j’arriverai à vous faire manger vos propres merdes. La langouste a éclaté de rire et validé l’idée. Il ne me restait plus qu’à trouver un gentil garçon, lui faire croire que ses parents le manipulaient pour déclencher en lui une prise de conscience. Tout comme les dinos et les chats, je l’ai formaté en lui envoyant un programme dans la tête, comme on rentre un logiciel dans un ordinateur.

... C'est à ce moment-là que vous intervenez, scientifique, compétent, voyageur humaniste au grand cœur. Je vous ai balancé tout un tas d'images subliminales pendant votre sommeil, des films de Jackie Chan, des plats à base de nems, des touc-touc roulant dans les rues... Elles avaient pour but de modifier les plans de votre voyage au Brésil pour la Chine.

... Le coup des Dà shǐ, je ne l'ai pas vu venir. C'est la vie comme dirait l'autre ou plutôt la faucheuse. J'ai ma part de responsabilité dans cette affaire. Lors d'une partie de poker avec cette dernière, je me suis retrouvé sans un sou. Avec quelques verres dans le cornet, j'ai joué la vie de Tao Pai Pai. Carré d'as en main, je me la sentais grave, impossible de me ramasser, j'allais lui faire cracher son tapis. Pensant que je bluffais, elle me suivit. Un rire sordide sortit de sa bouche quand elle me balança sa quinte flush à la tronche. Dépité, je refis une dizaine de parties d'affilée pour tenter de récupérer la vie perdue. Au final, j'aurais mieux fait de m'abstenir, car c'est ainsi que ce jour-là fut un vrai massacre dans un lycée aux États-Unis.

... Pour la suite, il ne me restait plus qu'à vous filer un coup de pouce en ménopausant tous les animaux femelles de la ferme, et en castrant tous les mâles. À partir de cet instant, ce n'était plus qu'une question de temps avant de vous voir vous délecter de vos déjections.

... Grâce à vous, j'ai gagné l'exploitation gratuite de petits bonhommes verts aux yeux globuleux durant toute une année, et crois-moi, ils vont en chier un max dans la construction de mon château au nord de l'Écosse, ainsi que dans ma nouvelle baraque au sud de l'Espagne.

... Mon cher professeur, tu connais toute l'histoire à présent ! Sinon, ce n'est pas que je m'emmerde ici avec toi et le Daiquiri que tu ne m'as pas servi, mais j'ai des chantiers ainsi que des esclaves qui attendent leur conductrice de travaux.

... Donc jte souhaite bon vent. Au passage, je t'ai négocié un ptit bonus avec la faucheuse, histoire que tu profites un peu de ta retraite. Ah oui, pour finir, si par hasard tu croises un bouc avec une paire de Police vissé sur le nez, tu ne m'as pas vu.

Après le départ de la chèvre, le professeur se redressa, posa son verre, attendit une minute avant d'éclater de rire, puis il reprit un air sérieux et s'écria :

– La science peut expliquer tout ça ! Au boulot !

Quant à Jean-Jacques, son 45ème anniversaire sonna l'heure du changement. Un regain de nostalgie le poussa à ranger son costume de directeur au placard et à investir ses économies dans un des rares vidéoclubs encore existant.

Tao Pai Pai eut moins de chance. Un jour de beau temps, un de ses frères le sortit sur le rebord d'une fenêtre pour qu'il puisse profiter d'un beau ciel bleu. Son odeur attira un vieux

cabot qui ne se fit pas prier pour le dévorer. Après l'avoir digéré, il le fit ressortir puis l'enterra dans un petit trou. Tao Pai Pai ne refit plus jamais surface.

Voilà toute l'histoire de l'homme qui entra malencontreusement dans un univers à la fois redouté, méprisé, incompris. Si à votre tour vous entendez des mots, des phrases vous étant adressés, sans forcément voir la bouche qui les prononce, avant de paniquer, ou d'appeler votre psy, vérifiez que votre interlocuteur ne soit pas écrasé sous vos semelles.

Fin.